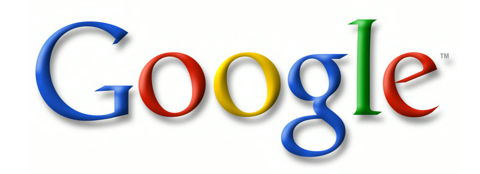
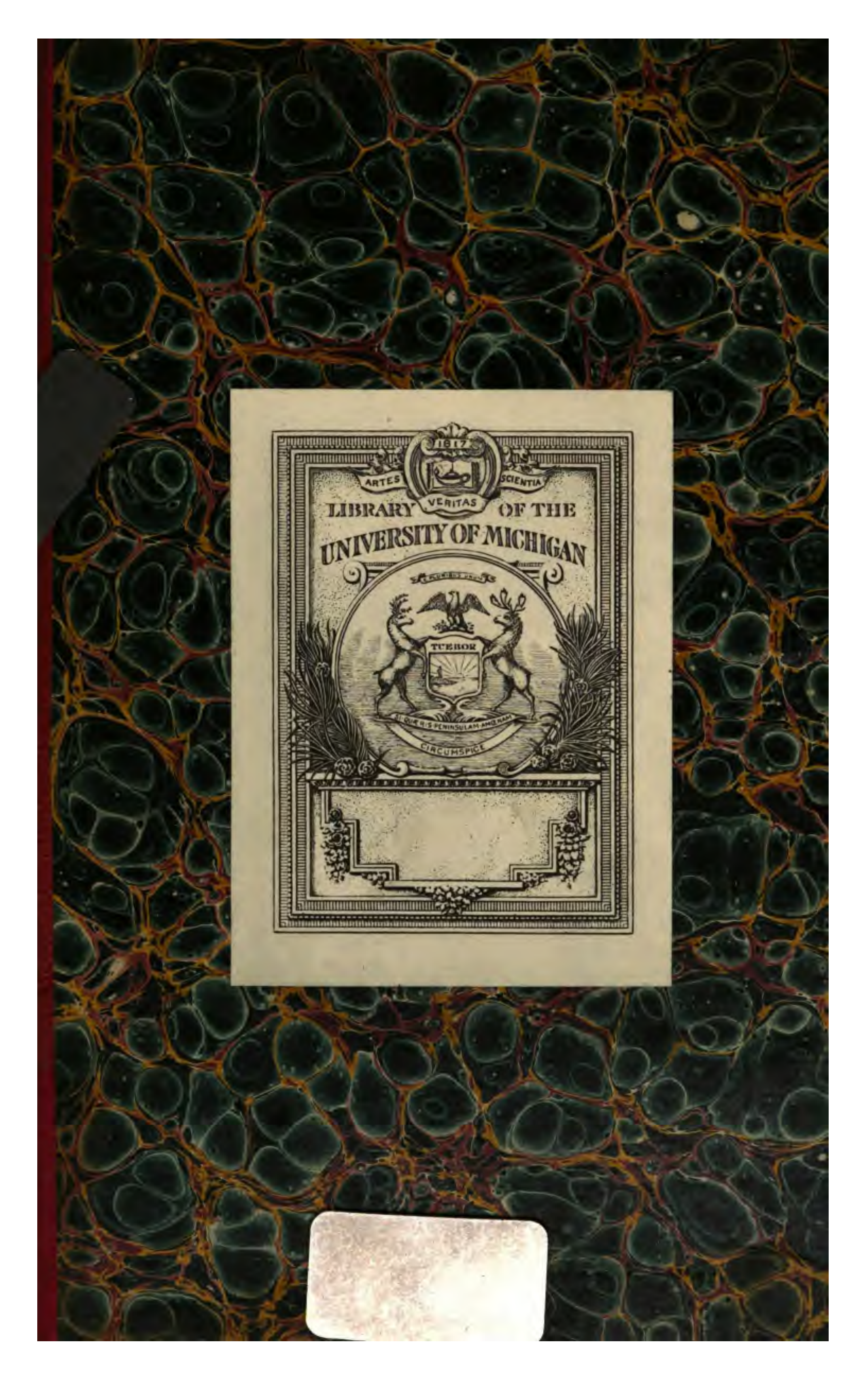



1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

1852.



TOULOUSE,

IMPRIMERIE DE JEAN-MATTHIEU DOULADOURE,

RUE SAINT-ROME, 41.

1852.

1852

LISTE ACADÉMIQUE.

Année 1852.

MAINTENEURS DES JEUX FLORAUX.

1813. M. le Baron DE LAMOTHE-LANGON (Léon), Membre de plusieurs ordres, ancien Membre du Conseil d'État impérial, ancien Sous-préfet de Toulouse; *Doyen de l'Académie.*

1816. M. le Comte DE RESSÉGUIER (Jules), Chevalier des ordres de Saint-Jean de Jérusalem et de la Légion d'honneur.

1816. M. DECAMPE (Louis-Auguste), ancien Recteur.

1819. M. DE VOISINS-LAVERNIÈRE (Marie-Joseph-François-Victor-Marius), ancien Membre de la Chambre des Députés.

1821. M. le Vicomte DE PANAT (Dominique-Samuel-Joseph-Philippe), Chevalier de la Légion d'honneur, ancien Membre des Assemblées législatives; *Secrétaire perpétuel.*

1822. M. le Comte BARON DE MONTBEL (Guillaume-Isidore), ancien Ministre Secrétaire d'État, Membre de plusieurs Ordres.

1825. M. l'Abbé DE MONTÉGUT DE LABOURGADE (Bernard-Charles-Marie-Joseph), Chanoine de Montauban.

1826. M. PECH (Hippolyte), Président à la Cour d'appel de Toulouse, Chevalier de la Légion d'honneur.

1829. M. DUCOS (Florentin), Chevalier de la Légion d'honneur, Docteur en Droit, Avocat à la Cour d'appel, ancien Conseiller de préfecture; *Maître ès Jeux Floraux.*

1832. M. GUILHAUD DE LAVERGNE (Louis-Gabriel-Léonce), Officier de la Légion d'honneur, ancien Député; *Maître ès Jeux Floraux.*

1832. M. SAUVAGE (François), Doyen de la Faculté des Lettres, Chevalier de la Légion d'honneur.

1833. M. DE PUYBUSQUE (Adolphe-Louis), ancien Sous-préfet.

1833. M. CAUBET (Jean-Baptiste-Casimir), Conseiller à la Cour d'appel de Toulouse.

1833. M. GATIEN-ARNOULT (Adolphe-Félix), Professeur de philosophie à la Faculté des Lettres.

1834. M. DUGABÉ (Charles-Casimir), Avocat, ancien Député.

1836. M. DU MÈGE (Alexandre-Louis-Charles-André), Chevalier de la Légion d'honneur, ex-Chef de bataillon du génie, l'un des Directeurs du Musée de Toulouse; *Maître ès Jeux Floraux.*

1838. M. le Comte DE CASTELBAJAC (Joseph-Gratian-Catherine-Louis-Raymond-Adolphe), Conseiller à la Cour d'appel de Toulouse.

1839. M. FÉRAL (Louis-Philippe), Avocat à la Cour d'appel de Toulouse, Chevalier de la Légion d'honneur.

1839. M. le Marquis DE ST.-FELIX-MAUREMONT (Armand-Joseph-Marie), ancien Député, ancien Préfet, Chevalier de la Légion d'honneur.

1841. M. MOQUIN-TANDON (Horace-Bénédict-Alfred), Chevalier de la Légion d'honneur, Doct. ès scienc. et Doct. méd., Professeur à la Faculté des Sciences et au Jardin des Plantes de Toulouse.

1841. M. DE BARBOT (Théophile), ancien Magistrat.

1842. M. D'ALDÉGUIER (Auguste), Conseiller à la Cour d'appel de Toulouse, Président de la Société archéologique du Midi de la France.

1843. M. DE LIMAIRAC (Jean-Charles-Edmond), ancien Représentant, ancien Magistrat.

1843. M. DELQUIÉ (Pierre-François-Auguste), Conseiller à la Cour d'appel de Toulouse, Chevalier de la Légion d'honneur.

1843. M. le Vicomte DE RAYNAUD (Anne-Philibert-Auguste), Chevalier de la Légion d'honneur, Membre du Conseil général de l'Hérault.

1843. M. le Comte DE TAURIAC (Eugène-Anne-Adolphe), Député au Corps législatif.

1843. M. FORTOUL (Hippolyte), Chevalier de la Légion d'honneur, Ministre de l'Instruction publique.

1844. M. l'Abbé SALVAN (Adrien), Chanoine honoraire de l'Église métropolitaine de Toulouse.

1845. M. le Vicomte DE MAC CARTHY (Justin), Membre de l'Académie royale d'Irlande.

1846. M. LEGAGNEUR (Hubert-Michel-Fortuné), Conseiller à la Cour de Cassation, Officier de la Légion d'honneur.

1846. M. RODIÈRE (Aimé), Professeur à l'École de Droit.

1847. M. le Comte DE VILLENEUVE-ARIFAT (Tristan).

1847. M. PAGÉS (Jean-Pierre), de l'Ariége, ancien Membre des Assemblées législatives.

1848. M. DE LA JUGIE (François-Firmin).

1848. M. CAZE (Adolphe-Léger-Eléonore-Louis), Conseiller à la Cour d'appel de Toulouse, ancien Député, Chevalier de la Légion d'honneur.

1849. M. le Comte DE RESSÉGUIER (Charles-Benjamin-Fernand).

1849. M. BENECH (Raymond-Osmin), Professeur de Droit romain à la Faculté de Droit, Chevalier de la Légion d'honneur.

1852. Mgr MIOLAND, Archevêque de Toulouse et Narbonne.

M. LE PRÉFET du département de la Haute-Garonne........ } *Académiciens nés.*
M. LE MAIRE de Toulouse...... }

MAITRES ÈS JEUX FLORAUX.

1820. M. HUGO (Victor-Marie), Membre de l'Académie française.

1823. M. BAOUR-LORMIAN, Membre de l'Académie française.

1829. M. BIGNAN (Anne), à Paris.

1833. M. DURAND (Nicolas-François), à Paris.

1836. M. DUTOUR (Martin-Joseph), à Toulouse.

1839. M. REBOUL (Jean), à Nîmes.

1842. M. DUREAU (Louis), à Lille (Nord).

1843. M. JAFFUS (Firmin), de Limoux (Aude).

1846. M. LAPÈNE (Jean-Baptiste-Marie-Augustin), à Saint-Gaudens (Haute-Garonne).

1847. M. L'ÉBRALY (Charles-Eugène), ancien Membre de l'Assemblée constituante, à l'Ebraly (Corrèze).

1851. M. RICHARD-BAUDIN (François), de Baumes-les-Dames (Doubs).

1851. M. VIANCIN (Charles-François), à Besançon.

1851. Mme TASTU (Amable), à Larnaca (île de Chypre).

PROGRAMME

POUR LE CONCOURS DE 1853.

L'ACADÉMIE a célébré, le 3 mai 1852, *la Fête des Fleurs*, avec la solennité ordinaire. C'est le nom que l'on donne à la distribution des prix. Cette fête poétique et religieuse commence par l'Éloge de CLÉMENCE ISAURE, prononcé par un membre du Corps des Jeux Floraux. Des Commissaires de l'Académie vont ensuite chercher avec pompe les Fleurs d'or et d'argent, qui sont exposées, dès le matin, sur le maître-autel de l'Église de la Daurade où fut ensevelie CLÉMENCE ISAURE. Le Secrétaire perpétuel fait un rapport sur le Concours, pendant l'absence des Commissaires. A leur retour, on proclame les vainqueurs. L'Académie leur permet de lire eux-mêmes leurs ouvrages, s'ils en manifestent le désir; on leur distribue ensuite les Fleurs qu'ils ont obtenues.

Ouvrages couronnés dans le Concours de 1852.

Les deux Mondes, Ode, par M. Prosper BLANCHEMAIN, de Rouen, a obtenu une Amarante réservée.

L'Océan à Biarritz, Ode, par M. Siméon PECONTAL, de Paris, a obtenu une Violette réservée.

La Vieillesse de Milton, Poëme, par M. Onésime SEURE, de Paris, a remporté le Prix (la Violette d'argent).

Le Télescope, Poëme, par M. LESGUILLON, d'Orléans, a obtenu un Souci réservé.

Aux Poëtes, Epître, par M. Paul REYNIER, de Marseille, a obtenu un Œillet.

Ilus, Elégie, par M. Paul REYNIER, de Marseille, a remporté le Prix (le Souci d'argent).

Le Lis vivant, Hymne à la Vierge, par M. François MAURY, de Clermont (Puy-de-Dôme), a obtenu un Œillet.

L'Ecole des Linots, Fable, par Mme Adèle CALDELAR, de Chartres, a remporté le Prix (la Primevère d'argent).

La Leçon de Lecture, Fable, par M. EDAN, de Paris, a obtenu une Primevère réservée.

L'Académie a, tous les ans, six Fleurs à distribuer comme prix de l'année, savoir : l'Amarante, la Violette, le Souci, la Primevère, le Lis et l'Églantine.

L'Amarante d'or vaut quatre cents francs. Il n'y a que les Odes qui concourent pour cette Fleur.

La Violette d'argent vaut deux cent cinquante francs. Elle est destinée à un Poëme qui n'excède pas deux ou trois cents vers, à une Épître, ou à un Discours en vers.

Le Souci d'argent, qui vaut deux cents francs, est le prix de l'Églogue ou de l'Idylle, de l'Élégie, et de la Ballade.

La Primevère d'argent vaut cent francs. C'est le prix affecté à la Fable ou Apologue (1).

Le Lis d'argent, qui vaut soixante francs, est destiné à un Sonnet *en l'honneur de la Vierge*, ou à un Hymne sur le même sujet. C'est le seul prix de poésie pour lequel les auteurs ne soient pas libres de traiter un sujet à leur choix.

L'Églantine d'or vaut quatre cent cinquante francs. C'est le prix du Discours en prose, dont l'Académie donne toujours le sujet. — Elle propose, pour le concours de 1853, l'*Éloge du Comte Joseph de Maistre*.

Outre les Fleurs qui viennent d'être désignées, l'Académie peut en accorder une septième, l'OEillet, comme Prix d'encouragement, applicable à tous les genres. La valeur de l'OEillet est de 60 fr.

Le concours sera ouvert du 1er au 25 février 1853 inclusivement, terme de rigueur.

Les auteurs feront remettre, par une personne domiciliée à Toulouse, TROIS COPIES (2) de chaque ouvrage à *M. le Vicomte de Panat, Secrétaire perpétuel de l'Académie, rue*

---

(1) Ce Prix a figuré pour la première fois en 1846 dans le Programme de l'Académie. Il a été fondé, cette même année, par M. Boyer, de Toulouse, Président à la Cour de Cassation.

(2) Il est à désirer, dans l'intérêt des auteurs, que ces copies soient *bien lisibles*. Chaque copie de chaque ouvrage devra être écrite sur une feuille ou sur un cahier séparé.

Les ouvrages seront reçus chez le Secrétaire perpétuel, tous les jours, les Dimanches exceptés, de neuf heures à midi, depuis le 1er jusques au 25 février.

Tolosane, n° 11, à Toulouse, qui en fournira un récépissé. Ces TROIS COPIES sont nécessaires pour le premier examen, qui se fait à la fois et séparément dans trois bureaux. *Il est inutile d'y joindre un billet cacheté contenant le nom de l'auteur;* mais chaque exemplaire devra porter, avec le titre de l'ouvrage, une épigraphe ou devise, que le Secrétaire perpétuel inscrira sur son registre ainsi que le nom et la demeure du correspondant de l'auteur. Les ouvrages transmis directement au Secrétaire perpétuel, soit par la poste, soit par toute autre voie que celle qui vient d'être indiquée ci-dessus, ne seront pas admis au concours.

Les fonctionnaires publics, les membres du Clergé et de l'Université, les notaires et les négociants résidant à Toulouse ont la bonté de remettre au secrétariat de l'Académie les ouvrages qui leur sont adressés par leurs collègues ou correspondants des autres villes, pourvu que les lettres et les paquets leur parviennent sans frais.

Tout ouvrage qui attaquerait la Religion ou le Gouvernement, qui blesserait les mœurs ou les bienséances, est rejeté du concours. L'Académie exclut aussi la satire; les ouvrages qui ne sont que des traductions ou des imitations; ceux qui seraient écrits en style marotique, ou qui affecteraient les formes du genre burlesque; ceux qu'on aurait déjà présentés aux Jeux Floraux ou à d'autres Académies; ceux qui auraient été précédemment publiés, et ceux dont les auteurs se feraient connaître avant le jugement définitif, ou pour lesquels ils solliciteraient ou feraient solliciter. *L'Académie a délibéré d'observer sur ce dernier article la plus grande sévérité. MM. les Mainteneurs ont promis de se récuser eux-mêmes dans le jugement des ouvrages qui leur auraient été directement ou indirectement recommandés.* Enfin, le prix ne serait pas délivré à l'auteur qui l'aurait obtenu, s'il le réclamait sous un nom supposé, ou s'il publiait son ouvrage avant la séance solennelle.

Après l'adjudication des prix, l'avis en sera donné assez tôt pour que chaque auteur, s'il est à Toulouse ou aux environs, puisse venir recevoir le prix qui lui est destiné, et lire lui-même son ouvrage. Ceux qui ne viendront pas, devront envoyer à une personne domiciliée à Toulouse, une procuration

en bonne forme, dans laquelle ils se déclareront auteurs des ouvrages couronnés dont le prix serait réclamé en leur nom.

Les auteurs couronnés pourront en demander une attestation au Secrétaire perpétuel, qui la leur donnera attachée à l'original de chaque ouvrage, sous le contre-scel des Jeux Floraux.

On ne pourra plus concourir dans un même genre de composition après y avoir obtenu trois fois, soit comme prix de l'année, soit comme prix réservé (1), la Fleur assignée à ce genre. (L'Académie couronne douze genres différents : l'Ode, le Poëme, l'Épître, le Discours en vers, l'Élégie, l'Églogue, l'Idylle, la Ballade, l'Apologue, le Sonnet ou l'Hymne en l'honneur de la Vierge, et le Discours en prose.)

Celui qui aura obtenu trois Fleurs, autres que l'OEillet, dont une au moins soit l'Amarante, pourra demander à l'Académie des lettres de *Maître ès Jeux Floraux*, qui lui donneront le droit d'assister et d'opiner, avec les Mainteneurs, *aux Assemblées publiques et particulières concernant le jugement des ouvrages, l'adjudication et la distribution des prix.*

Les mêmes droits sont acquis aux orateurs qui auraient obtenu trois Églantines, soit comme prix d'année, soit comme prix réservés.

---

(1) On donne le nom de *prix réservé* à une Fleur qui, n'ayant point été adjugée dans un des concours précédents parce qu'aucun ouvrage n'avait mérité le prix du genre, a été mise en réserve pour les concours suivants, où elle vient accroître le nombre des six Fleurs que distribue annuellement l'Académie. Un Ouvrage qui n'a pas été jugé digne de remporter le prix de l'année peut donc obtenir quelquefois, suivant son degré de mérite, ou la Fleur *réservée* de son genre, ou même la Fleur d'un genre différent, pourvu que celle-ci soit d'une valeur moindre.

RECUEIL DE 1852.

Première Partie.

OUVRAGES COURONNÉS,

OU

DISTINGUÉS DANS LE CONCOURS.

LES DEUX MONDES,

ODE

Qui a obtenu une Amarante réservée;

Par M. Prosper BLANCHEMAIN, de Rouen.

Far West.

L'ouragan boréal déchaîne les naufrages;
La mer roulant ses flots et le ciel ses orages
Rongent avec fureur le détroit écumant;
Et seuls dans ce chaos qui gronde, qui menace,
Immobiles et noirs deux grands caps face à face
        Se dressent éternellement.

Là des mots inconnus se mêlent aux rafales;
De deux géants couchés les têtes colossales
Dominent les deux caps vacillant sous leur poids;
Or l'un est le vieux Monde et l'autre l'Amérique,
Qui, chacun accoudé sur une roche antique,
        S'entretiennent à haute voix.

LE VIEUX MONDE.

Ne m'aimes-tu donc plus, ô ma belle Amérique,
Comme en ces premiers jours si vite évanouis
Où la main de Colomb dénouant ta tunique
T'offrit, vierge sauvage, à mes yeux éblouis?

J'avais cru jusqu'alors que j'étais le seul Monde,
Que pour moi le soleil s'allumait dans les cieux,
Et que pour moi la nuit à sa voûte profonde
Suspendait ses milliers d'astres mystérieux.

Enfant, je me berçais au bruit de mes feuillages,
De mes fleuves errants, de mes oiseaux chanteurs;
Je ne regardais pas plus loin que mes rivages,
Et je me complaisais dans mes peuples pasteurs.

Plus tard, dans les cités, dans les tours, sous les dômes,
J'enfermais des humains les mobiles désirs;
Les peuples me brodaient un manteau de royaumes,
Et le bruit de la guerre amusait mes loisirs.

Enfin je m'ennuyai captif dans mes deux pôles,
Et, las d'être toujours baigné de sang nouveau,
De l'empire Romain qui chargeait mes épaules
Dans un jour de dépit je brisai le fardeau.

Tandis que tout aimait, moi, qui faisais tout naître,
Isolé, sans amour, et navré d'être seul,
Je nourrissais un feu qui dévorait mon être,
L'Océan sur mes flancs pesait comme un linceul.

Mais ce n'est pas la mort qu'il couvrait, c'est la vie !
Un de mes fils partit vers mon rêve idéal ;
Tu parus jeune et belle, aux flots jaloux ravie,
Et le linceul devint un voile nuptial.

L'AMÉRIQUE.

Malheur à ce Génois rebelle
Qui de Palos un jour parti,
Poussant vers moi sa caravelle,
Imprima sa trace nouvelle
Sur le rivage d'Haïti.

Cachée à tes regards profanes,
Je me berçais, naïve encor,
Dans les hamacs de mes lianes,
Au vent parfumé des savanes,
Sur mes fleuves aux sables d'or.

Cet or chez mes peuples antiques
Ne soulevait pas de fureurs :
Des mêmes filons métalliques
Sortaient le bandeau des caciques
Et l'instrument des laboureurs.

Mais ce métal fut une amorce
Pour tes fils au meurtre acharnés;
Tu vins sous mes huttes d'écorce,
Et tu me ravis par la force
Mes biens, que je t'aurais donnés.

Pour toi je n'étais point avare,
Car je t'aimais d'amour, alors!
Et qu'as-tu fait de moi, barbare,
Lorsque pour dot à ton Pizarre
Du Pérou j'offrais les trésors?

LE VIEUX MONDE.

N'accuse que Pizarre et ses guerriers sinistres:
Eux seuls ont sur leur trône égorgé les Incas.
J'ai maudit les fureurs de ces sanglants ministres,
A tes fils opprimés j'ai donné Las Casas.

Las Casas, renversant tes sanglantes idoles,
Te fit connaître un Dieu d'amour et de bonté;
Sur ta plaie il versa, l'homme aux saintes paroles,
Le baume de la grâce et de la charité.

Si d'autres dans tes champs ont porté la faucille,
S'ils ont brisé le chaume en moissonnant le grain,
Leurs enfants ont semé: le temps fuit, l'été brille,
De plus riches moissons jaunissent le terrain.

L'industrie à son tour traversant l'Atlantique
Vient peupler tes déserts de vivantes cités;
Chaque jour fait jaillir de la forêt antique
Des guérets florissants et des toits habités.

L'AMÉRIQUE.

Les bois où chassent mes peuplades
Je les aime, et non tes guérets :
Rends-moi le bruit de mes cascades,
Mes Hurons et leurs embuscades,
Et les chasseurs dans mes forêts.

Tu leur dérobes leur domaine :
Prends garde! je me vengerai ;
Tes fils, que l'Océan m'amène,
Seront mes instruments de haine,
Contre toi je les armerai.

A l'heure où mon dernier sauvage
Aura chanté son chant de mort,
Les colons nés sur mon rivage
Obtiendront seuls tout l'héritage;
Tu périras dans ton remord.

Déjà vers moi la foule abonde;
Déjà les enfants de Franklin,
Libres de ton joug, ô vieux Monde,
Vont saisir le sceptre de l'onde,
Et tu penches vers ton déclin.

Jeune encor, j'aurai vu ta perte :
Tes peuples décrépits mourront ;
Et dans chaque cité déserte
D'abord grandira l'herbe verte,
Puis les chênes au vaste front.

Tu dormiras muet et sombre
Sous tes bois par le temps accrus;
On oublîra jusques au nombre
De tes villes mortes dans l'ombre
Et de tes peuples disparus.

Sur toi le lent oubli va fondre,
Et plus tard, le jour est marqué,
Dans quelque marais qui s'effondre
On trouvera Paris ou Londre,
Comme on a trouvé Palenqué ;

Palenqué, Babel mexicaine,
Énigme de marbre sculpté,
Cadavre d'une cité reine
Morte sans que l'histoire humaine
De ses grandeurs ait rien conté.

Ainsi, le front courbé vers le détroit qui gronde,
L'Amérique superbe accuse le vieux Monde
Son gigantesque époux;
Et leurs voix, se croisant sur la mer écumante,
De leurs éclats hautains dominent la tourmente
Des vagues en courroux.

Mais le sombre Océan, que leur colère étonne,
S'agite, secouant son antique couronne
D'algues et de corail;
Et de ses bras nerveux broyant des monts de glaces
Elève entre eux son front tout chargé de menaces
Comme un épouvantail.

L'OCÉAN.

Quel esprit de discorde aujourd'hui vous enivre?
Mondes désenchantés, ne pouvez-vous plus vivre
L'un et l'autre en repos?
Ne vous souvient-il plus qu'en mes jours de colères
Sur vos Himalayas et sur vos Cordillères
J'ai promené mes flots?

Prenez garde que Dieu, renversant mes limites,
Ne me déchaîne encor sur vos terres maudites
Ainsi qu'aux anciens jours.
Cette voix qui m'a dit : « Ici ta rage expire,
Tu n'iras pas plus loin ! » cette voix peut me dire :
« Va plus loin, va toujours ! »

Des sombres profondeurs qui gardent l'Atlantide
Je monterais, ployant sous mon étreinte humide
Vos fronts appesantis;
Et sur vos monts altiers devenus des abîmes,
Dans l'aire des aiglons les monstres maritimes
Nourriraient leurs petits.

Pour vos grandeurs aurait sonné l'heure dernière;
La terre sous les eaux dormirait prisonnière
Dans le gouffre béant;
Le soleil éteindrait sa lumière inutile,
Et la mort planerait sur la face immobile
De l'immense Océan.

Dans le ciel cependant une voix douce et pure
Chantait. Ce fier courroux se calmait sans effort,
Comme au sein maternel se repose et s'endort
Un petit enfant qui murmure.

« Gloire à Dieu dans le ciel! paix ici-bas à tous!
Mers, abaissez vos flots; terres, prosternez-vous
Devant la puissance infinie!
Chantez, harpes des bois! chantez, vents des déserts!
Océans orageux, confondez vos concerts
Dans l'universelle harmonie! »



L'OCÉAN A BIARRITZ,

ODE

Qui a obtenu une Violette réservée;

Par M. SIMÉON PÉCONTAL, de Paris.

Il environne le Globe.

Si vous cherchez la joie et la paix des campagnes;
Si, quand le soleil monte au signe du cancer,
Il vous faut la fraîcheur qui descend des montagnes
Et celle qui vient de la mer;

Si, le soir, vous aimez à rêver sur la grève,
Alors que dans les airs passent de doux frissons
Et qu'aux tendres pensers la lune qui se lève
Ouvre ses plus beaux horizons;

Je connais un rivage, aux pieds des Pyrénées,
Où ce charme, en dépit de sauvages abords,
Attire et mène en chœur les heures fortunées
Qui s'envolent des autres bords.

Ce lieu, c'est Biarritz, séjour aimé des brises,
Dont les blanches maisons, à l'aspect souriant,
Semblent, les nuits d'été, sur leurs roches assises,
Un rêve venu d'Orient.

Oui, c'est là que le ciel de clartés vous inonde,
Là qu'en chantant, la vague enfante les zéphyrs,
Sous les feux d'un soleil qui pénètre et féconde
Un golfe gonflé de soupirs.

Ah! c'est qu'aussi tu sais bien des secrètes flammes,
Vieux golfe! les amants t'arrivent en essaim;
On s'ébat sur ta grève, on joue avec tes lames,
On se balance dans leur sein.

La vierge y goûte en paix d'innocentes alarmes;
Son cœur bat à la fois de crainte et de désir;
A sa joie effrayée il se mêle des larmes,
Mais ces larmes sont un plaisir.

O golfe! tu me plais avec tes horreurs mêmes :
Le sceau de leur grandeur s'imprime sur ton front;
Tu portes tes rochers comme des diadèmes
Qui n'ont jamais subi d'affront.

Seuls, la foudre et l'éclair osent frapper ta face;
Mais sous l'insulte alors tu bondis furieux,
Et tu fais bouillonner et mugir ta menace
Plus longtemps que celle des cieux.

Tes enfants ont l'orgueil des antiques lignées;
Fidèles à leurs mœurs, à leur langue, à leur foi,
Ils marchent le front haut devant les Pyrénées,
Et restent libres comme toi.

Oui, l'on sent sur tes bords, près de ces monts sublimes,
Que la fierté cantabre est encore debout,
Et qu'il lui faut ta vague et la neige des cimes
Pour apaiser un sang qui bout.

Eh bien, déroule-toi sur tes larges rivages;
J'aime à te voir venir avec ton flot hautain,
Alors qu'en se brisant il fait aux rocs sauvages
Rendre un bruit de canon lointain.

Oh! je te reconnais à tes rudes caresses;
Ta grande voix me dit ton nom et mon néant;
Sous les bonds redoublés de tes folles ivresses,
Je sens l'étreinte du géant!...

L'Océan est ton père!... ou plutôt, c'est lui-même
Qui, dans sa solitude et ses ennuis de roi,
S'épanche vers le sein d'une terre qu'il aime
Et la remplit d'un doux effroi!...

Et j'admire comment, puissance formidable,
Il vient, sur cette plage où rien ne nous défend,
Lui, si fort! expirer contre des grains de sable
Et lécher les pieds d'un enfant.

Et pourtant je ne sais, parfois, quelle tristesse,
Océan, devant toi s'élève dans mon cœur :
L'accent de tes oiseaux semble un cri de détresse,
Ta voix est pleine de frayeur ;

Tu tiens de l'infini : tes solitudes mornes
En ont gardé l'aspect vague et mystérieux ;
L'imagination te refuse des bornes ;
Tu parais grand comme les cieux.

L'homme fouille les monts, il s'inscrit sur leurs crêtes,
Il poursuit dans son vol l'astre le plus lointain ;...
Il n'a jamais touché le fond de tes retraites,
Océan, frère du Destin.

En vain sur ton désert l'aimant guide ma voile,
En vain, pour le franchir, je m'empare des vents,
En vain le pôle nord fixe au ciel son étoile ;
Rien ne fixe tes flots mouvants.

Que dis-je ? tout à coup parfois tu les arrêtes :
L'air manque, tout se meurt ; le vaisseau, sans appui,
Oscille ; il échappait hier à tes tempêtes,
Ton calme l'enchaîne aujourd'hui.

Une brise se lève enfin et ride l'onde.
Courage ! on dit son nom ; l'espérance renaît ;
Chacun sait de quel vent la faveur le seconde,
La cause, nul ne la connaît.

L'inconnu, l'incertain habitent l'onde amère;
Ils trompent le savoir dans sa voie affermi;
La terre s'offre à nous comme une tendre mère,
L'Océan comme un ennemi.

Non, ne me souris point, ô terrible Atlantique:
Ton bruit tout à la fois plaintif et menaçant
Est l'éternel écho de ce déluge antique,
Tombeau d'un monde adolescent.

Depuis que le Seigneur de ton gouffre qui fume
A resserré les bords sous son doigt souverain,
Tes flots, ardents coursiers, se blanchissent d'écume
Et vont partout rongeant leur frein.

Ta rage au pied des rocs creuse le précipice;
La terre y fait tomber leurs débris palpitants,
Comme si, chaque jour, par quelque sacrifice
Elle voulait gagner du temps.

Là ton sable a banni des flottes souveraines;
Où bourdonnait la foule, ici, tu grondes seul;
Sur le front des cités qui se disaient tes reines
Ta vague a jeté son linceul.

Et jusqu'où ne vont pas tes fureurs déchaînées?
Pour t'échapper un jour, quel abri se choisir,
Lorsqu'on voit tes longs bras, tes méditerranées
Plonger si loin pour nous saisir?

Tu transformes le monde en changeant de rivage ;
De vertes oasis s'échappent de tes flancs ;
La montagne a tes voix, le désert ton mirage,
Où se bercent tes flots absents ;

Et tous ces archipels battus par les tempêtes,
Que sont-ils, suspendus sur ton sein agité,
Sinon des continents qui relèvent leurs têtes
Pour dire qu'ils ont existé ?

Oui, le globe meurtri raconte ton histoire.
La terre de la mer triomphe par moments ;
Mais à qui restera la dernière victoire ?
Qui vaincra, des deux éléments ?...

Et l'homme insoucieux s'agite à leur surface ;
Les peuples, vieux enfants, dansent sur des tombeaux ;
Leur vain orgueil tourmente un monde où tout s'efface,
Et s'en dispute les lambeaux.



LE COLISÉE,

ODE

Qui a concouru pour le Prix ;

Par M. ~~Antoine~~ Antonin CAROL, de Toulouse.

Et clamaverunt videntes locum incendii ejus, dicentes : Quæ similis civitati huic magnæ?..... Et in ea sanguis prophetarum et sanctorum inventus est, et omnium qui interfecti sunt in terra.

S. Jean, Apocal.

I.

Grand peuple de héros, Rome, ville sacrée,
Tout porte dans ces lieux ton empreinte adorée;
Je reconnais ta main dans ces débris confus :
Rome, la cité reine, est ici tout entière :
Salut, noble ruine, éloquente poussière
De ce grand âge qui n'est plus !

O Rome, de tes fils les ombres héroïques
Se dressent devant moi sous ces vastes portiques.
J'entends mugir la voix du peuple souverain :
Dans ton immensité mon être entier s'abîme.
Mais je me sens grandir sur ta cendre sublime :
Pourquoi ne suis-je point Romain !...

Je crois voir se lever tout brillants de victoire
Ces temps de liberté, d'héroïsme et de gloire
Où le grand citoyen, dans un jour de combat,
Des champs de ses aïeux secouant la poussière,
Passait, — pour revenir dans sa noble chaumière, —
De la charrue au consulat.

Puis ce sont les Césars, le pompeux esclavage;
C'est le Peuple Romain qui, fier de son ouvrage,
S'est assis. On l'a vu sur tous les fronts de roi
Mettre son pied vainqueur, et dans toute la terre
On lit son nom de feu gravé par le tonnerre.
Peuple romain, repose-toi!

Le voilà! le voilà! de ses flots en démence
Il inonde en grondant l'amphithéâtre immense :
Les maîtres des humains vont commencer leurs jeux.
Europe, Asie, Afrique, allez orner leurs fêtes;
Donnez à leurs loisirs vos lions, vos athlètes :
Ce sont des jouets dignes d'eux.

Entendez le Poëte à la voix souveraine,
Les chars ambitieux volent; et dans l'arène
L'Océan insoumis, tout frémissant encor,
Se lance couronné de splendides galères,
Où la harpe résonne, où les lances guerrières
Luisent sous des pavillons d'or.

Rome s'étale au monde en ces fêtes savantes.
Jetant aux nations ses pompes enivrantes,
Elle garde le sceptre et dort dans sa grandeur.
Gloire, gloire à son nom! gloire à la cité reine!..
Mais quels gémissements s'élèvent de l'arène?
Pourquoi ces longs cris de douleur?........

II.

Anathème sur Rome! anathème, anathème
Sur la prostituée au vénal diadème,
Aux joyaux pleins de sang, aux infâmes concerts!
Anathème sur Rome! en ses mains homicides
Le glaive ensanglanté des préto*riens* avides
Est le sceptre de l'univers.

O Dieu saint, cachez-moi ces théâtres profanes,
Cette foule accroupie autour des courtisanes,
La fille des héros étalant l'impudeur,
Les césars histrions, et leurs tribuns sauvages
Qui, pour ravir de vils hommages,
Tournent, le fer en main, autour du spectateur.

Rome à son empereur a promis son suffrage;
Tout le peuple romain se rue à l'esclavage :
César voit à ses pieds le monstre caressant.
Panem et circenses! l'antique souveraine,
Rampante, ne demande à la main qui l'enchaîne
Qu'un peu de pain trempé de sang!

Et les Césars jetaient à la foule béante
Un esclave, un vaincu, sa pâture vivante ;
Et le monstre, de joie, ardent, les yeux hagards,
Rugissait ; et de fleurs il parait la victime
Que bientôt, passe-temps sublime!
Dévoraient longuement de sauvages regards.

Gladiateur, allons! — Une lutte sanglante
Pour nos loisirs! — Mourant, que ta chute élégante
Donne encore un sourire au peuple souverain. —
Et surtout garde-toi de pitié pour ton frère :
Car du peuple frustré la terrible colère......
Mais d'où part cet hymne divin?

Des femmes, des enfants, victimes couronnées,
Roses avant le temps par la mort moissonnées,
Au-devant des bourreaux se hâtant de courir,
Aux tigres sans pâlir donnent leur sang à boire,
Et comme on vole à la victoire,
Volent à l'échafaud s'embrasser et mourir.

Car ils ont dit : Romains, à vos pompes infâmes
Nous ne souillerons pas la candeur de nos âmes ;
Notre Dieu veut pour temple un cœur chaste et pieux ;
Nos luttes ne sont point des luttes sanguinaires :
L'iniquité, l'erreur, voilà nos adversaires,
Et la couronne est dans les cieux!

Ainsi disaient les Saints, et Rome frémissante
Maudit ces insensés dont la voix menaçante
Interrompait son rêve et troublait son sommeil :
Courant de leurs fureurs protéger les symboles,
Autour des fragiles idoles
Ils pressaient des bûchers le funèbre appareil.

Et les chrétiens, guerriers armés de la croix sainte,
S'avançaient pour franchir la formidable enceinte,
Souriant, et les yeux levés vers l'Eternel.
Rome alors de fureur bondissait ; la Vestale
Sérieuse, étendait sa droite virginale,
Et le chrétien montait au Ciel.

III.

Tremble, ville insensée! arrête, peuple impie!
C'est Dieu qu'assiége ta fureur,
Dieu qui dans Babylone, au milieu d'une orgie,
Jetait en traits de feu la mort et la terreur.
Tremble!... Attila paraît : aux soupirs du carnage
Répondent les clameurs d'un théâtre enivrant :
Dans le gouffre creusé par mille ans d'esclavage,
Le vieux monde romain s'abîmait en riant.

C'est que le juif maudit, le séducteur, l'infâme
Est le maître de l'univers,
Et ces dieux embrasés de ta coupable flamme,
Romain, sont des démons vomis par les enfers :

C'est que le Dieu vengeur conserve la mémoire
Du cri des malheureux qu'il entendit gémir;
C'est que nul chant de joie et nul chant de victoire
N'étouffe, pour le Ciel, leur précieux soupir.

IV.

Rome, la cité reine, est ici tout entière
Avec toute sa gloire et tout son déshonneur :
Sa destinée était d'enseigner à la terre
Jusqu'où peuvent aller la honte et la grandeur.
De grandeur, de bassesse incroyable mélange;
Haute comme les cieux, vile comme la fange;
Fardeau le plus brillant que le monde ait porté.
. . . .
Le poëte adorait, sous les portiques sombres,
Vaste débris peuplé de gigantesques ombres,
Le fantôme de la cité.

Et sa voix criait gloire, à leur écho sublime.....
Et l'écho répondait par des gémissements.
L'orgie et les combats, la victoire et le crime,
O Rome, tour à tour furent tes passe-temps.
Voilà pourquoi ton nom paraîtra dans l'histoire
Chargé de déshonneur et couronné de gloire:
Tu seras une énigme à la postérité;
Et, tant qu'on parlera de la ville éternelle,
Les hommes flétriront d'une honte immortelle
Ton immortelle majesté.



LES TROIS BERCEAUX,

ODE

Présentée au Concours ;

Par M. Hippolyte MAQUAN, Avocat à Lorgues (Var).

..... *Tria tabernacula.*

I.

Près d'un berceau couvert de splendides trophées,
Une Femme est debout, belle comme les fées
Présidant aux destins des héros et des rois.
Une triple auréole environne sa tête ;
Son regard resplendit, comme dans la tempête
L'éclair intermittent, la nuit, au fond des bois.

Un souverain attrait se cache en sa rudesse :
Séduisante Péri, superbe Druidesse,
Sa fierté martiale attire en souriant ;
Son front dominateur, que la grâce décore,
Respire la jeunesse, et sa fraîcheur se dore
Des plus ardents reflets des soleils d'Orient.

Sur un glaive appuyée, elle contemple en reine
Un enfant endormi — destinée incertaine —
Dans ce berceau, couvert de brillants étendards;
Et, cachant avec soin les empreintes guerrières,
Les larmes et le sang qui souillent ces bannières,
Elle attache sur lui ses maternels regards.

« — Dors, mon enfant chéri; dors, mon espoir, dit-elle;
Dors, je suis ta nourrice et ta mère immortelle!
A ton jeune avenir j'ai consacré mes jours;
Car, dès les premiers pas de sa jeunesse ardente,
Embrasant de mes feux son âme indépendante,
De ton père je fus les uniques amours.

Et je l'ai couronné de ma splendeur féconde,
Lui donnant pour ma dot la conquête du monde,
Livrant à son pouvoir l'univers étonné.
Le passé, le présent ont reconnu son trône;
L'avenir seul manquait à sa triple couronne,
Bel enfant, sois pour lui l'avenir couronné! »

Hélas! ainsi disait la Gloire au fils de l'Homme,
De ces beaux rêves d'or bercant le roi de Rome,
Découvrant à ses yeux un immense horizon.
Dix ans après, captif, sur un lointain rivage,
L'Empereur expirait, et son fils, avant l'âge,
S'éteignait lentement au fond d'une prison.

II.

Un Ange, debout près d'un trône,
Suspend, sur un autre berceau,
Une blanche et pure couronne,
Et, sous le deuil qui l'environne,
Fait germer l'espoir d'un tombeau.

Des cieux le messager s'incline
Sur cette couche avec amour,
Et bénit l'enfance orpheline,
Comme l'aube, sur la colline,
Après la nuit sourit au jour.

Protégeant d'une aile tremblante
Ce frêle espoir, fleur d'un cercueil,
Il cache l'empreinte sanglante
Du crime, et fait jaillir, brillante,
La splendeur d'en haut sur ce deuil.

Tout un peuple dans l'allégresse,
Devant le messager des cieux
Laissant éclater sa tendresse,
Se précipite avec ivresse
Vers ce berceau mystérieux.

Dix ans après, cette espérance,
Sortant à peine du berceau,
Loin des rivages de la France,
Dans l'exil et dans la souffrance,
Flottait au vent, sur un vaisseau !

Mais en tous lieux l'Ange fidèle
A suivi l'auguste exilé,
Comme sur les flots l'hirondelle,
Fuyant l'hiver indigne d'elle,
Poursuit le printemps envolé!

III.

Bientôt sur le rivage une Femme sans cœur
Aborde en souriant d'un air froid et moqueur,
Belle et fière, mais inconstante :
C'est la Fortune. A peine un jour moins sombre luit,
Et sur l'écueil mouvant elle bâtit sans bruit
Un trône à l'abri d'une tente.

Tout sourit à l'entour : océan, terre et ciel;
Des prestiges de l'or l'attrait matériel
Comme un talisman l'environne;
Et, porté mollement par le flot apaisé,
Un berceau, doux espoir, par elle est déposé
Sur l'écueil où brille le trône.

Brillante à la surface et limoneuse au fond,
Dans un lit inconnu, ténébreux et profond,
La Paix s'épanche comme un fleuve;
Sur ses bords la Fortune, affrontant le Destin,
Fête ses favoris en un large festin,
Et d'espérance les abreuve.

Hélas! pour renverser la Fortune et César,
Que faut-il? un caillou sous le rapide char,
Un flot de plus sous la nacelle.
Sous la roue imprudente un caillou s'est glissé,
Sous le royal esquif le flot s'est courroucé ;
Char, esquif, trône, tout chancelle.

Dix ans après, l'exil voit encore, étonné,
Fuir avec l'orphelin l'aïeul découronné,
Que réclame une fin prochaine.
Et le peuple, océan aux flots capricieux,
Même alors que l'orage expire dans les cieux,
Dans son lit se rendort à peine!

IV.

Dans le port, ô mon Dieu, pour guider le vaisseau,
Pour relever l'espoir, courbé comme un roseau
Sous une tempête sauvage,
Laissez-nous rattacher, loin, bien loin des écueils,
Ces trois berceaux, flottant près de ces trois cercueils,
Tous ensemble au même rivage!



LA VIEILLESSE DE MILTON,

POËME

Qui a remporté le Prix;

Par M. Onésime SEURE, de Paris.

Le malheur donne au Génie quelque chose d'auguste et de divin.
Bossuet.

Triste, et désabusé des erreurs populaires,
Après avoir servi d'impuissantes colères,
Et vu la tyrannie, au nom des plus saints droits,
Ramasser dans le sang l'héritage des rois;
Protégé malgré lui par la reconnaissance
D'un ami qu'il sauva dans ses jours de puissance;
Aveugle, et pour tout bien n'ayant plus que son nom,
Comme le mendiant chantre d'Agamemnon,
Milton, pour conquérir une gloire impunie,
S'était réfugié dans son propre génie.
Dans une solitude où germaient ses beaux vers,
Il créait en silence un nouvel univers :
On eût dit que sa vue à l'âme était passée,
Et qu'il fermait les yeux pour mieux voir sa pensée.
Quand l'inspiration, sur ses ailes de feu,
L'enlevait triomphant jusqu'au trône de Dieu,

Pouvait-il regretter le monde et ses nuages,
Tourmentés loin de lui par d'éternels orages ?
Pourtant, lorsque, tourné vers l'Orient vermeil,
Il sentait sur son front la chaleur du soleil;
Quand les fleurs s'éveillaient; quand de sa tête grise
Les cheveux frissonnaient aux souffles de la brise,
Qui, pleine de parfums et de soupirs d'amour,
Lui rendait de nouveau les caresses du jour;
On voyait tressaillir ses paupières arides
Et des larmes brillaient dans ses prunelles vides.
Mais ses filles, alors, lui chantaient doucement
Du printemps éternel le frais enchantement,
L'Éden, beau nid d'amour où l'homme vient d'éclore,
Et les chastes splendeurs de la première aurore.
Puis, pour mieux écouter laissant mourir leurs voix,
Un crayon remplaçait la lyre entre leurs doigts;
Et, les yeux attentifs comme dans la prière,
Elles se suspendaient aux lèvres de leur père.
C'est alors qu'il chantait les douleurs des bannis,
Et de l'ange déchu les regrets infinis;
Et des roses d'Éden la jeunesse éternelle
Sur la terre naissante, immaculée et belle.

Par un de ces matins de la tiède saison,
Sur une pierre, au seuil de son humble maison,
Assis sous un berceau d'aubépine aux fleurs blanches
Que le vent printanier faisait pleuvoir des branches,
Par la brise et les fleurs se laissant caresser,
Il contemplait son rêve, et s'écoutait penser.
Soudain le bruit d'un pas connu de son oreille,
Ou l'accent d'une voix, en sursaut le réveille.
C'est un frère, un proscrit, coupable, mais vaincu,

Honteux de ses revers ou d'avoir trop vécu,
Et qui cherche sans doute une ombre assez profonde
Pour y cacher sa gloire ou son forfait au monde.

« Sois bienvenu chez moi, dit l'aveugle inspiré,
Et puisses-tu dormir sous mon toit ignoré !
Mais dépose à mon seuil tout souvenir funeste :
Parlons de poésie, oublions tout le reste.

— Oublier ! dit alors l'étranger frémissant :
Oui, tes yeux sont fermés pour les taches de sang,
Et tu peux oublier; mais la vieille Angleterre
Se souvient de ses maux et du droit de la guerre.
Es-tu toujours Milton ? De ton cœur indompté
L'orgueil devient-il sourd au cri de liberté ?
Sur sa tige blessée un souffle régicide
Menace des Stuarts le rejeton timide :
Des vieux indépendants le fidèle troupeau
S'est rallié pour vaincre, et demande un drapeau.
Je t'ai connu tribun.....

— Tu me vois solitaire,
Dit Milton; que veux-tu de mes yeux sans lumière ?
Serai-je, dans la nuit, triste conspirateur,
Des partis aveuglés l'aveugle conducteur ?
Quelle serait ma part de folie ou de crime
Si je vous entraînais avec moi dans l'abîme ?
— Tu nous entraînerais à la gloire : ta voix
Suffirait dans nos rangs pour vaincre tous les rois.
Porté comme Zisca, le grand chef de Bohême,
Tu lanceras sur eux l'horreur et l'anathème.

— Ce sont là des travaux qui me sont interdits :
Je sais encor bénir et plaindre les maudits.

Non, je ne trouve plus dans la nature humaine
Rien d'assez criminel pour mériter ma haine.
Celui qu'on dit pervers n'est souvent qu'égaré;
Si j'ai les yeux éteints, mon cœur s'est éclairé :
Je ne vois plus le mal qu'en rentrant en moi-même,
Et j'y trouve ces mots : la haine est un blasphème.
De vos indépendants pourquoi me parlez-vous ?
S'ils méritent ce nom, de quoi sont-ils jaloux ?
Pour moi, désabusé de leur vaine espérance,
J'ai trouvé dans l'oubli ma vraie indépendance;
Et cette liberté, pour qui j'ai combattu,
N'a plus qu'un nom pour moi désormais : la Vertu.
C'est par le sacrifice, et jamais par le glaive,
Qu'on peut la conquérir; toute autre n'est qu'un rêve;
J'en appelle aux sanglots de ma patrie en feu.
J'ai gardé deux amours : la Poésie et Dieu. »

L'étranger s'apprêtait à parler, quand deux anges
Apparurent, du ciel deux vivantes louanges,
Deux vierges, deux enfants, belles de pureté,
Et saintes d'innocence autant que de beauté.
Les filles de Milton s'approchent de leur père,
L'une portant la Bible, et l'autre un vieil Homère.
Toutes deux, saluant l'inconnu du regard,
Déposent un baiser sur le front du vieillard.
Un geste du Poëte a fait asseoir son hôte,
Et l'on a commencé la lecture à voix haute.

De la mort et des temps ces grands livres vainqueurs
Se partagent encor les esprits et les cœurs.
D'abord, du vieil Homère on écoute la lyre,
Et dans ces chants divins l'antiquité respire

Avec ses mœurs, ses lois, ses héros et ses dieux,
Conservés et décrits en vers mélodieux.
Milton, l'oreille ouverte à ces flots d'harmonie,
Buvait l'oubli du monde aux sources du génie;
Immobile, il rêvait; quand la Bible à son tour
Mêlant dans ses versets la terreur à l'amour,
Fait contraster l'effroi de son ombre divine
Avec le timbre pur d'une voix enfantine.

Le père écoutait, grave, et le front incliné,
Comme si, sur les monts, le ciel avait tonné
Sans couvrir de son bruit la voix paisible et claire
Du rossignol chantant dans le bois solitaire :
« C'est ton Verbe, ô mon Dieu ! tu parles, je le sens;
Et tout mon cœur, dit-il, frémit à tes accents.
Mes filles, écrivez ! » Puis, il se lève, il chante;
Il fait fleurir Eden sous un ciel qu'il enchante;
Il ouvre un horizon dans l'espace infini
Où le monde étonné se lève rajeuni.
Dans son beau Paradis, fraîche et verte corbeille,
Dieu fait naître une fleur, sa dernière merveille,
Chaste rose d'amour, trésor de pureté
Dont le ciel et la terre admirent la beauté.
L'Enfer en est jaloux, et Satan le rebelle
Se glisse entre les fleurs et se traîne autour d'elle;
Mais elle peut braver cet ennemi rampant,
Car Ève écrasera la tête du serpent.
O symbole divin ! forme heureuse et choisie
Pour vêtir de candeur la jeune Poésie !
Le grand vieillard chantait, et dans ses yeux fermés
Rayonnaient triomphants tes attraits bien-aimés;
Pâle de ton amour, et les lèvres tremblantes,

Il exhalait son âme en paroles brûlantes.
Oh ! comme il abaissait sous tes pieds immortels
Des idoles d'un jour les profanes autels,
Et les frémissements des foules ameutées,
Et des tribuns parleurs les mains ensanglantées !...
Enfin, l'esprit s'apaise, et Milton redescend
Vers la terre, encor plein d'un souffle tout-puissant.
« Frère, voilà, dit-il, mes travaux et mes joies,
Et nous marchons tous deux par différentes voies;
Le terme étant le même, il me semble plus beau
D'arriver par le calme à la paix du tombeau,
Que d'y précipiter défaillante et brisée
Son âme par la mort trop tard désabusée.
Les peuples de tout temps et de tout l'univers
Ne se sont révoltés que pour changer de fers :
Entre les passions il n'est point d'équilibre,
Et c'est en les domptant que l'homme est vraiment libre.
Que m'importent les noms ? que m'importe le lieu ?
Ma patrie est le ciel, mon souverain, c'est Dieu.
Des peuples et des rois la ridicule guerre
Ne trouble même pas la marche de la terre;
Le soleil sans pâlir voit nos vaines fureurs,
Et ne subit jamais la nuit de nos erreurs.
Hélas! pour mes yeux seuls sa clarté n'est qu'une ombre. »

Le vieux républicain l'écoutait d'un air sombre:
« Adieu, dit-il, je pars : mes efforts superflus
N'ont pu vous ébranler; notre Milton n'est plus :
Nous ne troublerons pas le calme de sa tombe.
Mais sous les oppresseurs l'Angleterre succombe,
Et son cri d'agonie est venu jusqu'à nous.
A d'autres d'oublier, en pliant les genoux,

Que le sang d'un Stuart, par un nouveau baptême
S'il ne nous sacre pas, nous voue à l'anathème.
Entre les rois et nous, l'enjeu, c'est le trépas;
Et leur céder la paix, que nous n'espérons pas,
C'est de nos libertés signer l'arrêt funeste.
Luttons jusqu'à la mort, et Dieu fera le reste !

MILTON.

Dieu ne se mêle pas aux crimes des humains.

L'ÉTRANGER.

C'est qu'il veut en laisser la vengeance à nos mains.

MILTON.

Non : Dieu n'approuve pas la haine et la vengeance.

L'ÉTRANGER.

Il doit donc des tyrans avoir maudit l'engeance.

MILTON.

Qu'est-ce que les tyrans dont vous voulez la mort ?

L'ÉTRANGER.

Ceux qui veulent régner par le droit du plus fort.

MILTON.

Ah ! s'il en est ainsi, brisez donc votre épée.

L'ÉTRANGER.

Dans le sang innocent je ne l'ai point trempée.

MILTON.

Mon frère, il n'appartient qu'au Juge tout-puissant
De pouvoir discerner l'impie et l'innocent;
Et devant la nature, à vos pieds abattue,
Le glaive criminel, c'est le glaive qui tue.
Combattre un ennemi, c'est l'égaler à soi,
Et l'on devient tyran dès qu'on renverse un roi.
Souviens-toi de Cromwel.....

L'ÉTRANGER.

Cromwel était un traître.

MILTON.

Vous ne l'avez pas dit tant qu'il fut votre maître.
Quoi ! par la violence espérez-vous punir
Ceux dont l'autorité n'a pu vous contenir ?
Comme l'oppression, moi, je hais l'anarchie :
C'est un tyran sans frein qu'une foule affranchie.
Un despote, rebelle aux lois de l'univers,
Conspira le premier pour nous donner des fers;
Et c'est le même instinct d'orgueil et de licence
Qui des peuples trompés arme l'indépendance.
L'arbitraire t'indigne, et demain tu voudras
Qu'il ait cent mille voix et deux cent mille bras;
Et d'un peuple égaré flattant la tyrannie,
Tu veux faire au chaos enfanter l'harmonie !
Je ne partage plus ces rêves imprudents...

L'ÉTRANGER.

Moi, je vais rallier tous nos indépendants.
Rien ne peut m'arrêter : dans mon âme brûlée
S'aigrit un vieux levain de haine refoulée :
Je suis allé trop loin pour jamais revenir,
Et sous la royauté je n'ai plus d'avenir.

MILTON.

Moi, j'ai l'éternité pour avenir immense,
Et près de mes enfants ma royauté commence.

L'ÉTRANGER.

Adieu ! puissé-je vaincre un fantôme de roi !

MILTON.

Puisse le ciel t'apprendre à triompher de toi !

L'ÉTRANGER.

Tu sauras nos efforts par le bruit de nos armes.

MILTON.

A tes derniers revers je garde encor des larmes;
Et puisse ton malheur retrouver en chemin
L'ami qui te regrette et qui te tend la main !

L'ÉTRANGER.

A moi la guerre sainte et ses nobles phalanges !

MILTON.

A moi la paix du ciel et les concerts des anges !

L'ÉTRANGER.

A moi le glaive !...

MILTON.

A moi la harpe d'Israël !

L'ÉTRANGER.

Meure le sang d'Achab aux champs de Jesraël !

MILTON.

Non ! plus de réprouvés ! plus de sang ! plus de haine !
Plus de déchirements dans la famille humaine !
Les élus dans le ciel diversement groupés,
Des louanges de Dieu sans relâche occupés,
Ne se disputent point une horrible victoire
Pour l'éclat ou le rang de leur trône de gloire;
L'enfer seul est en guerre, et, défait ou vainqueur,
Meurtrier de soi-même, il se ronge le cœur.
Satan n'est plus mon Dieu : je l'ai compris superbe,
Et je l'ai vu fléchir sous un souffle du Verbe.
Va donc où te conduit le hasard des combats;
J'aurais mes yeux encor, je ne te suivrais pas,
Car j'ai vu de trop près les horreurs du naufrage

Pour affronter la mer quand je tiens le rivage.
Sois heureux, si tu peux ; moi je reste et j'attends.
Plus haut que les États et leurs destins flottants,
Je contemple la main qui les tient et les mène ;
Et des projets mortels je puis sourire à peine.
Mon cœur s'est agrandi, tu crois qu'il est usé :
Non, je ne suis point mort, je suis désabusé.
Adieu, mon frère, adieu ! — Vous, mes filles chéries,
Bercez par vos concerts mes saintes rêveries
Que le son de la harpe accompagne vos voix.
Adieu, mon frère, adieu pour la dernière fois !



LE TÉLESCOPE,

POËME

Qui a obtenu un Souci réservé;

Par M. LESGUILLON, d'Orléans.

Cominùs et eminùs.

« Non, mon très-cher Docteur; non, vous parlez en vain !
Orateur excellent, admirable écrivain,
Vous pouvez, appuyé des formes les plus neuves,
Entasser les motifs, accumuler les preuves;
Vos plus forts arguments, logiques de tout point,
Bien qu'en me ravissant, ne me convaincraient point.
— Et pourquoi, s'il vous plaît ?
— Par la raison notoire
Que l'on ne prouve pas quand il s'agit de croire.
Qu'entend-on par la foi ? L'aveugle sentiment
Qui se passe de sens et de raisonnement,
Qui dit : Suivons la loi que suivaient nos ancêtres :
Le disciple en doit-il remontrer à ses maîtres ?...
Je sais qu'au vrai croyant le culte fait du bien;
Qu'en cette courte vie il est d'un bon soutien.
Puis, vivre en l'avenir a bien aussi ses charmes.

Il mêle au deuil la joie et l'espérance aux larmes ;
Il ne nous charge pas d'un poids trop rigoureux,
Et c'est ici-bas même un moyen d'être heureux.
Voilà, mon cher Docteur, de la philosophie !
Mais prouver ! oh non pas, et je vous en défie.
— Allons ! j'attendrai donc qu'ayant si mal vécu,
Vous imitiez saint Paul, par la grâce vaincu.
— Adopté !
— Mais au moins, un Dieu, l'Être suprême,
Dans lequel vous croyez, n'est pas un théorème ?
Cela peut se prouver.
— Peut être...
— Allons !
— Bien ! soit !
— On peut vous démontrer ce que l'esprit conçoit.
Car que vous adoptiez ou tel, ou tel système,
Le monde n'a pas pu se former de lui-même.
L'œuvre atteste l'artiste, un livre son auteur,
Et la création demande un créateur.
— Oui, sans doute, j'admets que la divine essence
A tout ce qui respire a donné la naissance,
Et sans avoir recours au procédé chrétien,
Qu'elle a voulu le monde et l'a créé de rien.
— Bon ! s'il en est ainsi, vous admettrez, je pense,
Qu'on ne peut être ingrat aux biens qu'elle dispense,
Et qu'un maître à la fois si bon et si puissant
A droit à tout l'amour d'un cœur reconnaissant ?
— Fort bien ! je vous entends ! votre adroite tactique
Me mène pas à pas vers le culte pratique.
Par l'admiration c'est peu de l'honorer ;
Vous prétendez encor me le faire adorer.

Mais, pour qu'en le priant ma ferveur vous réponde,
Il faudrait me prouver qu'il s'occupe du monde.
— Par exemple !..
— Voilà ma fin de *non pouvoir :*
Pour gouverner la terre, encor faut-il la voir !
Or il ne la voit pas !
— Parbleu ! c'est d'un sceptique !
— Nous voyons, nous, c'est vrai ! mais, pur effet d'optique !
La lumière est un corps qui, grâce à ses rayons,
Divise l'atmosphère et trace des sillons :
Comme une paume échappe aux mains qui réagissent,
Sur les objets frappés ces rayons rebondissent,
Partent par angle aigu pour remonter aux cieux ;
Alors, si dans la route il rencontre nos yeux,
Le rayon, traversant leur globe diaphane,
Grave au cerveau touché le corps dont il émane,
Et par notre cerveau le portant à l'esprit,
Donne le sentiment de l'objet qu'il décrit.
— En d'autres mots, mon cher, comme dit le Poëte,
Voilà comme il se fait que la fille est muette.
— Riez ! c'est la science ! elle est formelle ici ;
Mais pour l'Être suprême en peut-il être ainsi ?
Un rayon nous atteint parce qu'il nous rencontre ;
Mais Dieu qu'au fond là-bas le seul bon sens nous montre,
Qui recule toujours quand on croit l'approcher,
Qui nous rend presque fous quand on veut le chercher,
Qui, dût-on emprunter le char d'un météore,
Aux profondeurs des cieux semble nous fuir encore,
Comment voudriez-vous qu'en partant de l'objet,
Le rayon jusqu'à lui fît un pareil trajet ?
Sans l'air qui le conduit, sa lumière inféconde

Ne pourra pas sortir des limites du monde ;
Et, comme un voyageur dont un mur clot les pas,
Il s'éteint dans le vide et ne le franchit pas.
— J'entends ! c'est comme si je vous disais : Mes maîtres,
Il existe un village à trente kilomètres ;
Qu'est-ce que l'on y dit ? Qu'est-ce que l'on y fait ?
Vous me répondriez : Impossible !
— En effet,
Comment distinguerais-je un pays invisible
D'où nul reflet n'arrive à mon œil insensible ?
Pour connaître, mon cher, ce qui se fait là-bas,
Il faut être sorcier.
— Et vous ne l'êtes pas ! »

Ainsi déraisonnaient, au sortir de la table,
Trois jeunes gens, joyeux d'un dîner confortable,
Chez un grand philosophe, esprit logicien,
Et bon chrétien surtout, ce qui ne gâte rien.
Et tous nos conviés qui croyaient le confondre,
Criaient : Échec et mat ! il ne peut rien répondre !

« Allons ; je suis battu ! répliqua-t-il soudain.
Mais levons-nous de table, et passons au jardin.
— Au jardin ! »
On y court.
Du haut de la terrasse
Un site ravissant se déroule avec grâce :
Ici le pré semant des fleurs dans les gazons ;
Puis le petit bois, puis les prochaines maisons ;
Puis au bout du hameau la rivière qui coule ;
Plus loin l'agneau qui broute, au fond le char qui roule ;

Tout si bien encadré dans ce tableau charmant,
Que chaque objet décroît par son éloignement ;
Que maison, bois, agneau, chariot et broussaille,
Pour faire place à tous, perdent tous de leur taille,
Jusqu'au point où l'ensemble en un bloc confondu
S'abîme inanimé dans l'horizon perdu.
Tout à coup, à leurs yeux fatigués de tout suivre,
Paraît un objet d'art : c'est un long tube en cuivre ;
Par l'opti*cien* savant deux verres adaptés
Ferment comme un étui ses deux extrémités,
Et bientôt, dépouillant sa soyeuse enveloppe,
S'offre ce qu'en français on nomme un télescope,
Admirable chef-d'œuvre en sa simplicité,
Par deux petits enfants autrefois inventé.

« Parbleu, dit le plus gai de la troupe plaisante,
D'un divertissement le moyen se présente !
Je serais enchanté d'espionner au loin
Quelqu'un de nos amis qui se croit sans témoin.
Voyons ! »
Puis au hasard il braque sa lunette.
« Bravo ! s'écria-t-il, l'atmosphère est si nette
Qu'en portant dans l'espace un regard assuré,
Je vois un presbytère !
— Oui, celui du curé
D'un village lointain dont, grâce à la distance,
Nous n'aurions même pas soupçonné l'existence.
— Tiens ! je distingue auprès son église et sa tour.
— Bien ! ah ! voyons !
— Non pas !
— Corbleu ! chacun son tour !

Nous nous succéderons, et pour notre auditoire
Le récit de chacun complétera l'histoire.
— Un homme à cheval, seul, passe sur le talus
Devant le presbytère isolé...
— D'autant plus
Isolé (dit un autre en usurpant le poste
Et posant sa paupière au tube qu'il accoste),
Que tous les villageois sont fort loin, accroupis
Au milieu de leurs champs et fauchant les épis;
Les femmes cueillent l'herbe au flanc de la montagne,
Et les bergers couchés dorment dans la campagne.
Un autre homme se cache au détour du chemin;
Il tient même, je crois, un bâton dans sa main;
Tout à coup il s'avance en traversant la haie...
L'homme au cheval s'arrête et l'animal s'effraie,
S'emporte et, détalant d'un bond inattendu,
Laisse son maître à bas sur la terre étendu.
— Voilà (dit l'assemblée) un drame qui commence!
— Sur l'homme ainsi tombé l'homme au bâton s'élance,
Lui porte un coup pesant qui semble l'accabler,
Et se penchant sur lui s'apprête à le voler.
Mais voilà que soudain s'ouvre le presbytère!
Le bon curé paraît, l'œil frémissant, austère...
D'un généreux courroux sont front est enflammé;
Je vois sa lèvre pâle et son teint animé;
Vers le groupe effrayant il court d'un pas rapide,
Saisit le malfaiteur d'une main intrépide,
Et sa bouche exhalant un accent solennel,
Semble le menacer du supplice éternel.
A s'éloigner de lui le scélérat s'apprête;
Mais, au moment de fuir, notre curé l'arrête...

Lui parle... le retient sous sa voix palpitant...
L'autre s'émeut, pâlit, tressaille en l'écoutant,
Et comme si Jésus lui venait apparaître,
Pressé de repentir, il tombe aux pieds du prêtre.
— A mon tour ! à mon tour ! (dit un des curieux).
— Le bon curé lui fait un geste impérieux;
Il semble du pardon lui jurer la promesse,
S'il veut du malheureux soulager la détresse,
Lui donner des secours, le sauver du trépas...
Il obéit, il prend le blessé dans ses bras,
Et, du pasteur aidé, le porte d'un pas ferme,
Au milieu de la cour, dont la porte se ferme.
— Ah ! tant pis !
— Pourquoi donc ?
— On ne saura plus rien.
— Mais sur les murs je plane, et je distingue bien.
Tous les deux, le pasteur s'entend et le coupable,
Portent au malheureux un secours charitable :
Le bon curé s'agite, inquiet, frémissant;
Déchire son mouchoir pour étancher le sang,
L'applique à la blessure; et rouvrant la paupière,
Le mourant se ranime et revoit la lumière...
C'est étrange, vraiment, comme on saisit cela;
Et je distingue tout, comme si j'étais là.
Le blessé semble ému d'une terreur extrême...
Que voit-il devant lui ? Son assassin lui-même !
Il lève tout à coup, retrouvant le danger,
La voix pour le flétrir, le bras pour se venger;
On voit frémir sa lèvre... On l'entend, je vous jure...
Mais c'est lui, maintenant, que le pasteur conjure;
Il le prie... il le presse... il lui dit : Pardonnez,

Sans doute... car l'œil fixe et les traits étonnés,
Il lutte.. hésite... Enfin ses deux bras qui frissonnent
S'ouvrent au meurtrier, l'étreignent et pardonnent.
Ils s'embrassent en pleurs... Le curé triomphant
Les embrasse à son tour, comme un père un enfant,
Et dans l'émotion où son âme se noie,
Heureux du bien qu'il fait, verse des pleurs de joie!
Les deux hommes, saisis d'un élan fraternel,
Veulent de leur accord prendre à témoin le Ciel;
Ils entrent dans l'église....
Ah! le diable l'emporte!...
Voilà que le curé, revenant à la porte,
Pousse les deux battants qu'il leur avait ouverts...
Et je ne vois plus rien!
— Mais Dieu voit au travers!
(Dit, en les surprenant de sa brusque apostrophe,
Notre sage chrétien, notre vrai philosophe)
Ces détails que vos yeux imparfaits et bornés
Ne sauraient percevoir dans ces lieux éloignés,
Parce que les rayons usés dans le voyage
Ne peuvent clairement vous en porter l'image,
Grâce à cet instrument qui les a rapprochés,
Vous les avez saisis, vus... que dis-je? touchés!
Et vous ne voulez pas que le divin manœuvre
Qui vous laissa créer ce snblime chef-d'œuvre,
Dans l'arsenal complet de son large pouvoir
N'ait pas la faculté qui lui fasse tout voir?
Là bas un meurtrier, un saint, une victime,
C'est-à-dire le beau, le malheur et le crime,
Agissent sous vos yeux, sans même soupçonner
Qu'on peut d'ici bénir, ou plaindre, ou condamner;

Et Dieu, dont la sagesse embrasse la nature,
Dieu qui donne justice à toute créature,
Dieu qui sait, quand il faut, punir et protéger,
Serait aveugle à tout, quand il doit tout juger!...
Non, non! quelque moyen qu'adopte sa puissance,
Soyez certains qu'il sait effacer la distance!
Le monde, scène immense où son soleil a lui,
N'est qu'un drame éclairé qui passe devant lui.
Comme dans l'action qu'un rayon a tracée,
Il lit d'un œil limpide au fond de la pensée.
N'allons donc pas, brouillant la cause et les effets,
Nous armer contre lui des dons qu'il nous a faits!
Sûr d'être encor plus grand dans les grands phénomènes,
Il ne craint point l'éclat des lumières humaines;
Chaque pas qu'au génie il permet de courir,
N'est qu'un voile nouveau qu'il laisse *découvrir;*
Plus nous nous instruisons, et plus il nous fait croire;
Chaque progrès de l'homme est un hymne à sa gloire;
Et comme toute flamme est l'indice du feu,
La science est toujours dans l'intérêt de Dieu!



LA VAPEUR,

POËME

Présenté au Concours;

Par M. Louis DE TROGOFF, de Paris.

Mens agitat molem.

I.

Le progrès nous entraîne, et dans les moindres choses
Nous voyons éclater des effets grandioses :
Un fruit tombe, et Newton, en le suivant des yeux,
Découvre le secret qui gouverne les cieux;
Au sommet d'une voûte une lampe ébranlée
Éclaire tout à coup l'esprit de Galilée;
Des fragments de métaux, déposés dans un bain,
Inspirent Archimède, et voilà que sa main
Pèse au milieu des flots une loi d'harmonie,
Jusqu'alors échappée aux efforts du génie.
Une aiguille nous rend dominateurs des mers;
Dissipant les terreurs qui troublaient l'univers,
Une tige saisit la foudre et la dirige.
Mais au monde étonné s'offre un nouveau prodige :
Un nuage léger dompte les durs métaux,
Agrandit en courant le champ de nos travaux,

Et fait au loin bondir la terre émerveillée !
Voici par quel secret sa force est éveillée :
Au milieu d'un cylindre, un mobile placé (1),
Suivant que son agent est brûlant ou glacé,
Monte, pèse, descend, et puis remonte encore,
Esclave obéissant de l'eau qui s'évapore.
Ce docile instrument, régulier dans son jeu,
Emprunte la vigueur des ondes et du feu ;
Ardent propagateur d'une force magique,
Il communique au loin sa vitesse énergique ;
Dans sa cour métallique il règne en souverain,
Et gouverne à son gré ses ministres d'airain.
Tout, avec son essor, tourbillonne ou s'élance;
Du moindre auxiliaire il fait une puissance...
Mais laissons nos savants décrire les ressorts
Du rapide moteur aux bouillonnants transports :
C'est à ceux dont l'esprit pénètre les mystères
A nous dire, du haut de leurs brillantes sphères,
Comment on peut soudain vaincre les plus grands poids
Sans des milliers de bras agissant à la fois,
Et comment, en tournant sur son axe immobile,
La roue entraînera la galère docile
En dépit des courants, et saura l'affranchir
Du secours des rameurs, du souffle du zéphyr.
Nous qui n'avons reçu qu'une lyre en partage,
Contentons-nous d'offrir aux gloires de chaque âge
L'harmonieux tribut, les vibrantes ardeurs
Qu'un Poëte réserve à toutes les splendenrs.

---

(1) Le piston de la machine à vapeur.

II.

La victoire est complète : oui, l'homme enfin possède
Ce magique levier que rêvait Archimède :
Il tient en son pouvoir dans un vase d'airain
La force qui manquait à sa débile main.
L'entendez-vous gronder sous l'étreinte de flamme
Ce flot impétueux que l'espace réclame ?
Impatient de fuir aux champs de l'horizon,
Il presse avec fureur son étroite prison,
Et semble par ses cris, par sa force féconde,
Prêt à renouveler la face de ce monde.
Ah! réjouissez-vous, mortels laborieux :
Le ciel a secondé vos efforts glorieux ;
Les ondes ne sont plus ingrates et rebelles :
Afin de vous servir, elles prennent des ailes.
Ces humides réseaux qui courent dans les airs,
Tantôt sombres, tantôt resplendissants d'éclairs,
Ces voiles fugitifs que le soleil colore
Et que la brise étend du couchant à l'aurore,
En rapides moteurs se transforment soudain
Et portent dans leurs flancs le sort du genre humain.
Plus d'entraves pour nous! voyez : la Providence
A placé des volcans sous notre dépendance!
Grâce au pouvoir des flots imprégnés de chaleur,
Désormais l'impossible est un mot sans valeur.
Qu'on ne nous vante plus ces appareils immenses,
Véritables Babels, dressés par les sciences :
D'énormes instruments, l'un sur l'autre entassés,
Par un léger nuage ont été surpassés!
Rien ne peut égaler notre force nouvelle;
Hercule et ses travaux pâlissent devant elle :

Frémissante Vapeur, l'univers est à toi;
La matière obéit, et l'homme est vraiment roi!
Il a, pour illustrer l'empire de la terre,
Des chars que l'on croirait traînés par le tonnerre.
Sortant avec fracas de son ardent berceau,
La force qui dormait dans une goutte d'eau
En pouvoir surhumain change notre faiblesse;
L'industrie aux cent bras s'arme de sa vitesse;
La presse s'en saisit entre ses dents de fer,
Et la pensée au loin jaillit comme l'éclair.

Quels triomphes partout! la Vapeur, souveraine,
Régénère le monde, élargit le domaine
Des sciences, des arts, des besoins, des plaisirs;
C'est par elle qu'on peut, au gré de ses désirs,
Franchir comme l'oiseau les plus grandes distances,
Briser en se jouant toutes les résistances,
Défier tour à tour le calme, les autans,
Et surpasser enfin les fabuleux Titans.
Sitôt qu'elle a jailli de sa source limpide
Cette fille des flots, sa puissance rapide,
Passant de ville en ville, active nos efforts,
Réveille avec fracas nos usines, nos ports,
Centuple les trésors de nos manufactures,
Forge nos instruments, apprête nos parures.
Oui, l'onde aérienne en ses élans vainqueurs
Prend une large part de nos rudes labeurs:
Des esclaves d'airain, sublimes phénomènes,
Paraissant usurper les facultés humaines,
S'animent à l'envi pour nous porter secours,
Grondent comme le vent dans les brèches des tours.

Sous leur pouvoir, le fer comme la feuille tremble,
Tout se choque, se croise, et tombe et frappe ensemble.
Oui, lorsque tout à coup rugissent les fourneaux,
Le robuste géant qui sort du sein des eaux
Aux modernes Vulcains prête son énergie,
Et de lourds instruments, mûs comme par magie,
S'agitent au milieu d'un vaste tourbillon,
Ainsi que des coursiers piqués de l'aiguillon.
Ici, la roue agile et les meules pesantes
S'ébranlent de concert et tournent, gémissantes;
Là, le marteau solide au bond retentissant
Frappe à coups redoublés le fer incandescent;
Plus loin, sous des ciseaux les barres les plus dures
Comme un ruban soyeux montrent leurs dentelures.
Sans cesse des objets imposants, gracieux,
Confondent notre esprit, réjouissent nos yeux.
La scène autour de nous à chaque instant varie :
Le bronze fait soudain place à la broderie;
Près d'un modèle épais et rudement taillé
S'offre un léger ouvrage avec art travaillé,
Qui rappelle l'Asie et rend à la pensée
Les tissus de Biblos et de Laodicée.
Mais un plus grand tableau vient frapper mes regards :
Le globe déchiré s'ouvre de toutes parts;
Pourtant, malgré nos coups et leurs larges empreintes,
La terre, cette mère aux puissantes étreintes,
Tient ses riches produits fortement embrassés
Au fond des noirs sentiers, dans l'abîme tracés;
Mais, plus prompt que l'oiseau qui portait Ganymède,
Des agents nébuleux accourent à notre aide,
Et tandis qu'avec joie on les entend rugir,
Ils labourent le sol, pour en faire surgir

Les métaux attachés aux voûtes souterraines
Où le temps a rivé leurs vigoureuses chaînes.
L'obstacle vainement se dresse à chaque pas :
L'obstacle désormais ne nous arrête pas ;
Quand nos pieds entravés demeurent en arrière,
Un tourbillon fumeux renverse la barrière ;
Il plonge tout à coup dans les antres profonds,
Et nouvel Encelade, il soulève les monts.
Quel biens il nous promet ! Pour peu qu'il continue
A s'ouvrir chaque jour une route inconnue,
On le verra bientôt arracher des trésors
Aux plus lointains climats, aux plus sauvages bords ;
Oui, pour nous enrichir, il franchira l'Asie,
Les incultes vallons de la Polynésie,
Et ces âpres déserts où l'or étincelant
Prodigue ses splendeurs, où, sous un ciel brûlant,
Le diamant, plus pur que l'onde la plus claire,
Illumine soudain sa couche séculaire.

III.

Qu'importent les efforts, qu'importent les regrets
De ces esprits chagrins, ennemis du progrès,
Qui craignent un prodige, et restent immobiles ?
Ne nous arrêtons point à leurs discours hostiles :
La critique en tout temps poursuit les novateurs,
Et les miracles même ont eu leurs détracteurs.
Si, venant attrister nos triomphes rapides,
Un désastre nous frappe, ouvriers intrépides
Achevons notre tâche en dépit des fléaux,
Supportons vaillamment d'inévitables maux :
Ici-bas les succès ne sont point sans alarmes,

Et souvent les bienfaits s'achètent par des larmes.
Au lieu de végéter sous l'autel de la peur,
Augmentons chaque jour l'essor de la Vapeur;
Concourons ardemment à l'œuvre universelle,
Quand Dieu de son pouvoir nous livre une parcelle;
Quittons l'antique ornière; élevons nos destins;
Les yeux toujours fixés vers de brillants lointains,
Suivons avec courage et même avec audace
Le pilote assuré qui jamais ne se lasse.
Qu'il entraîne avec lui le riche, l'indigent;
Qu'il nous délivre enfin du spectacle affligeant
De ces nombreux coursiers qui, bientôt sans haleine,
Cheminent lourdement et meurent à la peine.
Déjà nous confions nos butins précieux
A des guides roulants sur de brûlants essieux.
De plus, grâce au soutien qui de l'onde s'élance,
Le manœuvre n'est plus brisé par la souffrance;
Il travaille, sans être enterré tout vivant
Au sein des profondeurs d'un abîme mouvant.
Oui, partout la Vapeur renverse les entraves
Qui courbaient l'ouvrier sous le joug des esclaves;
Elle efface le sceau de la captivité,
Et rend aux parias tous leurs droits de cité.

Oh! quelle activité règne sur cette terre,
Depuis que les mortels ont percé ton mystère,
Esprit des flots brûlants! c'est toi qui fais fleurir
Les pays qu'autrefois on voyait dépérir.
Naguères sommeillant au pied des Pyramides
Qu'inonde le passé de ses reflets splendides,
L'Egypte se ranime à ton souffle puissant,
Et seule réunit les rayons du Croissant.

A l'étroit dans son île, aujourd'hui l'Angleterre
Par toi mieux que jamais rend l'Inde tributaire,
Et, défiant Neptune et son gouffre béant,
Étend sur l'univers ses membres de géant.
Non contente d'avoir pour ceinture le Gange,
Au delà du Thibet sous ton joug elle range
Tous ces chefs qui croyaient que ta bouillante ardeur
N'irait point ébranler leur paisible grandeur.
Lorsque tu fais rouler les foudres des batailles,
Le Chinois vainement s'entoure de murailles :
On a su le frapper sur l'éternel écueil
Où depuis cinq mille ans le retient son orgueil.
Libre comme le vent qui passe sur la dune,
L'Arabe à son coursier confiait sa fortune;
Mais tu franchis les mers, et ce peuple hautain,
Vaincu par les soldats que tu jettes soudain,
Tombe, ou fuit ; et déjà s'élève une autre France,
Sans cesse combattant, mais pleine d'espérance,
Aux lieux où les forbans, terreur de l'univers,
Égorgeaient les chrétiens ou les chargeaient de fers.
C'est surtout dans les champs de la jeune Amérique,
Fille errante des eaux, que ton règne est magique :
Depuis l'heure où Fulton t'a confié le sort
Des lieux qui les premiers t'ont vue avec transport,
Un peuple infatigable, ami de ma patrie,
A force de constance, à force d'industrie,
En états florissants transforme les déserts
Et dispute aux Anglais le royaume des mers.
Reléguant dans ses murs plus d'un char inutile,
Il court avec le feu sur la plage fertile
Où le Meschacebé roule ses larges flots
Et semble répéter à ses vastes échos,

Comme le Simoïs le ferait pour Homère,
Le nom de ce Français que le monde vénère (1).

Tout nous fait admirer cet agent surhumain
Qui comme un dieu nouveau vient nous prêter la main.
Quand il part, pour aller répandre nos lumières,
Des chariots, traînant des nations entières,
Ainsi que l'ouragan s'élancent dans nos champs
Et dévorent soudain et l'espace et le temps.
Qui peut les suivre? A peine ont-ils quitté leur place,
Que déjà le regard vient de perdre leur trace...
Fantastiques récits, charmes de l'âge d'or,
Vos messagers de feu, portant plus d'un trésor,
Vos exploits de géants, merveilles de nos songes,
Vos chars aériens, ne sont plus des mensonges :
La Vapeur, emportée avec l'aile des vents,
La Vapeur, entraînant des Vésuves mouvants,
Réalise à nos yeux les magiques images
Qui passent dans l'esprit avec tous leurs mirages.
La fable ne peut rien décrire de plus beau
Que ces vastes convois, couronnés d'un flambeau,
Qui traversent le Nord et la zone enflammée,
En vomissant l'éclair, le bruit et la fumée.

Encor plus merveilleux que ces coursiers d'airain
Qui glissent sur le fer et connaissent le frein,
Des navires, poussés par l'étonnant fluide,
Sillonnent en vainqueurs le domaine liquide.
Voyez comme il manœuvre avec facilité
Ce vaisseau que l'Auster n'a jamais tourmenté !

(1) M. de Châteaubriand.

Avec ses larges flancs, surchargés de tonnerres,
Avec ses feux errants dans les deux hémisphères,
Cet enfant vigoureux qu'engendra le Creusot,
Affrontant la tempête et courbant chaque flot,
Ressemble par sa force et par son envergure
Au monstre foudroyant dont parle l'Ecriture.
Auprès de ce géant sur la vague affermi,
Sachant à notre appel bombarder l'ennemi,
Regardez l'élégante et légère nacelle
Qui, sitôt que la flamme à sa poupe étincelle,
Est prête à remorquer plus d'un lourd galion
Et pourrait dans son vol défier l'Alcyon,
A l'aide du rameur qui brave les orages
Et déroule en grondant son manteau de nuages...
Le signal est donné : la double roue au port
S'agite, et, s'animant sous un égal effort,
De ses ailes de fer frappe l'onde écumante
Et précipite au loin la galère fumante.
Avec elle voguez hardiment sur les mers,
Vaillants navigateurs, chez cent peuples divers;
Sans craindre les écueils, ni les vagues profondes,
Échangez les trésors qu'enfantent les deux Mondes;
Avec rapidité parcourez tour à tour
Pékin, Philadelphie, Archangel, Visapour;
Dépouillez le gommier dans les plaines arides;
Portez dans leur fraîcheur les plantes des Florides,
Pour orner nos climats; prenez à votre bord
Les parfums du Midi, les fourrures du Nord;
Faites au loin vibrer la voix qui civilise;
Étendez en tous lieux la main qui fertilise;
Pendant que nos guerriers, souriant au danger,
Domptent la Barbarie aux rivages d'Alger,

Allez, allez partout où nos malheureux frères
Semblent vous implorer au sein de leurs misères.
Déjà vous atteignez les confins du Delta
Et ces flots qu'avant vous nul mortel n'affronta;
Le plus sombre désert vous voit sur son rivage;
Aux sources du Niger vous brisez l'esclavage.
Courage! le moteur qu'excitent vos fourneaux
Ouvre tous les chemins de la terre et des eaux;
Il double sans effort le cap de la tempête!
Avec lui vous irez, sans que rien *ne* l'arrête,
Dans ces lieux où le Christ dota l'humanité
De la loi du pardon et de la charité.

IV.

Force de notre siècle et sa plus belle gloire,
La Vapeur chaque jour remporte une victoire;
Elle apparaît à peine, et déjà son pouvoir
Atteint le double pôle, étonné de la voir!
Si l'on mesure aux fruits que donne son aurore
Les germes de grandeur qu'elle doit faire éclore,
On n'aura point assez de rêves éclatants
Pour peindre ses bienfaits, croissant avec le temps.
Quand j'emprunte à l'espoir ses rayonnantes ailes
Pour suivre nos destins dans leurs phases nouvelles,
Admirant le progrès, sublime en son essor,
Je vois l'âge de fer devenir l'âge d'or;
La blanche messagère à l'écharpe mouvante
Dans mes songes parcourt, sans causer d'épouvante,
Des empires compris dans un vaste horizon;
Elle sème partout les lois de la raison,
La croyance, arrachée aux préjugés serviles,

Les chefs-d'œuvre, longtemps prisonniers dans les villes.
Je cherche vainement aux champs de l'avenir
Ces murs accumulés qui semblent retenir
Les hommes resserrés dans un fort redoutable,
Ainsi que des troupeaux parqués dans une étable :
Je ne rencontre point ces terribles remparts
Qui compriment l'élan du commerce et des arts ;
Je n'aperçois au loin que de libres carrières,
Couvertes de fanaux et d'actives courrières ;
Un immense réseau de fer entrelacé,
Artère du progrès, sur le globe est placé.
Présentes devant moi, les nations futures,
A l'ombre de la paix oubliant leurs injures,
Arborent le drapeau des principes sauveurs ;
Chaque peuple subit le pouvoir des grands cœurs ;
Les hommes à toute heure échangent leurs pensées,
Achèvent sans effort les œuvres commencées,
Brisent tous les liens qui retardent leurs pas,
Et vivent pour s'aimer, pour se tendre les bras.

Telles sont quelquefois les touchantes images
Qui s'offrent à mon cœur comme autant de présages.
Ame de nos travaux, reine des mouvements,
La Vapeur nous promet tous ces grands changements.
En vain nous voudrions tout à coup lui prescrire
Sa limite ici-bas ; Dieu seul pourrait lui dire
Comme au vaste Océan que sa main déroula :
Esclave impétueux, tu t'arrêteras là.

AUX POËTES,

ÉPITRE

Qui a obtenu un Œillet;

Par M. Paul REYNIER, de Marseille.

Souviens-toi du Ciel, ô ma lyre.

O Poëtes, enfin la Grèce et ses vains songes
Ne vous imposent plus leurs stériles mensonges.
Qu'importaient à vos cœurs, pleins de la soif du beau,
Mercure et ses larcins, Eros et son flambeau,
L'impudique Vénus, Jupiter l'adultère,
Rois du ciel qu'eût frappés le glaive de la terre?...
Votre oreille attentive a pénétré le sens
Des mots mystérieux qu'en leurs divers accents
Murmurent tour à tour, avec mille harmonies,
De la foudre et des vents les hymnes infinies.
La vague au bord des mers, la brise au sein des bois,
N'ont pu vous dérober le secret de leurs voix.
Vos regards, de la nuit sondant les sombres voiles,
Dans leur palais d'azur ont suivi les étoiles;
Descendus sur la terre, ils se sont égarés
Du cèdre du Liban au brin d'herbe des prés.
Et ces voix n'ont jeté qu'un nom à votre lyre,
Le grand nom de celui dont le monde est l'empire,

Que la foudre et la brise exaltent tour à tour,
La foudre avec terreur, la brise avec amour.
Vous avez vu son doigt empreint sur toutes choses :
Comme un livre éclatant, les soleils et les roses
Vous ont, dans leurs splendeurs, tracé le nom de Dieu
Avec des lettres d'or ou des lettres de feu;
Et la harpe, en vos mains sanctifiant vos veilles,
De la création a chanté les merveilles.

Oui, ce jour entre tous fut grand et solennel,
Où s'animant soudain aux pieds de l'Eternel,
Le chaos étonné vit de ses mains fécondes
Ruisseler la lumière et s'échapper les mondes.
Les astres dans les airs jaillirent radieux ;
La terre balança ses bois mélodieux,
Broda de mille fleurs sa robe de verdure,
Et fit de l'océan sa flottante ceinture.

Mais les fastes du Ciel comptent un autre jour
Plus saint, plus digne encor de respect et d'amour,
Où les anges, de l'homme éprouvant les alarmes,
Se voilèrent de deuil et connurent les larmes,
Car leur Dieu, de nos maux portant sur lui le poids,
Tout étant consommé, mourait sur une croix !...

Et jamais cependant sur ces douleurs sacrées
N'ont gémi dans vos mains vos harpes éplorées ;
Depuis que vers les cieux s'exhale votre encens,
Jamais le nom du Christ n'inspira vos accents ;
Ou, si ce nom parfois recueille dans vos pages
De l'admiration les stériles hommages,
Jamais vos voix ne font entendre à ses genoux

Un de ces cris du cœur dont son cœur est jaloux.
Sa croix est à vos yeux sans mystère et sans charme ;
Vous n'avez pas mouillé son tombeau d'une larme.
Celui qui vous inspire et qui vous suscita,
A trouvé dans vos cœurs un nouveau Golgotha,
Calvaire de l'oubli, plus triste encor que l'autre,
Car nulle Magdelaine et nul fidèle Apôtre
N'y vient, avec amour, près de son Dieu mourant,
A l'heure des douleurs, se tenir en pleurant,
Pour partager le fiel des angoisses divines,
Pour alléger, ô Christ, ta couronne d'épines,
Pour baiser de tes mains les stigmates sacrés,
Pour essuyer le sang de tes pieds adorés !...

Non, Dieu n'a pas en vain fait luire sur vos têtes
L'auréole de feu des antiques Prophètes.
Descendants inspirés des vieillards de Sion,
O Poëtes, la lyre est une mission !
Non, ce n'est pas assez de chanter sa puissance
Quand il vous éblouit de sa magnificence,
Si vous fuyez la croix, si vous portez ailleurs
Vos amours couronnés de myrtes et de fleurs.
Au Créateur des cieux qu'importent vos louanges ?
N'a-t-il pas les concerts des sphères et des Anges ?
Homme et souffrant, les pleurs adoucissent ses maux :
Voilez-vous de cyprès aux funèbres rameaux,
Et couvrant votre front du crèpe du Calvaire,
Vouez au Dieu martyr une harpe sévère.
Votre voix est puissante et peut à son cercueil
Attirer des tributs de larmes et de deuil :
Calmez la seule soif dont l'ardeur le dévore,
En lui gagnant des cœurs du couchant à l'aurore,

Et que chacun de vous soit l'apôtre enflammé
De ce Dieu qui s'immole au besoin d'être aimé.
Dans votre coupe d'or, pleine de poésie,
De l'amour des humains portez-lui l'ambroisie.
Hélas ! souffrirez-vous que du haut des autels
Où son sang chaque jour coule pour les mortels,
Le Christ, indifférent à la foule glacée,
Reste les bras ouverts sur sa croix délaissée ?...
Déployez le tissu de ses saintes douleurs
Où tous les souvenirs vous demandent des pleurs.
Le sceptre de roseau, la pourpre dérisoire,
Le baiser de Judas, les soufflets du prétoire,
Sont des titres plus grands à vos hymnes pieux
Que l'éclat des soleils et l'infini des cieux.
Puissent-ils vous dicter de sublimes cantiques,
Dignes de résonner sous les sacrés portiques !

Si vos luths, à l'abri de toute volupté,
Ont gardé leur mystère et leur virginité,
Heureux, courez à lui, car sur le cœur du Maître
Votre front, comme Jean, reposera peut-être.

Mais s'ils ont exhalé dans de lascifs accords
De l'ivresse des sens les coupables transports,
S'ils ont des faux plaisirs subi l'impure haleine,
Tombez à ses genoux, ainsi que Magdelaine ;
Et vous pourrez, comme elle, en embrassant ses pieds,
Du baptême des pleurs sortir purifiés !...

ÉPITRE A C. D.

Présentée au Concours ;

Par M. Alfred LATOUR, de la Roche-Chalais (Gironde).

O rus ! quandò ego te aspiciam ? quandoquè licebit
Nunc veterum libris, nunc somno et inertibus horis
Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ ?

Horace.

Ami, je le sais bien, mes vers sont peu de chose ;
Mais n'ayant jamais su me servir de la prose,
Pour traduire mon cœur il me faut malgré moi
De vers, bons ou mauvais, sans cesse faire emploi ;
Ne t'étonne donc pas si tu me vois encore
Pour t'écrire employer ce langage sonore,
Et laisse-moi, Camille, au moins pour le moment,
De mes alexandrins t'ennuyer noblement.

Que ton bonheur est grand ! Camille, je l'envie;
Oui, la ville me pèse, et toujours dans ma vie
La campagne eut pour moi d'invincibles attraits.
Que j'aime à m'égarer dans ces sombres forêts
Dont les antiques pins balancés sur ma tête
Paraissent appeler et braver la tempête !
Oh ! que j'aime, le soir, assis sur le gazon,
Embrasser d'un regard un immense horizon,

Contempler du soleil la flamboyante image,
De l'oiseau qui se couche écouter le ramage,
Suivre le filet d'eau qui, dans les prés errant,
Autour de moi se joue et fuit en murmurant !
Oh ! que ce doux tableau parle à la créature !
Oh ! qu'elle est éloquente, Ami, cette nature
Qui, sans apprêt aucun, par ses charmes vainqueurs
Fait si bien pénétrer jusqu'au fond de nos cœurs
Une félicité des villes inconnue
Qui, la même toujours, jamais ne diminue !
L'âme qui s'y complaît trouve, au milieu des champs,
Avec des plaisirs purs et graves et touchants,
Un calme avant-coureur du grand calme céleste.
Oh ! qui pourra me rendre à mon Frappier (1) modeste !
Où sont les champs aimés parcourus tant de fois,
Le vivier, la maison, et les prés et les bois,
Le vaste marronnier dont l'épaisse feuillée
Ombrage chaque soir la famille assemblée ?
Les champêtres repas, les tendres entretiens,
Où sont-ils ? Qui pourra me rendre tous ces biens ?

Dans mon Frappier, tantôt, sans crainte des gendarmes,
Du plaisir des chasseurs je savoure les charmes ;
Tantôt, pour amuser mon loisir indolent,
J'assure d'un appui l'arbuste chancelant ;
J'entoure de mes soins, de ma sollicitude,
Les plantes et les fleurs, ma seule inquiétude ;
Et lorsque du printemps arrivent les chaleurs,
Je calcule les fruits que promettent les fleurs.

(1) *Le Frappier*, nom de la propriété de ma famille.

Lorsque le sombre ennui me prend, pour me distraire
J'ai dans le fond des bois un endroit solitaire
Où le pin gigantesque et le blanc peuplier
Joignent de leurs rameaux l'ombrage hospitalier,
Où tout en murmurant, la source fugitive
Suit le cours sinueux du lit qui la captive.
Là, mollement couché, je lis et je relis
Les chants harmonieux de mes auteurs chéris.
Quand pourrai-je, échappé de ce morne Lycée,
Au doux bruit d'une source assoupir ma pensée,
Réveillé quelquefois par le cris du pinson,
Ou bien par la naïve et grossière chanson
Du joyeux laboureur qui, le soir, de l'ouvrage
Ramène lentement son paisible attelage?
Peu soucieux de gloire, au fond des bois discrets
Quand pourrai-je, cherchant les lieux les plus secrets
Où la brise suave aux feuilles de l'yeuse
Soupire longuement une plainte amoureuse,
Où parfois en rêvant je me trouve surpris
Par le brusque départ des bruyantes perdrix,
Nonchalamment couché sous l'ombre des grands chênes
Quand pourrai-je égarer aux collines prochaines
Ma vue et mes pensers, sans qu'un maître ennemi
Ne rappelle au travail mon esprit endormi
Qui suit de l'œil la source ou l'hirondelle ailée,
Et libre versifie au fond de la vallée?

Ah! si la liberté de son souffle vainqueur
Rafraîchissait enfin, cher Camille, mon cœur,
Elle ferait éclore, en couronne choisie,
Cette suave fleur qu'on nomme Poésie

Et qui sur notre terre a retenu des cieux
Je ne sais quel parfum vague et délicieux.
Cette modeste fleur, délicate, épineuse,
Pour se laisser cueillir veut une main soigneuse;
Il faut donc prendre garde, et l'on doit s'abstenir
De la trop savourer de peur de la flétrir.
Je lui conserverais, sous ma plume attentive,
Sa négligence aimable et sa fraîcheur native,
Et ne faisant jamais qu'effleurer son parfum,
Je metttrais tout mon art à n'en avoir aucun.
Ah! si la liberté, de mon âme attendue
Pendant neuf ans entiers, m'était enfin rendue,
On me verrait alors, contentant mon désir,
Profiter pour rimer de mon heureux loisir,
Laisser jaillir à flots de ma veine naïve
La poésie ainsi qu'une source d'eau vive;
Et mes vers pleins de nombre, aimables enchanteurs,
Me rendraient vrai poëte aux yeux de mes lecteurs.

Quelquefois cependant la fée au doux langage,
L'aimable Poésie à la suivre m'engage,
Et sur l'âpre sentier que baignent mes sueurs
Sa main compatissante a semé quelques fleurs.
Rarement je les cueille, et la philosophie,
Ce monstre que je hais et que l'on déifie,
Est là qui me harcelle, et quand je veux saisir
D'une main frissonnant de crainte et de plaisir
Ces fleurs bienfait du ciel, sa voix aigre et maussade
Me dit de travailler à conquérir mon grade (1) :

(1) Celui de Bachelier ès lettres, bien entendu.

« Marche, marche toujours, me dit-elle, il le faut :
Plus de vers! si tu veux arriver assez tôt. »
A ces rudes conseils dont je sens la justesse
Je cède malgré moi ; mais rempli de tristesse
Mon esprit, par l'étude un moment comprimé,
Sans cesse malgré moi vole à l'objet aimé.

Camille, tu le vois, mon âme jeune, aimante,
Oublie en te parlant le joug qui la tourmente;
Mais je te dis adieu, le bahut détesté
Me reprend tout entier.... Liberté!! Liberté!!

Au Lycée de Bordeaux, le 17 mai 1851.



LE MARIAGE,

EPITRE

A UN AMI,

Présentée au Concours;

Par M. Onésime SEURE, de Paris.

> Un bon mariage c'est une doulce société de vie, pleine de constance, de fiance, et d'un nombre infiny d'utiles et solides offices, affections, et obligations mutuelles.
>
> Montaigne.

Sincère adorateur de la sagesse antique,
Cœur fidèle aux vertus du foyer domestique,
Qui cultivez encore avec un soin pieux
Cette vieille amitié si chère à nos aïeux;
Esprit assez puissant pour avoir, sans scrupule,
Conservé de l'honneur le noble ridicule,
Vous voulez donc, sauvant la pudeur du tombeau,
De l'amour conjugal rallumer le flambeau,
Et, par la sainteté réfutant le blasphème,
Pour prouver la vertu, montrer la vertu même;
Et votre amitié vient consulter en secret
Ma Muse, humble matrone au sourire discret,
Pour que sa faible voix, *mais* tendrement austère,
D'une chaste union vous dise le mystère...

Non, votre cœur du mien n'a pas trop présumé ;
Et, pour bien être instruit, s'il suffit d'être aimé,
Jamais disciple admis au secret de son maître
Ne sera plus savant que vous ne devez l'être.
Mais que puis-je vous dire, et par où commencer ;
Que votre jugement, prompt à me devancer,
Ne vienne, avec les traits de l'âme qui l'inspire,
Graver dans votre esprit ce que je veux écrire ?

Les dons de la fortune et l'éclat de l'honneur,
Qu'est-ce que tout cela ? Des moyens de bonheur
Subordonnés toujours à l'amour légitime;
Des préjugés heureux proposés à l'estime :
Ami, vous le savez, et ce n'est jamais vous
Qu'on verra marchander le nom sacré d'époux.

De l'esprit et du cœur fraternelle parure,
La fortune embellit les dons de la nature;
C'est un relief heureux que Dieu donne au talent;
Mais c'est un pilori pour le vice opulent,
C'est sur un piédestal la sottise exhaussée,
Dans l'or et le velours c'est l'ordure enchâssée.
Sans les vertus qui font sa légitimité,
La richesse est un leurre, ainsi que la beauté :
La femme que brocante une avarice impie
Du masque de Vénus déguise une harpie.
Digne marché, sans doute, où, sous l'abri des lois,
La dupe et le voleur sont trompés à la fois !
Oui, le vice doré, courtisant l'avarice,
Marchande en même temps son crime et son supplice;
Pour eux le mariage est un anneau de fer,
Qui va de deux damnés éterniser l'enfer.

On peut tromper les lois, mais jamais la nature :
Tout bonheur profané se transforme en torture,
Et des cœurs sans amour l'avare accouplement
N'enfante que la haine et son affreux tourment.

Songeant toujours à Dieu dans ses rêves étranges,
La femme se souvient qu'elle est la sœur des anges ;
Ici-bas, comme au ciel, il lui faut des amours
Qui d'immortalité l'entretiennent toujours.
Pour dominer son âme afin qu'elle nous aime,
Il faut être plus pur et plus grand qu'elle-même,
Ou, du moins, à son rêve il faut toujours laisser
L'espace pour grandir ; mais sans nous surpasser.
. . . .

Amour ! secret divin que la foi nous révèle,
Pressentiment certain d'une vie immortelle,
Crépuscule doré d'un soleil à venir
Et d'un jour qui n'est plus lumineux souvenir ;
Éprouver ta chaleur, c'est vivre ; te connaître,
C'est être homme, et te voir, c'est être Dieu peut-être.
Oui, te voir à jamais, comprendre ta beauté,
C'est le ciel : en jouir, voilà l'éternité ;
Car tu n'es passager que dans nos tristes songes,
Et même leur pinceau coloré de mensonges
Qui t'ébauche au hasard sur le tissu des jours,
Nomme encore immortels ses fantômes d'amour :
Tant l'âme que déjà ta puissance a ravie
Sent quelque chose en toi de plus fort que la vie !
Le Dieu qui sait le nom des étoiles du soir,
Et le rang des soleils, se penchera pour voir

Une larme d'amour qui descend pure et lente
Sur la simple rougeur d'une joue innocente,
Et prêtera l'oreille au dernier des humains
Qui lui dira « Je t'aime ! » en joignant les deux mains.
Qu'un homme ait réuni tous les biens de la terre,
Les honneurs de la paix, les palmes de la guerre;
Qu'il ait dans l'océan d'un avide trésor
Vu les feux du soleil couler en fleuves d'or,
Et que Dieu par justice, ou l'enfer par envie,
Des seuls biens de l'amour ait dépouillé sa vie;
Cet homme, de la mort esclave couronné,
Est de tous les mortels le plus infortuné.
Eh bien ! ce feu sacré, cette âme de notre âme,
Dieu l'envoie ici-bas sous les traits de la femme;
Il épuise sa vie et sa divinité
Pour grandir les honneurs de la maternité.
La femme vous convie à cette gloire insigne;
Soyez donc son époux, si vous en êtes digne.

Ami, mon cœur vous parle et ne se trompe en rien;
Ce n'est pas le poëte ici, c'est le chrétien
Qui vous montre Dieu même inclinant son visage
Pour sourire aux serments du premier mariage,
Et de son souffle pur allumant le flambeau
Qui des sociétés éclaire le berceau !
Lorsqu'il soumit les sens à l'empire de l'âme,
Le Christ inaugura le règne de la femme,
Et des petits enfants Dieu même étant jaloux,
Descendit pour dormir sur tes chastes genoux,
O reine de l'amour, nom bien-aimé, Marie,
Du cœur qui ne croit plus dernière idolâtrie !

Jésus du couple humain bénissait les serments,
Lorsque, pour compléter les divins sacrements
Et préparer des fruits à la terre promise,
Sous les traits de l'épouse il montra son Église.
O sublime pensée, ô magnifique espoir
Qui du plus doux plaisir fait un chaste devoir !
Religion si belle, ingénieuse mère,
Que du doute à mon cœur tu rends la gêne amère!

. . . .

Non, quand Dieu n'est plus là, le cœur doit se fermer;
Et lorsqu'on ne croit plus, on ne peut plus aimer.
Le mariage est donc une sainte alliance;
C'est un acte de foi, d'amour et d'espérance,
Si ce n'est le trafic de l'âme et de la chair.
C'est la vie ou la mort; c'est le ciel ou l'enfer !

Frère, de votre amour si telle est la pensée,
Vous méritez le cœur de votre fiancée.

. . . .

De l'amour des Chrétiens, telle est la sainteté;
Son second caractère est la fidélité.
Du Dieu qui nous bénit la tendresse est jalouse,
Et, comme il n'a qu'un cœur, l'homme n'a qu'une épouse.
Nous devons donc l'aimer comme Dieu nous aima,
Quand d'un souffle d'amour sa bouche nous forma.
Puisqu'il chérit toujours l'âme qu'il a choisie,
Devant lui le divorce est une apostasie.
Quand la virginité pourra se réparer,
Quand une âme en deux parts pourra se séparer,
Quand l'enfant, sans pleurer, pourra changer de mère,
Le divorce peut-être absoudra l'adultère.

Laissons à l'animal ces attraits de hasard,
Et vers l'éternité tournons notre regard.
Non, ces erreurs des sens dont la débauche abuse
Jamais dans notre loi ne trouveront d'excuse.

. . . .

Si l'amour conjugal cesse d'être immortel,
Il faut lui refuser les honneurs de l'autel,
Et la pudeur bientôt, justement courroucée,
Ne lui laissera plus profaner sa pensée.
D'être compris de vous, cher Ami, je suis sûr,
Car votre âme est loyale et votre cœur est pur,

. . . .

Et vous ne pensez pas, avec votre belle âme,
Qu'on peut prendre à l'essai la pudeur d'une femme.
Vous sentez qu'un bon cœur se donne pour toujours,
Et laissant voltiger les coupables amours,
Vous enchaînez l'espoir de votre âme charmée
A l'éternel bonheur de votre bien-aimée.

Puis, tout entier sans doute à des devoirs si doux,
Vous devinez déjà tous les soins d'un époux,
Quelle émulation dans la délicatesse,
Quel mélange amoureux d'exquise politesse,
D'aimable complaisance et d'abandon joyeux,
Vous rendra tous les jours plus charmant à ses yeux.
L'estime d'une épouse est comme une carrière
Où ne plus avancer c'est marcher en arrière;
Vous le savez, Ami, et vous ne voulez pas,
Conquérant paresseux, revenir sur vos pas.
C'est par le mouvement que l'âme est immortelle;
Quant son travail s'endort, l'amour dort avec elle,

Et bientôt, indocile aux regrets superflus,
Quand il a trop dormi ne se réveille plus.
Du bonheur conjugal vous craindrez l'habitude,
Et de son doux progrès vous ferez votre étude.

. . . .

Pourtant vous n'irez pas, esclave efféminé,
Dans des soins non virils dormir emprisonné :
L'homme n'est plus aimé dès qu'il est ridicule :
La vengeance d'Omphale avilissait Hercule.
De sa femme un époux doit être tout l'orgueil,
Et de sa dignité la mollesse est l'écueil.
Ne l'oublions jamais, la femme est notre égale,
Et Dieu ne forme point la chaîne conjugale
Pour peser seulement sur les plus faibles bras;
La femme se dévoue, elle n'obéit pas.
Tout abus de la force avec elle est un crime,
Et lorsqu'on la contraint, lâchement on l'opprime.
Si son âme a besoin de se laisser guider,
Si son cœur confiant aime à nous seconder,
Elle cède à l'attrait qui doucement la mène,
Aimant qu'on la séduise, et non pas qu'on l'enchaîne;
Car sa bonté, soumise et fière tour à tour,
N'est que la liberté conduite par l'amour.

Vous n'abuserez pas de cet amour sublime,
Et de cette bonté souvent trop magnanime
Vous n'emprunterez pas un prétexte moqueur
D'être moins attentif à ménager son cœur.
Dans l'espoir d'un pardon que vous croiriez facile
Vous n'offenserez point sa tendresse docile;
Car plus vous lui devez, plus elle attend de vous,

Et c'est de vos vertus que son cœur est jaloux :
Plus sa délicatesse est noblement exquise,
Moins elle peut aimer celui qu'elle méprise.
Or, l'estime qu'on perd commence le mépris,
Et d'un pardon, toujours, moins d'estime est le prix.
. . . .

Loin de nous, noble Ami, cette triste pensée.
Bientôt, prenant la main de votre fiancée,
Vous allez la conduire au pied de cet autel
Où l'amour se transforme et devient immortel.
Le prêtre, en prononçant les paroles prescrites,
De la sainte alliance accomplira les rites;
Et, dans l'émotion d'un saint recueillement,
Le temple écoutera votre double serment.
L'Église évoquera l'esprit de ses Prophètes,
Et sous un même voile unira vos deux têtes :
Premier lit nuptial, prémices d'union,
Et des esprits en Dieu chaste communion.
Puis du Verbe immortel, dans son Eucharistie,
S'offrira pour vous deux la pure et blanche hostie;
Dieu même, se donnant comme un gage d'amour,
Réunira vos cœurs devant lui sans retour.

De la Religion que la voix a de charmes !
Sur le marbre sacré je vois couler vos larmes.
Oh ! mille fois malheur au cœur qui ne croit pas,
Et dont tout l'avenir se termine au trépas !
Malheur à qui n'a pas pour la sainte espérance
Gardé dans sa mémoire un souvenir d'enfance;
A qui le doux besoin de croire et d'adorer
Ne révéla jamais la douceur de pleurer !

O culte environné de grâces infinies,
Le silence éloquent de tes cérémonies
Et le recueillement de tes divins autels
Parlent mieux à nos cœurs que l'orgueil des mortels !
Le veuvage de l'âme enfanta le blasphème,
Et l'on ne doute plus du moment où l'on aime.

Ami, soyez heureux : vous aimez, vous croyez,
Et vous espérez tout du Dieu que vous priez.
Eh bien, puissent mes vœux, unis avec les vôtres,
Puissent la foi des Saints, la force des Apôtres,
Et l'amour couronné des plus chastes époux
Protéger les enfants qui vont naître de vous !
Que votre inaltérable et sincère tendresse
N'ait point des passions la dangereuse ivresse;
Mais qu'elle ait d'un beau jour le calme et la clarté
Rayonnante d'azur et de serénité !

De deux époux chrétiens que l'alliance est belle !
L'ange de la vertu les couvrant de son aile,
Les emporte abrités contre son cœur ami,
Comme un couple d'enfants par l'orage endormi :
Leurs bouches à la fois ne font qu'une prière,
Leurs regards sont unis dans la même lumière;
Ils forment un seul être, exilé pour un jour,
Dont l'homme est la pensée, et la femme l'amour :
Dans les chemins mauvais la foi qui les rassemble
Du foyer paternel les entretient ensemble,
Et du suprême espoir le céleste flambeau
Les accompagne encore au delà du tombeau.

Mais l'heure sainte approche, et votre âme calmée

Frémit au bruit des pas de votre bien-aimée ;
Fuyez, songes affreux, de mon esprit troublé :
Quand la femme paraît, le monde est consolé.

« Montre-moi de tes yeux la candeur virginale
» Comme un premier réveil de l'aube matinale :
» Tes regards sont à moi comme aux fleurs le soleil,
» Comme au printemps l'amour, comme aux nuits le sommeil.
» Oh ! vois-tu, douce enfant, Dieu, la première cause,
» Pour une fin d'amour a créé toute chose ;
» Et toute âme, ici-bas, inquiète d'ennui,
» Regarde son bonheur et tend les bras vers lui :
» Le feu cherche le ciel, l'eau court dans les vallées,
» Et l'amour réunit les âmes isolées ;
» Les fleurs, filles des champs, font monter vers le ciel
» L'encens de leurs amours dans l'arome de miel ;
» Les champs ont des ruisseaux les caresses fécondes ;
» Les lacs ont le soleil qui, tiédissant leurs ondes,
» Argente de poissons le cristal amoureux ;
» Moi, j'ai tes doux regards, et je suis plus heureux.
» La fortune a de l'or pour les grands qu'elle enchaîne,
» Moi j'aime mieux les nœuds de tes tresses d'ébène ;
» Si l'onde a du corail dans ses gouffres amers,
» Ta lèvre vaut bien mieux que le corail des mers.
» Dieu s'aime et se complaît dans la beauté du monde,
» Le ciel doit être heureux du printemps qu'il féconde ;
» Vous êtes ma beauté, mon printemps, mon bonheur ;
» Je suis votre pensée et vous êtes mon cœur. »

. . . .

Pardon, jeunes époux, si mon rêve mystique
De Salomon pour vous imite le cantique :

Je n'ai vu nulle part, avec plus de splendeur
Rayonner de tendresse un rêve de bonheur.

. . . .

Mais l'autel vous demande, et la famille est prête ;
Vos pères sont parés de leurs habits de fête ;
Vos bras, comme vos cœurs pour jamais sont unis :
De la terre et du ciel, enfants, soyez bénis !



A M. ÉMILE PEPIN LEHALLEUR,

EPITRE

ADRESSÉE DE LAHORE,

Présentée au Concours ;

Par M. LAFFONT, Capitaine Adjudant-major de la garde républicaine à Paris.

> A travers tant de flots jetés derrière moi,
> A travers tant de terre et d'air, je pense à toi !...
> LAMARTINE.

O mon meilleur ami ! mon compagnon d'enfance,
Dont le berceau souvent s'agita près du mien ;
Toi, qu'il me semble avoir aimé dès ma naissance,
Quoique mon premier jour ait précédé le tien !...
Quand tes yeux tomberont sur ces errantes pages,
Des élans de mon cœur échos capricieux,
Peut-être alors, mourant sur ces lointains rivages,
Où m'a poussé du sort le doigt mystérieux,
Où j'espérais trouver la fortune et la gloire,
Je n'existerai plus, hélas ! qu'en ta mémoire !...

Depuis deux ans, tu sais, le sol fuit sous mes pas ;
Je roule incessamment de climats en climats.

Après avoir quitté notre belle patrie,
J'ai salué d'abord cette triste Italie
Qui sous ses orangers et ses lilas en fleurs
Cache tant de misère et de sombres douleurs.
Hélas ! ainsi, souvent, sous des lèvres riantes
Nous cachons de nos cœurs les blessures saignantes.
Toi, tu la parcourais aussi dans ce moment,
Et comme moi sans doute avec ravissement
Tu contemplais ces lieux fêtés par la nature,
Ces sites enchantés, où sa main sans mesure
A de son écrin d'or versé tous les joyaux,
Comme un splendide époux, d'une épouse adorée
Aime à parer le corps des habits les plus beaux.

Sur ces flots fortunés d'où s'élance Caprée,
Où la brune Ischia se mire avec amour,
Le triangle argenté de la voile latine,
Comme une aile emportant la molle brigantine,
T'a-t-il bercé parfois, à la chute du jour ?
As-tu suivi, rêveur, de Pouzzole à Sorrente,
Les admirables bords de la plage odorante,
Où Parthénope vint cacher son désespoir ?
Après t'être enivré des parfums que les brises
Aux jardins de Pœstum dérobent chaque soir,
De la Calabre as-tu longé les côtes grises,
Jusqu'aux lieux où les pieds baignés du flot vermeil,
Et le front couronné de pampres et de roses,
Comme une courtisane aux languissantes poses,
L'amoureuse Messine est couchée au soleil ?...

Ah ! si jamais, Ami, cette autre courtisane,
Qne nous poursuivons tous d'un pas lourd ou léger,

Que, moi, je viens chercher sous ce ciel étranger,
Si la fortune, enfin, cette folle sultane,
Avec munificence exauçait mes désirs;
Dédaignant tous les vains et fastueux plaisirs
Des bruyantes cités, égouts impurs du monde,
Je voudrais dans un coin de cette île féconde,
A l'haleine embaumée, au ciel serein et pur,
Dans le fond de ce golfe où cette mer d'azur
Baise avec volupté les sables du rivage,
Pour jamais jeter l'ancre au retour du voyage.

A mes yeux éblouis, mille horizons nouveaux
Ont déroulé depuis leurs magiques tableaux;
Aucun ne s'est paré de tant de poésie!
Quand d'Europe en Afrique et d'Afrique en Asie,
Ces monstres rugissants, rois futurs de la mer,
Dont une âme de feu meut les membres de fer,
M'emportaient éperdu sur leurs ailes rapides
Vers ces riches pays, modernes Hespérides,
Et que je contemplais ou je touchais les lieux
Qui par leurs souvenirs sacrés ou fabuleux,
Ou leurs nobles exploits, sont couronnés de gloire;
Tu demeurais toujours présente à ma mémoire,
Ravissante Messine, ô fortuné séjour,
Où la terre et les cieux semblent épris d'amour!

Ce n'est point comme ici, sur ce brûlant rivage
Où la nature entière a des transports de rage,
Où tout, les animaux, l'homme, les éléments,
Semblent, dans leurs rapports ou leurs accouplements,
Subissant les effets du torride hémisphère,

Au lieu d'amour, avoir des accès de colère ;
Où le sol, calciné de rayons furieux,
Réfléchit plus ardent l'éclair qui vient des cieux ;
Où l'ouragan répond à la voix du tonnerre
En portant dans les airs la lave de la terre.

Ces radieux soleils, qu'en nos sombres hivers
Je rêvais fécondant ce magique univers,
Sont maintenant pour moi des volcans en furie,
Dont chaque aurore, hélas ! rallume l'incendie,
Dont chaque heure du jour augmente les fureurs,
Dont nulle nuit jamais n'apaise les ardeurs.
Ah ! dès qu'on a subi ces brûlantes tempêtes,
Et ces torrents de feu qui pleuvent sur nos têtes,
Comme on salue, Ami, de vœux désespérés
Les pacifiques cieux des climats tempérés !

Il est vrai, je l'avoue, oui, notre sol de France
N'étale point le luxe et la magnificence
Dont ce sol étranger ravit d'abord vos yeux,
Quand l'éternel azur de ses splendides cieux,
Réfléchi par les eaux, les sables, les montagnes,
D'éblouissants rayons embrase ses campagnes ;
Oui, vous êtes saisi d'un long étonnement,
Tous vos sens sont remplis d'un fol enivrement,
Lorsque d'un pied nouveau vous foulez cette terre,
Couvrant de fleurs et d'or son sein de Bayadère.
Mais, hélas ! sous ces fleurs, dans ces bois, sous ces eaux,
Dans ce sable doré des limpides ruisseaux,
On heurte en frissonnant les impurs crocodiles,
Les hideux scorpions, les immondes reptiles ;

Et cachés sous l'éclat des plus fraîches couleurs,
On trouve les poisons au calice des fleurs.
Enfin, sous des simouns qui soufflent avec rage,
Gronde pendant trois mois un gigantesque orage :
Ce monde alors frémit jusqu'en ses fondements
Durant cette tempête, où les quatre éléments,
L'eau, la terre, le feu, l'air, combattent ensemble ;
Et l'homme avec le sol aussi frémit et tremble,
Car il croit voir, debout, dans ces convulsions,
Le démon du chaos et des destructions
Se dresser furieux et balancer la foudre
Sur ce nouvel Éden pour le réduire en poudre.

Et pourtant c'est l'effet de nos terrestres lois ;
Je reconnais ici ce que partout je vois !!...
Si ces soleils de l'Inde, allumés sur nos têtes,
Pour apaiser leurs feux ont besoin des tempêtes ;
Si l'ouragan rugit et déchire l'éther
Pour chasser les vapeurs et pour assainir l'air ;
Si le mal à côté du bien toujours se pose ;
Si le mancenillier croît auprès de la rose ;
Si le dégoût succède aux voluptés d'un jour,
Et la haine souvent aux doux transports d'amour ;
C'est qu'avec l'homme tout a subi l'anathème,
Que l'homme a fait déchoir la nature elle-même,
Et que partout il doit, au prix de sa sueur,
Du paradis perdu regagner la douceur.

A MON AMI JULES DE LA MARTELLIÈRE.

LA LOTERIE DES LINGOTS D'OR,

ÉPITRE

Présentée au Concours ;

Par M. Jules MOREAU, à Marseille.

Le Corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.
La Fontaine.

De Marseille, étendu sur un lit de douleur,
Je t'écris, cher Ami, pour épancher mon cœur;
Car un profond chagrin me mine et m'importune.
Je viens de recevoir de l'ingrate Fortune
Un grave enseignement, une grande leçon,
Et suis plus malheureux que ne l'est le poisson
Qu'on retire de l'eau *pour mettre* sur la paille.
En te disant ceci, ne crois pas que je raille...
Va, tu plaindrais mon sort, si tu savais, hélas!...
Mais procédons par ordre, et n'anticipons pas.

Autant qu'il m'en souvient, c'était un jour d'automne,
Car les feuilles, débris de sa pâle couronne,
Jonchaient les boulevards, et tout en se jouant,
Devant moi tournoyaient au caprice du vent.

Je parcourais gaîment les *contours* de la ville,
En frédonnant un air d'un joyeux vaudeville:
Le sol était glacé; mais, bravant les frimas,
Bien encapuchonné, je marchais à grands pas,
Lorsque je vis soudain une innombrable foule
S'élancer, comme un flot que l'Océan refoule,
Vers une affiche monstre attirant tous les yeux.
Je suivis le torrent, car j'étais curieux
De lire cet écrit; mais ce public avide
Ne laissant devant moi *le moindre petit* vide,
Il n'était nul moyen de pouvoir avancer.
Sur mes orteils *en vain* j'eus beau me balancer,
Je ne pus distinguer que ces mots : « Loterie
Dûment autorisée, et de plus garantie
Par le Gouvernement. » Ce titre promettait,
Aussi tins-je beaucoup à voir ce qui suivait.
A force de pousser, coudoyer hommes, femmes,
J'achevai : — « Pour un franc, gagnez, messieurs et dames,
Quatre cent mille francs et d'autres lots encor
D'une grande valeur, le tout en lingots d'or,
Au cours de la monnaie et contrôlés par elle ! »
— Diable ! pour s'enrichir l'occasion est belle,
Murmurait, en prisant, un badaud comme moi
Qui dans le prospectus avait entière foi.
Puis survint un barbu qui dit : « En politique
C'est un grand pas, messieurs, que fait la République !
Fi d'un gouvernement s'acclamant libéral
Qui priva si longtemps le peuple du métal
Que produit le hasard ! Voyez, un pauvre hère
Peut gagner le gros lot comme un millionnaire :
N'est-ce point merveilleux, et de plus très-sensé ?

En était-il ainsi sous le règne passé?
Le riche seul pouvait engloutir à la Bourse
De l'honnête artisan la modique ressource,
Et le tout en plein jour et sans contrôle aucun.
Aujourd'hui, nous avons liberté pour chacun;
Nul ne peut le nier, le fait est péremptoire! »
Un autre gros monsieur vint charmer l'auditoire,
En déclamant ces mots : « Pour un franc, un seul franc,
Sans se préoccuper s'il est bleu, rouge ou blanc,
Pour un heureux mortel, l'attrayante Fortune,
Les yeux ceints d'un bandeau, sans préférence aucune,
Sortira de sa roue à vos yeux éblouis
Le numéro gagnant les vingt mille louis! »
La foule applaudissait, et je faisais comme elle,
Quand un lourdaud se mit à crier de plus belle :
« Parlez-moi de cela! Pour un franc seulement,
L'homme ne possédant rien, rien absolument,
Peut dès le lendemain avoir des équipages,
Un hôtel, un château, des valets et des pages!
Il en est temps encor, passez dans les bureaux,
Mesdames et messieurs, prendre vos numéros. »

Ne pouvant maîtriser le transport qui m'agite,
Vers un dépôt voisin je me rends au plus vite.
Il était obstrué, la foule l'encombrait;
On eût dit une mer que l'orage battait.
M'engageant bravement au sein de la tourmente,
Je voyais devant moi cette tourbe mouvante
Passer et repasser comme des feux follets,
Lorsqu'enfin mon tour vint, et j'obtins vingts billets.
J'en étais radieux; en vrai visionnaire,

Je me voyais déjà quasi millionnaire,
Entouré chaque jour d'innombrables amis
M'aidant à dissiper mes vingt mille louis.
Mais le calme chez moi succédant à l'orage,
Assez patiemment j'attendais le tirage,
Car je jugeai prudent, après réflexion,
De mettre enfin un terme à mon ambition;
Quand un jour, me trouvant placé dans un tricycle (1),
Un journal en crédit renfermant un article
Rédigé par le fils d'un fécond écrivain (2),
Pour mon malheur, hélas! me tomba sous la main.
Dans un style ampoulé, rempli de périphrases,
Des chances du hasard il décrivait les phases;
A son talent naissant donnant un libre essor,
Son auteur célébrait le jeu des lingots d'or.
Quelque absurde qu'il fût, l'article du jeune homme
Alléchait les lecteurs, car il disait en somme,
« Que le gagnant serait libre de convertir
Le merveilleux lingot, selon son bon plaisir,
En louis, en argent, en bons coupons de rentes,
En terres, en billets, en villas élégantes! »
Parmi tant de trésors ne sachant faire un choix,
Je résolus d'avoir tous les lots à la fois;
Or, avec vingt billets c'eût été difficile.
Pour y remédier je dus en homme habile
Rechercher les moyens de conjurer le sort,
Et pour y parvenir ouvrant le coffre-fort

---

(1) Omnibus à trois roues.

(2) M. Alexandre Dumas.

Renfermant le montant de mes économies,
J'en retirai le fruit de mes nuits d'insomnies,
Et volai comme un trait dans cinq ou six bureaux
Échanger mon argent contre des numéros.
Je ne rêvais que d'or : l'or n'est-il pas la vie?
N'obtient-on pas par l'or tous les biens qu'on envie?
Titres, honneurs, respect, louanges, dignités,
Considération, virginales beautés,
Tout enfin? moins pourtant l'estime de soi-même.
Or, quelque temps après, ma gêne était extrême;
Mais s'il me survenait un nouveau créancier,
Je prenais un billet afin de le payer.
Ma gêne s'en accrut à tel point, mon bon Jules,
Que je ne puis vraiment t'avouer sans scrupules
Où ma cupidité, cher Ami, me poussa...
Ma montre, mes bijoux, tout enfin y passa.
Mais mes billets, alors, qui s'élevaient à mille,
Me tenaient lieu d'amis, d'épouse, de famille;
Et lorsque du tirage arriva le grand jour,
Pour mon riche trésor je redoublai d'amour.
Du courrier ne cessant de me mettre à la piste,
J'obtins un des premiers la bienheureuse liste;
Je l'ouvre... la compulse... O malédiction!
Enfer! terre! soleil! feu! sang! damnation!
Lingots d'or tentateurs, syrènes loteries,
Créés par des démons et d'horribles furies,
Anathème sur vous! soyez, soyez maudits!
M'écriai-je en fureur, et je m'évanouis.
Pas un de mes billets, non, pas un seul sur mille,
N'avait gagné de lot... Il serait difficile
De te peindre, mon cher, ce que je ressentis.

Tous mes rêves dorés, hélas! étaient détruits!
Quand je repris mes sens, j'entr'ouvris ma fenêtre,
Et fus glacé d'effroi lorsque je vis paraître
(Pour deviner, Ami, je te le donne en cent)
L'infâme Sansonnet, mon portier, conduisant
Chapelier, cordonnier, gantier, apothicaire,
Tailleur, coiffeur, traiteur, et mon propriétaire,
Que suivaient gravement des recors, des huissiers,
Soufflant comme des bœufs sous le poids de dossiers.
Il ne manquait vraiment que messieurs les gendarmes
Avec un caporal et quatre hommes en armes,
Et le public m'eût pris pour un conspirateur,
Pour un banqueroutier ou pour un malfaiteur!
Ne pouvant m'évader, je leur ouvris ma porte,
Et bien que fort tenté de réclamer main-forte
Pour jeter ces intrus au bas de l'escalier,
Je fus les recevoir jusque sur le palier.
Là, les complimentant avec un doux sourire,
Je leur pressai les mains afin de les séduire.
Lorsqu'ils furent chez moi, près d'eux je m'informai
De leur santé d'abord, puis je *ne négligeai*
Celle de tous les leurs, garçons, filles et femmes.
Ce galant procédé sembla toucher leurs âmes;
Je redoublai d'égards, enfin je fis si bien,
Que tous ces fournisseurs, ne me parlant de rien,
Renvoyèrent chacun leur visite à quinzaine.
Or, ce temps te suffit pour dériver ma chaîne!...
En te marquant ceci, c'est te dire en passant :
A ma misère sois, Ami, compatissant;
Mille francs sont pour toi si peu, si peu de chose!
Mais laissons ce sujet... sur toi je me repose.

Je conclus : Désormais, Jules, l'autorité,
Afin que le public ne soit plus exploité,
Bien loin d'autoriser ce genre d'industrie,
N'autorisera plus aucune loterie.

Pour ma part, on pourra loter des lingots d'or,
Mais l'on sera bien fin s'y l'on m'y prend encor.



ILUS,

ÉTUDE ANTIQUE. — HOMMAGE A M. V. DE LAPRADE.

ÉLÉGIE

Qui a remporté le Prix ;

Par M. PAUL REGNIER, à Marseille.

Ερασμιη πέλεια
Πόθεν πόθεν πετᾶσαι ;

O vallon, qu'as-tu fait du gracieux enfant
Qui courait dans tes bois plus léger que le faon,
Qui de l'oiseau rapide eût devancé les ailes,
Ilus, dont les yeux bleus pétillaient d'étincelles?

Il dort là, sous les fleurs, son linceul parfumé.
La douleur lentement ne l'a point consumé :
Ses paupières, un soir de printemps, se sont closes;
Une neige soudaine a remplacé ses roses.
On n'a plus entendu son argentine voix
De refrains éclatants frapper l'écho des bois;
On ne l'a plus vu fuir, dans sa course folâtre,
Loin des yeux alarmés d'une mère idolâtre;
Et l'on s'est dit : Quel mal a donc flétri ses jours?...
Et l'on t'a, pauvre Ilus, oublié pour toujours!

Cygnes de l'Eurotas, lauriers-roses, Naïades,
Des bocages voisins jeunes Hamadryades,
Pleurez le bel enfant que vous ne verrez plus;
Pleurez Ilus, pasteurs; vierges, pleurez Ilus.

Un soir, assis au bord de l'onde transparente,
Dans le fleuve il mirait sa tête souriante :
Un farouche ramier, plus blanc que les frimas,
Se débattait captif entre ses jeunes bras;
Surpris dans son sommeil auprès de sa fontaine,
L'oiseau pleurait encor les bois son vert domaine.
Le collier velouté qui d'un feston d'azur
De son col gracieux ornait l'albâtre pur,
L'eau claire des ruisseaux sa boisson cristalline
Qu'Ilus lui présentait sur sa lèvre enfantine,
L'orge et le mil dorés, les fruits mielleux, le pain
Becquetés chaque jour dans une tendre main,
Loin des bois, sous les fers d'un récent esclavage,
Rien ne pouvait charmer sa tristesse sauvage :
Il aiguisait son bec aux doigts du jeune enfant,
Hérissait son plumage, en courroux; — triomphant,
Ilus le retenait sous ses mains caressantes,
Et couvrait de baisers ses ailes frémissantes.

Mais tandis que ses yeux dans le miroir de l'eau
Suivent de ce combat le mobile tableau,
Le ramier se dégage et fuit. Son aile blanche
Rase les flots; l'enfant veut le saisir, se penche,
Se penche encore, et tombe, et loin de tout secours,
Le fleuve sans pitié l'emporte dans son cours.

Des cygnes effrayés la troupe fugitive
Bat de l'aile et s'envole en tremblant vers la rive ;
Ilus de ses longs cris, de ses bras impuissants
Frappe les airs émus et les flots gémissants.
Soudain un vent propice incline et lui présente
D'un arbrisseau voisin la tige complaisante ;
Avide, il se suspend à ce débile appui,
Et voit déjà le bord se rapprocher de lui.
Déjà pour résister au courant qui l'entraîne
Ses pieds impatients cherchent l'humide arène,
Quand le frêle rameau qui tremble sous son poids
Plie, et trompant ses vœux, éclate entre ses doigts.
Un cri part, l'air gémit dans l'écho des vallées,
Du paisible Eurotas les ondes sont troublées,
Mais bientôt tout se tait.... sous ses folâtres jeux
Le zéphyr vient calmer leur cristal orageux ;
Et des cygnes craintifs que son souffle ramène
La foule rassurée, en chantant, s'y promène.
Les derniers feux du jour rougirent l'horizon ;
Le soir de sa rosée argenta le gazon ;
Phœbé blanchit les cieux ; l'ombre y tendit ses voiles,
Et la nuit se para de son collier d'étoiles.

Quand brilla du matin le rayon éclatant,
Sur les eaux reparut le jeune corps flottant.
Mais adieu les attraits qui le paraient la veille :
Clos étaient ses yeux bleus et sa bouche vermeille ;
L'eau sur son cou marbré collait ses cheveux blonds.
D'un lis éblouissant, jeune roi des vallons,
Pour parer son cercueil on cueillit une branche,
Mais sa joue en pâleur effaça la fleur blanche.

Sur la rive du fleuve on creusa son tombeau.
Là, les fleurs qu'il aimait l'entourent de nouveau;
Bercé du bruit de l'onde, il a le ciel pour dôme,
Respire des zéphyrs le poétique arome,
Et dort aux mêmes lieux où sur son front charmant
Tant de fois le sommeil descendit mollement.
Un laurier-rose en pleurs s'incline sur sa tombe,
L'astre des nuits y brille, et la rosée y tombe;
Le voyageur à l'ombre y repose ses pas;
L'infidèle ramier, cause de son trépas,
Est venu près de lui nicher dans le feuillage,
Et semble le pleurer dans son plaintif ramage.
Chaque soir, quand du jour tous les bruits se sont tus,
A l'heure où luit au ciel l'étoile de Vénus,
Du tertre funéraire aux ondes argentées
Ramenant tour à tour ses ailes attristées,
Il remplit le vallon de douloureux accents
Pour apaiser d'Ilus les mânes gémissants.

LA FIANCÉE DU POËTE,

ÉLÉGIE

Qui a concouru pour le Prix ;

Par M. BIGOT, de Nîmes.

> La tristesse est un lieu sombre
> Où l'amour rayonne mieux..
> VICTOR HUGO.

QUAND mon labeur du jour finit, et que la brume
Comme un voile amoureux se joue au front du soir,
Quand la première étoile au firmament s'allume,
O Marie, à tes pieds il m'est doux de m'asseoir !

Dans mon cœur qui bondit près du tien, jeune fille,
Je sens que c'est pour moi que le Seigneur te fit ;
J'ignore ton pays, ton culte, ta famille,
Mais je sais que je t'aime... et cela me suffit !

Dès que mon pied se pose au seuil de ta demeure,
Un horizon d'espoir vient s'ouvrir devant moi ;
Car ton âme est la sœur de mon âme qui pleure,
Et mes sombres ennuis sont dissipés par toi.

Ah ! c'est qu'il est si doux pour le pauvre Poëte
De rencontrer un ange au bord de son chemin !
D'avoir un sein ami pour reposer sa tête,
Une âme pour son âme, une main pour sa main !

Car le Poëte, hélas ! passe seul sur la terre,
Traînant comme un linceul ses rêves après lui,
A tous les vents du ciel jetant sa plainte amère,
L'œil humide et le front voilé d'ombre et d'ennui...

Il semble que le ciel, en marquant son aurore,
Du bonheur d'ici-bas a voulu le sevrer;
Car il fit de son âme une harpe sonore
Que la main du malheur aime à faire vibrer.

Son chant n'est quelquefois que le bruit d'une larme
Qui tombe sur sa lyre, écho de ses douleurs;
Et la foule applaudit à ce bruit qui la charme;
Elle écoute le chant et ne voit pas les pleurs !

Ou bien, lorsque sa voix résonne dans l'espace,
Sans même l'écouter elle suit son chemin;
Près du Barde qui chante, aime et prie, elle passe
Avec indifférence... ou sourit de dédain.

Oh ! sois bénie, enfant, de ce qu'en ta jeunesse
Tu veux prendre ta part des peines de mon cœur,
Mêler tes jours de joie à mes jours de tristesse,
Et jeter sur ma vie un rayon de bonheur !

Ma lèvre desséchée, hélas ! est sans sourire ;
Je ne sais rien qu'aimer et pleurer tour à tour;
Car Dieu mit seulement deux cordes à ma lyre :
L'une pour la tristesse et l'autre pour l'amour.

Mais je veux te bénir dans mon âme ravie
Et t'aimer à genoux comme l'on aime au ciel,
Parce que dans la coupe amère de ma vie
Ta main d'ange a versé quelques gouttes de miel.

Je veux te consacrer toutes ces harmonies
Qui chantent dans mon âme à la chute du jour,
Mes chants de désespoir, mes douces rêveries,
Mes hymnes de souffrance et mes chansons d'amour.

Qu'importe si mon luth dans le monde résonne
Sans jamais éveiller un applaudissement !...
Ton amour n'est-il pas la plus belle couronne
Pour mon front de poëte et pour mon cœur d'amant ?



LE VINGT-UN JANVIER,

ÉLÉGIE NATIONALE

Présentée au Concours;

Par M. Hippolyte MAQUAN, Avocat à Lorgues (Var).

Immeritus lues.

Depuis un siècle entier, sur le velours des trônes
Les grands ne voyaient plus le bois nu de la croix;
Et comme des bandeaux s'abaissaient les couronnes
Sur les yeux obscurcis des rois.

Le sceptre, impur jouet d'avides courtisanes,
Abandonnait le peuple à ses mauvais penchants;
Les vases de l'autel, en des festins profanes,
Versaient l'athéisme aux méchants.

De l'esprit révolté contre un joug salutaire,
Tous les pouvoirs suivaient l'entraînement fatal:
Tandis que les palais se disputaient Voltaire,
Gilbert mourait à l'hôpital,

Insensés grands seigneurs de cet âge sans âme!
Dans la boue ils creusaient l'abîme sans le voir,
Préludant par l'orgie au suicide infâme
De leur imprévoyant pouvoir!

L'autel était souillé, le sanctuaire vide,
La fortune sans cœur, la misère sans foi;
Et la Philosophie, en sa fureur avide,
Fermait le ciel, brisait la loi.

Le Roi n'était-il pas la nation faite homme,
Le résumé vivant des droits et des devoirs,
Le peuple couronné, le père du royaume,
La permanence du pouvoir?

Or, tout pouvoir rival importunait Voltaire;
Tout devoir enchaînait son essor vers le mal;
Il détestait le peuple, et voulait, sur la terre,
Régner seul, génie infernal.

Et les grands l'adoraient, car il laissait à l'aise
Leur cynisme opulent se railler de la foi :
Le vice détrônait la vertu. — Louis seize
Fut donc martyr dès qu'il fut roi.

Roi-martyr, il le fut, car il fallait au monde
D'un juste couronné le sang expiateur,
Une ruine immense à ce vieux siècle immonde
Qui se prétendait créateur.

Le mal était tombé des hauteurs sociales,
La réparation dut rayonner d'en haut :
Le vieux siècle avait eu ses débauches royales,
Il eut son royal échafaud.

Aussi le Roi-martyr concentra dans son âme
Assez d'ardente foi, de dévoûment, d'amour,
Pour laver de son sang, pour brûler de sa flamme
Les crimes d'un siècle en un jour.

Il eut, comme le Christ, des Judas, des Pilates;
Des partis acharnés sa tête fut l'enjeu;
La pourpre était pour lui le manteau d'écarlate
Qui jadis couvrit l'Homme-Dieu.

Comme le Christ, du haut de son royal Calvaire
Sur son peuple il laissa, dans son morne abandon,
Dernier vœu d'un martyr, dernier adieu d'un père,
Tomber, en mourant, son pardon.

Pardon à ses bourreaux, dont l'horrible démence
Crut pouvoir étouffer le remords éternel,
De canons, de tambours, d'un appareil immense
Entourant le royal appel.

Non, rien n'étouffera l'appel expiatoire,
L'écho de l'avenir toujours retentissant,
La protestation de l'inflexible histoire,
La voix des larmes et du sang !

Non, rien n'étouffera cet appel de l'abîme
Depuis un demi-siècle entr'ouvert devant nous,
Et le gémissement universel, intime,
De l'ordre social dissous !

Non, rien n'étouffera le fracas des ruines,
Le cri de désespoir de la société,
Et le grondement sourd des vengeances divines
Qui plane sur l'humanité !

Du droit lorsque la force usurpe le domaine,
On peut faire tomber une tête de roi ;
Mais on n'abolit point la conscience humaine,
L'éternelle et divine loi.

Du passé, du présent et de l'avenir vides
Écoutez tous ces cris comme un remords sortir :
« Les bourreaux de janvier furent des parricides ;
» Pleurons tous sur le Roi-martyr !

» Si depuis soixante ans, en proie à la tempête,
» Le peuple se débat sous l'expiation,
» C'est qu'ils ont, en tranchant cette royale tête,
» Décapité la nation. »

Nation qui se meurt dans le fond d'un abîme,
Que lui faut-il pour vivre et pour se relever ?
Accepter ton pardon, ô royale victime !
Ce pardon seul peut nous sauver.

LES ÉPOUX DE NEVERS,

BALLADE

Qui a concouru pour le Prix ;

Par M. Charles LAFFONT, à Paris.

Manibus date lilia plenis.
Virg.

Semez des fleurs, semez des rameaux verts
Sur le tombeau des époux de Nevers.

Le doux Loïc aimait la belle Yvonne,
Tous deux à l'âge où le cœur s'attendrit ;
Tous deux enfants de la terre Bretonne,
Terre sacrée où vit le vieil esprit.
De leur amour, pure était la promesse;
Ils s'évitaient loin de se rapprocher ;
Et des yeux même ils n'osaient se chercher,
Que le dimanche, au sortir de la messe.

Semez des fleurs, semez des rameaux verts
Sur le tombeau des époux de Nevers.

Yvonne est pauvre, et Loïc, son doux rêve,
A pour parents de très-riches fermiers;
Ils ont des champs, des filets sur la grève
Et des prés verts bien plantés de pommiers.
Point de baron ni de dame à Guérande
Qui dans son coffre ait de plus beaux bijoux.
Yvonne n'a qu'une vache au poil roux
Qu'elle conduit paître au bord de la lande.

Semez des fleurs, semez des rameaux verts
Sur le tombeau des époux de Nevers.

Mais de Loïc le père est homme sage.
« Jeanne, dit-il à sa femme, un matin,
» Mon cher Loïc rit bien peu pour son âge ;
» J'en sais la cause et j'en prends du chagrin.
» Pauvre est la bru que son cœur t'a choisie;
» Est-ce un grand mal? Le renom, la beauté,
» Compensent bien un peu de pauvreté;
» A notre gars passons sa fantaisie. »

Semez des fleurs, semez des rameaux verts
Sur le tombeau des époux de Nevers.

Qui vous peindra, bonheur, intime ivresse
De ces enfants par les Anges bénis,
Quand le fermier, souriant de tendresse,
Leur annonça qu'ils allaient être unis?

Loïc courut dans les bras de son père;
La belle Yvonne, à qui depuis longtemps
Le clos des morts avait pris ses parents,
Joignit les mains et fit une prière.

Semez des fleurs, semez des rameaux verts
Sur le tombeau des époux de Nevers.

L'autel est prêt; la grosse cloche sonne;
Chacun se presse autour des deux époux;
Tous les regards sont fixés sur Yvonne,
Et de Loïc tous les cœurs sont jaloux.
Le Recteur dit : Mon fils, et vous, ma fille,
L'exemple est beau qui sort de votre hymen :
Aux indigents, riches, donnez la main;
Dieu vous a faits de la même famille.

Semez des fleurs, semez des rameaux verts
Sur le tombeau des époux de Nevers.

Voyez là-bas sur cette mer tranquille
Qui réfléchit l'azur brillant des cieux,
Un point obscur. C'est une petite île
Où vit en paix un ermite pieux.
L'usage veut que le jour de ses noces
On aille en pompe à son toit de granit,
Pour lui donner sa part de pain bénit,
Du miel doré, du lait, des fruits précoces.

Semez des fleurs, semez des rameaux verts
Sur le tombeau des époux de Nevers.

La noce part au bruit des cris de fête,
Dans l'île sainte on arrive en chantant;
Mais au retour, quelle horrible tempête!
Un voile noir sur les vagues s'étend.
Comme un lion secouant sa crinière,
La mer bondit : « Secourez-nous, mon Dieu!
» Murmure Yvonne, et nous faisons le vœu
» D'aller pieds nus au tombeau de saint Pierre! »

Semez des fleurs, semez des rameaux verts
Sur le tombeau des époux de Nevers.

Ils sont sauvés! Un mois passe. O tristesse!...
Jours de bonheur, pourquoi durer si peu?
Époux charmants, un vœu sacré vous presse;
Il faut partir; adieu, Bretagne, adieu!
Le premier jour de leur pèlerinage
Fut douloureux; mais ce ne fut qu'un jour;
N'avaient-ils pas la jeunesse et l'amour
Pour égayer ce pénible voyage?

Semez des fleurs, semez des rameaux verts
Sur le tombeau des époux de Nevers.

Pleins de respect pour leur sainte entreprise,
Ils cheminaient calmes et confiants,
S'agenouillant au seuil de chaque église,
Faisant l'aumône à tous les mendiants.
Quand du soleil l'ardeur était trop forte,
Ils s'abritaient sous quelque arbre prochain,
Mangeaient ensemble un fruit, un peu de pain,
Et rendaient grâce au Dieu qui réconforte.

Semez des fleurs, semez des rameaux verts
Sur le tombeau des époux de Nevers.

On les voyait passer, couple modeste,
Les yeux baissés, le rosaire à la main;
Mais l'amour vrai se trahit dans un geste,
Ils répandaient leur secret en chemin.
Leur doux maintien charmait toutes les âmes;
On demandait : « Qui sont ces deux enfants ? »
— « Des pèlerins », disaient les vieilles gens;
— « Des amoureux », disaient les jeunes femmes.

Semez des fleurs, semez des rameaux verts
Sur le tombeau des époux de Nevers.

Leur pas agile avait suivi la Loire;
Tours est passé; Nevers s'ouvre. O revers!
La peste est là : l'horrible peste noire
Vient d'éclater dans les murs de Nevers.

La mort joyeuse, agitant une épée,
Sur tous les fronts la suspend à plaisir:
« Fuyons, Yvonne! » Il n'est plus temps de fuir;
Elle pâlit, elle est déjà frappée.

Semez des fleurs, semez des rameaux verts
Sur le tombeau des époux de Nevers.

Anéanti par un coup si rapide,
Son pauvre ami la serrait dans ses bras,
La contemplait d'un œil sec et stupide,
Et lui criait : Ne meurs pas, ne meurs pas!
Elle, soumise à Dieu, mais toujours tendre,
Montrant le ciel qu'elle allait habiter,
Dit à Loïc, avant de le quitter :
« Je ne meurs pas, ami; je vais t'attendre! »

Semez des fleurs, semez des rameaux verts
Sur le tombeau des époux de Nevers.

Dans un cercueil façonné par lui-même,
Le malheureux étendit ce beau corps,
En lui chantant tout bas l'adieu suprême,
Que les Bretons adressent à leurs morts.
Il le porta dans la funèbre enceinte,
Creusa la fosse à l'ombre d'un cyprès,
Puis il partit; mais peu de temps après,
Il revenait à cette tombe sainte.

Semez des fleurs, semez des rameaux verts
Sur le tombeau des époux de Nevers.

« Moi, cher amour! c'est moi : me voilà libre
» Du vœu fatal qui me tenait lié;
» Je suis allé jusqu'aux rives du Tibre,
» Et sur les os des Martyrs j'ai prié.
» Rien ici-bas n'arrête plus mon âme;
» Elle s'élance, elle monte vers toi.
» Gardiens des morts, au nom de notre foi,
» Rouvrez pour moi le cercueil de ma femme! »

Semez des fleurs, semez des rameaux verts
Sur le tombeau des époux de Nevers.

Il dit et meurt. On cède à sa prière:
O doux miracle! ô mystère charmant!
Quand du cercueil où dormait l'étrangère
On approcha le corps de son amant,
Son pâle front tout de neige et de glace
Parut couvert d'un coloris vermeil;
Elle sourit à travers son sommeil,
Et se rangea pour lui faire une place.

Semez des fleurs, semez des rameaux verts
Sur le tombeau des époux de Nevers.

On se récrie, on admire, on s'incline;
Puis on leur dresse un tombeau fastueux,
Où, revêtus de leur grâce divine,
Marbre célèbre, ils revivent tous deux.
J'y suis allé. C'est un pèlerinage
D'où l'on prétend qu'on rapporte toujours
Un cœur enclin aux constantes amours,
Et le secret d'être heureux en ménage.

Semez des fleurs, semez des rameaux verts
Sur le tombeau des époux de Nevers.

L'AME EN PEINE,

BALLADE

Qui a concouru pour le Prix ;

Par M. Prosper BLANCHEMAIN, de Rouen.

> Je viens de la cité des pleurs
> Pour vous demander des prières.
> C[r] Delavigne.

Vous qui priez, cœurs pleins de foi,
Chrétiens, priez aussi pour moi.

En traversant le cimetière,
Lorsque tout dort, lorsqu'il fait nuit,
Si vous voyez une lumière
Sur les tombeaux voler sans bruit,
Priez, chrétiens ; car c'est mon âme
Qui souffre et demande un appui.
Dans son exil accordez-lui
Les oraisons qu'elle réclame.

Vous qui priez, cœurs pleins de foi,
Chrétiens priez aussi pour moi.

C'est moi ! Je suis la pauvre fille
Dont le corps fut jeté tout seul,
Loin des tombeaux de la famille,
Sans prières et sans linceul.

Ce n'est point la terre bénite
Qui couvre mes restes flétris ;
Et l'on s'éloigne avec mépris
Du coin sombre où gît la maudite.

Vous qui priez, cœurs pleins de foi,
Chrétiens, priez aussi pour moi.

J'aimerais à dormir blottie
Sous un gazon épais et doux ;
Je n'ai que la ronce et l'ortie,
Je n'ai qu'un monceau de cailloux.
Au printemps, un rosier sauvage
Par hasard y vint à fleurir ;
Mais les enfants l'ont fait mourir
En arrachant fleurs et feuillage.

Vous qui priez, cœurs pleins de foi,
Chrétiens, priez aussi pour moi.

Une fauvette, sous la ronce,
Se fit un nid de blanc duvet ;
D'un sort plus doux c'était l'annonce ;
Sur ses petits l'oiseau couvait ;
Leurs chants me semblaient des prières
Que le Seigneur devait bénir :
Mais les passants, pour me punir,
Les ont tués à coups de pierres.

Vous qui priez, cœurs pleins de foi,
Chrétiens, priez aussi pour moi.

De ton cœur tu m'as renvoyée,
Toi-même, ingrat que j'aimai tant,
Toi, pour qui je me suis noyée
Dans les roseaux du grand étang.
Hélas ! mon âme inconsolée
De ce monde a voulu sortir ;
Mais dans un cri de repentir
Elle s'est du moins exhalée.

Vous qui priez, cœurs pleins de foi,
Chrétiens, priez aussi pour moi.

Dieu connaît ce cruel mystère
Impénétrable à tout autre œil ;
Mais nul prêtre n'osa sur terre
Jeter l'eau sainte à mon cercueil.
Seule, une femme en habit sombre,
Fuyant les regards, vient parfois
Pleurer sur la tombe sans croix
Et m'appeler tout bas dans l'ombre.

Vous qui priez, cœurs pleins de foi,
Chrétiens, priez aussi pour moi.

Bien loin des célestes royaumes,
Rebut des vivants et des morts,
Lorsqu'à l'église on dit les psaumes,
J'écoute et je reste au dehors.
De tout espoir dépossédée,
Je voltige autour des barreaux,
Et viens me heurter aux vitraux
Comme une hirondelle attardée.

Vous qui priez, cœurs pleins de foi,
Chrétiens, priez aussi pour moi.

Mais que vois-je à l'autel ?... Le prêtre
Jette l'eau sainte sur un corps.
Le vent a poussé la fenêtre,
Je prends part aux pieux accords.
Du cercueil une voix m'appelle...
C'est ma mère !... O Dieu tout-puissant !
Elle est morte en me bénissant,
Et j'obtiens mon pardon par elle.

Merci, mère au cœur plein de foi,
Qui seule as prié Dieu pour moi !



A MONSIEUR FIRMIN DE LA JUGIE, MAINTENEUR.

LA MORT DE LA NOVICE,

BALLADE

Qui a été présentée au Concours ;

Par M. Louis BARTHÉLEMY, de Metz.

Tu étais trop belle pour le monde... Dieu a vu qu'il lui manquait un Ange, et il t'a rappelée.
A. Dumas.

... Et les Anges chantaient : « Viens, ô blanche colombe ;
» Dans les bras de la mort en paix ferme les yeux :
» Ouvre ton aile, et, de la tombe,
» Pour t'unir à l'Époux, prends l'essor vers les cieux !
» A sa voix, renonçant au bonheur de la terre,
» Tu consacras tes jours au culte du malheur...
» Dans sa Mère aujourd'hui viens retrouver ta mère :
» Elle te tend les bras... Viens à nous, jeune sœur ! »

La Novice écoutait. « Bonne mère Sainte-Ange,
N'entends-tu pas, dit-elle, une harmonie étrange
Comme des voix d'élus qui chanteraient en chœur ?...
— Non, ma bien chère enfant, répondit l'autre Sœur ;

Je n'entends rien, sinon la cloche qui réveille
De ses sons matineux le couvent qui sommeille.
— Ah! mère, quel bonheur, si la mort, en ce jour,
Du sommeil d'ici-bas m'éveillait à mon tour!...
Mais non, pourtant : j'ai peur, en quittant cette enceinte,
D'en regretter la joie et la paix chaste et sainte. »
Alors, prêtant l'oreille, elle ajouta tout bas :
« C'est cependant un chant... je ne me trompais pas! »

... Et les Anges chantaient : « Viens, ô blanche colombe;
» Dans les bras de la mort en paix ferme les yeux :
» Ouvre ton aile, et, de la tombe,
» Pour t'unir à l'Époux, prends l'essor vers les cieux!
» Aux malheureux sans pain que le monde abandonne
» Des chrétiens attendris tu distribuas l'or,
» Et, pour guérir leur cœur, tu joignis à l'aumône
» Quelques mots de ta voix plus consolante encor! »

La Novice écoutait. « N'entends-tu pas, ma mère,
Un chant divin, semblable aux *Ave* du rosaire
Murmurés de la voix dont l'ange Gabriel
Dut saluer Marie, en descendant du ciel?...
— Mais non, ma chère enfant; c'est la brise enivrante
Qui du ruisseau voisin ride l'eau transparente
Et chante, au point du jour, en caressant les fleurs...
— Pauvres fleurs du jardin!... Ah! j'aime vos odeurs
Fraîches comme un sourire ou comme la prière...
Ce n'est pas un péché, n'est-ce pas, bonne mère? »
Elle se tut alors, puis ajouta tout bas :
« C'est pourtant bien un chant, je ne me trompais pas! »

... Et les Anges chantaient : « Viens, ô blanche colombe;
» Dans les bras de la mort en paix ferme les yeux :
» Ouvre ton aile, et, de la tombe,
» Pour t'unir à l'Époux, prends l'essor vers les cieux !
» Lis divin qu'ici-bas le Seigneur fit éclore
» Au céleste soleil de son mystique amour,
» Toi que le ciel connaît et que la terre ignore,
» Il va te transplanter dans un autre séjour ! »

La Novice écoutait. « Entends-tu dans l'espace,
Dit-elle à l'autre Sœur, comme un doux chant qui passe,
Plus ravissant encor que les divins concerts
D'un cœur qui bénit Dieu, dégagé de ses fers?
— Non, dit la plus âgée à la jeune Novice,
C'est la voix de nos Sœurs qui récitent l'office...
Du reste, ces chants-là, quand on meurt au couvent,
Ma fille bien-aimée, on les entend souvent.
— Alors je mourrai donc, ma mère? » Sans rien dire,
La vieille Sœur cacha ses pleurs dans un sourire,
Tandis que la malade, à part, disait tout bas :
« Oui, car c'est bien un chant : je ne me trompais pas ! »

... Et les Anges chantaient : « Viens, ô blanche colombe;
» Dans les bras de la mort en paix ferme les yeux :
» Ouvre ton aile, et, de la tombe,
» Pour t'unir à l'Époux, prends l'essor vers les cieux !
» Viens, ô vierge choisie, ô jeune fiancée,
» Le doux Jésus t'appelle en un séjour meilleur ;
» Viens contempler sa gloire et t'endormir bercée
» Comme l'apôtre Jean, la tête sur son cœur ! »

La Novice écoutait. « N'entends-tu pas, dit-elle,
Tout près de nous, ma mère, une voix qui m'appelle?
On dirait l'harmonie ineffable et sans nom
Qui fait battre nos cœurs dans la Communion...
— Mais ce n'est rien, enfant, sinon les cris peut-être
Du rossignol qui chante auprès de la fenêtre...
—Oh! non pas, mère... écoute... entends-tu... c'est le chant...
Des Séraphins... je pars... adieu... Jésus m'attend! »
La pauvre enfant se tut : elle avait fui la terre.
Sœur Sainte-Ange en pleurant lui ferma la paupière :
« C'est un Ange de moins! dit-elle. » Les élus
Allaient se dire au Ciel : « C'est un Ange de plus! »

...Et tous les Saints chantaient : « Chaste et blanche colombe,
» Aux clartés du vrai jour entr'ouvre enfin les yeux :
» Frémis, bats des ailes : la tombe
» N'est qu'un seuil à franchir pour entrer dans les cieux!
» Portes du paradis, ouvrez-vous!.. Et nous, frères,
» Du terrestre séjour ne soyons plus jaloux :
» La vierge pour le Ciel en a fui les misères...
» Hosanna! Hosanna!.. Notre sœur est à nous!..

Metz, ce 15 septembre 1851.



YVONNE,

BALLADE

Présentée au Concours;

Par Mlle Clémence V. de C.

O Bretagne, pays des poétiques légendes, et du pieux souvenir !...

« Il est un frais sentier, tout bordé d'aubépine
Du village au manoir;
Il suit en serpentant les flancs de la colline,
Et bien souvent le soir,
Quand je reviens des champs à notre métairie,
J'y fais moisson de fleurs
Pour orner les autels de ma dame Marie,
La Vierge des douleurs.

» Ce tout petit sentier, à midi même encore
Plein d'ombre et de fraîcheur,
Où le gai rossignol chante depuis l'aurore,
Plaît au jeune seigneur.
Le matin je le vois, de ma porte entr'ouverte,
Y venir tous les jours
Se promener rêveur, puis de la mousse verte
Faire un bouquet toujours.

» Mon Dieu ! que je voudrais être une frêle mousse,
Me trouver sous ses pas,
Et petit brin, cueilli par sa main blanche et douce,
Je ne me plaindrais pas !...
Hélas ! quand vient l'hiver assombrir nos campagnes,
Il quitte ces climats ;
L'hiver le fait partir de nos belles montagnes :
Que je hais les frimas !...

» Il nous fuit, il s'en va quand s'en va l'hirondelle,
Il retourne à Paris ;
Mais le joli printemps le ramène comme elle,
Le ramène au pays !...
Quand les bluets d'azur naissent dans la prairie,
Que l'avoine est en fleur,
Quand chante le pinçon et que l'oiselet crie,
Il revient le seigneur !

» Il aime la saison des parfums et des fêtes,
Des gentilles chansons,
Nos danses au dolmen (1), et nos rondes coquettes,
Et nos joyeux pardons (2).
Mais, las !... déjà l'été trop rapide nous quitte,
Emportant les beaux jours.
Hirondelle au bec noir, pourquoi donc fuir si vite ?
Ah ! reste-nous toujours ! »

(1) *Dolmen*, monuments druidiques communs en Bretagne.
(2) *Pardons* ou assemblées, fêtes des villages bretons.

Après un long hiver, l'hirondelle fidèle
A son nid reparut;
Mais le jeune seigneur ne revint pas comme elle...
A la guerre il mourut!
Et chaque soir encor, Yvonne à la prairie
Fait sa moisson de fleurs,
Qu'en priant pour les morts elle porte à Marie,
La Vierge des douleurs!



LE LIS VIVANT,

OU

L'ANNONCIATION,

HYMNE

Qui a obtenu un Œillet;

Par M. François MAURY, de Clermont (Puy-de-Dôme).

Ave, gratiâ plena.
Un Lis qui devient femme en restant Lis encor.
V. Hugo.

Il est une vallée, à mes yeux sans égale,
Où, près du vieux tilleul qu'arrose un pur ruisseau,
Enfant, je m'éveillais au chant de la cigale
Qui se cachait sous mon berceau.

Que mes jours y coulaient pleins de charmantes choses !
Oh ! qu'il m'est doux, souvent, de rêver que je bois
Au calice des fleurs, dans la rosée écloses
Sous la fraîche haleine des bois !

Le Lis ouvre à l'aurore, ainsi qu'une corbeille,
Sa corolle d'argent aux étamines d'or,
Où la brise se joue à balancer l'abeille,
Qui s'enlève et se pose encor.

Mon doigt timide expie une audace enfantine,
Quand, tout petit, je veux, en allongeant la main,
Dans la haie odorante atteindre à l'*églantine*
Qui s'effeuille sur le chemin.

Mais de quelque beauté que l'aube vous décore,
Fleurs, filles du matin, que le soir fait mourir,
Dans mon âme j'en vois une plus belle encore
Et qui doit à jamais fleurir;

Plus fraîche que la fleur de la fraîche aubépine,
Étoile épanouie au souffle matinal;
Que la rose entr'ouvrant, à l'abri de l'épine,
L'éclat d'un bouton virginal;

Plus pure que le Lis dont la tunique blanche
Éclate aux longs baisers de la brise du ciel,
Et réfléchit dans l'onde un calice qui penche,
Chargé de rosée et de miel.

Merveille de la terre, à la terre inconnue,
Souvent les Séraphins du haut des saints parvis
Descendent et, penchés sur les bords de la nue,
La contemplent longtemps ravis.

Et l'œil voit rayonner, innombrables phalanges,
Dans l'azur entr'ouvert comme un rideau mouvant,
Des cercles infinis de blondes têtes d'Anges,
Auréole du Lis vivant.

Le son des harpes d'or à leur voix se marie :
Un nom, de chœur en chœur jusqu'au ciel répété,
Se prolonge; et ce nom, si beau, si doux : Marie !
Fait tressaillir l'immensité.

Voilà qu'un messager de leurs rangs se détache
Et, rapide, déploie un vol mélodieux;
Des Anges le plus beau devant le Lis sans tache
Incline son front radieux.

Et se voilant d'une aile, il dit : « Je vous salue,
Pleine de grâce ! en vous est le Dieu trois fois saint.
Soyez bénie, ô Femme entre toutes élue,
Comme le fruit de votre sein ! »

A ces mots : « Du Seigneur voici l'humble servante, »
L'Ange au divin séjour remonte plus joyeux;
Et le Ciel applaudit, et l'Enfer s'épouvante,
Et la Vierge baisse les yeux.

L'ÉCOLE DES LINOTS,

FABLE

Qui a remporté le Prix;

Par Mme ADÈLE CALDELAR, de Chartres.

Bons maris font les bonnes femmes;
bonnes femmes font les bons maris.
PROVERBE.

UNE Linotte aimait dès son jeune âge
Un Linot de son voisinage;
Celui-ci la payait du plus tendre retour.
Mais sitôt qu'il fut en ménage,
Il lui témoigna moins d'amour.
Monsieur sans elle allait chanter sur la montagne,
D'arbres en arbres voltiger.
La Linotte d'abord ne sut que s'affliger.
Au lieu d'être touché des pleurs de sa compagne,
Plus rarement encore au nid
L'infidèle revint la nuit.
Un beau soir, il advint qu'après trois jours d'absence,
Comme il rentrait en son logis,
Il fut bien étonné d'y trouver des amis
Dont il n'avait pas connaissance;

La Linotte honorait tour à tour d'un coup d'œil
Moineau, Pinson, Rossignol et Bouvreuil;
Les écoutait d'un air de bienveillance;
A tous faisait un doux accueil.
Non, cependant, comme on le pourrait croire,
Qu'elle eût perdu tout le soin de sa gloire :
C'était une Linotte et de bien et d'honneur,
Un peu coquette, mais très-sage;
Puis un petit coin de son cœur
Restait encore à son volage.
Mais, s'il n'en fut pas pour l'outrage,
Il en fut du moins pour la peur;
Gronda, se mit fort en colère;
Lui dit cent mots cruels, cent menaces avec;
Jura de percer de son bec
L'oiseau perfide ou téméraire
Qui... Mais l'interrompant : « De quoi vous plaignez-vous,
» Dit la Linotte à son époux?
» Quand je suis seule, je m'ennuie.
» Restez, soudain je congédie
» Moineaux, et Bouvreuils, et Pinsons;
» Chantez, des Rossignols je fuis les plus doux sons.
» Ma conduite est bien naturelle,
» Et pour vous l'expliquer il ne me faut qu'un mot :
» Je suis Linotte, et vis en femme de Linot;
» Demain soyez Ramier, je serai Tourterelle. »

Rassurez-vous, Messieurs, ce n'est point un modèle
Qu'à la femme, en ces vers, je veuille proposer.
Je me garderais bien d'oser
Du Linot et de vous faire le parallèle :

Où serait la comparaison ?
Il profita de la leçon,
Demanda sa grâce bien vite,
Aussitôt changea de conduite,
Comprit qu'il est pour tous des devoirs et des droits,
Retrouva son nid beau, sa femelle adorable ;
Comme autrefois il fut aimable,
Et fut aimé comme autrefois.



LA LEÇON DE LECTURE,

FABLE

Qui a obtenu une Primevère réservée ;

Par M. ÉDAN, de Paris.

Tant le naturel a de force !
LA FONTAINE.

« Venez ici, Carlin, et donnez-moi la patte.
» Fort bien ! écoutez-moi : J'ai formé le projet
» De vous montrer à lire, et voici l'Alphabet.
» Voulez-vous que chacun vous recherche et vous flatte?
» Voulez-vous obtenir de moi quelques bonbons,
» Et ce joli collier de velours écarlate ?
» Soyez sage, et prêtez l'oreille à mes leçons.
» Ne remuez pas tant la queue, et commençons.
» Cette lettre qui s'offre à vos yeux la première,
» C'est un A ; votre patte est justement dessus.
» Remarquez bien comment est fait ce caractère ;
» Nous y reviendrons, au surplus. »

La jeune Aline ainsi parlait à son caniche,
Animal, comme on sait, des plus intelligents.
Elle avait quelque part vu l'étonnante affiche
Qui du chien Munito proclamait les talents.

Carlin était doué d'une heureuse mémoire,
Et, sans présomption, Aline pouvait croire
Que son caniche, avec le temps,
Ainsi que Munito, s'il mordait au grimoire,
Pourrait briller parmi les chiens savants.
Aussi, pour l'enflammer de l'ardeur d'un beau zèle,
Offrait-elle à ses yeux Munito pour modèle :
« C'était un maître chien ! Tout Paris, chaque soir,
» Courait pour acheter le plaisir de le voir.
» Ce qu'il a fait, Carlin, il vous faut l'entreprendre...
» Il s'agit bien, vraiment, de me lécher les mains,
» Et de me faire ainsi vos petits yeux mutins !...
» Un A, vous dis-je, un A ! Voulez-vous bien m'entendre?..
» Encore votre queue ! Eh quoi ! petit vaurien,
» Lorsque l'on prend le soin de vous instruire,
» Lorsque l'on veut de vous faire un honnête chien,
» Au nez des gens vous vous mettez à rire !
» C'est fort mal !... Reprenons cependant la leçon.
» Attention, surtout !... » Mon Carlin, sans façon,
Va pour lécher encor les mains de sa maîtresse,
Espérant un baiser pour cette gentillesse.
Aline, cette fois, n'entendit pas raison.
« Un A, monsieur, dit-elle avec une voix sèche;
» Un A, voyons, et que l'on se dépêche ! »

Carlin, qui sent que l'on change de ton,
N'ose plus s'y frotter, et, faisant la grimace,
Rime à peu près en A, puis veut quitter la place.
« Un instant, dit Aline; arrivons vite au B.
» La patte, n'est-ce pas, pour courir vous démange? »
Carlin écoute à peine; il paraît absorbé :

C'est qu'un os, par hasard, à terre était tombé.
Carlin le voit; des yeux il le couve, il le mange;
Cet os-là le distrait d'une façon étrange :
Après tout, quel besoin a-t-il d'être savant?
Lire est sans doute bon; mais l'os est si friand !
Mais la chair qui l'entoure est si blanche, si tendre !...
Enfin, n'y tenant plus, il saute, et du livret
Déchire, en s'échappant, tout le premier feuillet,
Laissant parler Aline à qui voudra l'entendre.

Voilà bien les enfants !... Un joujou, des bonbons
Pour eux ont plus de prix que d'utiles leçons.



L'ABEILLE, LA FOURMI ET L'ANE,

FABLE

Qui a concouru pour le Prix;

Par M. EDAN, de Paris.

Non vobis mellificatis, apes.
VIRG.

L'ABEILLE et la Fourmi, ces animaux si sages
Dont la savante antiquité
A fait d'illustres personnages,
Par un beau jour d'été
Parcouraient la campagne en pleine liberté.
L'une de fleur en fleur, au gré de son caprice,
Voltigeait, épuisant les sucs de leur calice;
Et l'autre arrachait un morceau
Ou *de mouche ou de vermisseau*,
Et n'en pouvant plus, hors d'haleine,
Le traînait à travers la plaine,
Pour l'emmagasiner au fond de son caveau.
Or, on ne sait comment elles se rencontrèrent;
Toujours est-il certain qu'un peu de vanité
Leur faisant oublier toute fraternité,
Avec chaleur elles se disputèrent
Au sujet de la primauté.

Hélas! ainsi chacun a son faible côté !
Soyons juste pourtant : l'Abeille la première
Fit, pour se retirer, quelques pas en arrière;
Déjà même elle allait reprendre son essor
Pour courtiser les fleurs et grossir son trésor,
Lorsque la Fourmi triomphante
Lui dit, plus insolente encor :
« Ma commère, il paraît que vous êtes contente ;
» L'épreuve vous suffit, vous le reconnaissez :
» Votre retraite en dit d'ailleurs assez....
» Pourtant, si vous voulez, l'Ane qui se présente
» Va sur notre débat porter son jugement. »
Piquée au vif d'une telle insolence,
L'Abeille volontiers, dans son emportement,
En eût tiré vengeance ;
Mais elle réfléchit que force n'est pas droit,
Et qu'on se donne tort en se faisant justice.
De l'Ane, comme juge, elle accepta l'office,
S'attendant à le voir quelque peu maladroit :
Son air simple en effet, et ses longues oreilles
N'annonçaient point qu'il dût faire merveilles.
Mais faut-il ne juger que d'après ce qu'on voit?
Arbitre improvisé, le roussin d'Arcadie
Parut, qui le croirait, sentir sa dignité ;
Il reçut son mandat d'un air de modestie,
Un peu lourd, il est vrai, mais pas trop emprunté :
« Je sais, dit-il, d'où vient votre querelle :
» Chez tous les animaux, l'homme même y compris,
» La vanité n'est pas chose nouvelle ;
» Et chacun, à ses yeux exagérant son prix,
» Des qualités pour soi fait la part la plus belle,

» Et ne garde au voisin que dédain ou mépris.
» Ce voisin, quel qu'il soit, a pourtant son mérite;
» Plus ou moins grand, on a chacun le sien. »
Pour un Ane, ce semble, il pensait assez bien.
Aussi, dès ce début, notre Abeille interdite
Pesta de s'être ainsi laissé prendre en défaut;
Et la Fourmi, n'osant plus souffler mot,
Se fût, n'était la honte, éclipsée au plus vite.
Elles restèrent donc; et l'Ane, à sa façon,
Ayant toussé trois fois pour se donner du ton,
Reprit ainsi le fil de sa harangue:
« La vérité s'entend parfois malaisément;
» On traite d'envieux ou de mauvaise langue
» Quiconque sait la dire ouvertement;
» Mais un juge craint peu pareil désagrément.
» Quant à vous, nous devons mettre dans la balance
» Votre amour du travail et votre prévoyance;
» Il faut y faire entrer pareillement
» L'ordre qu'on voit régner dans le gouvernement
» De la ruche aussi bien que de la fourmilière.
» Jusqu'à présent tout semble entre vous être égal,
» Et je ne puis, foi d'honnête animal,
» Dire quelle est de vous en cela la première.
» Mais je dois sur un point condamner la Fourmi,
» Et ce point est pour moi la chose essentielle:
» La Fourmi travaille pour elle,
» L'Abeille pour autrui. »

MINETTE ET SA MAITRESSE,

FABLE

Présentée au Concours;

Par M. EDAN, de Paris.

Sæpè nocet auctori ultio.

MINETTE un jour, pour certaine caresse
Qu'elle avait eu la hardiesse
De faire au fromage, je crois,
Prise en flagrant délit par sa chère Maîtresse,
Avait reçu comme il faut sur les doigts :
« Cela vous apprendra, dit-elle, une autre fois
A mieux respecter ma défense! »
L'animal à tort irrité
D'un châtiment qu'il avait mérité,
Se promit d'en tirer vengeance :
« Attrape maintenant les souris qui voudra!
Qu'elles rongent fruits, lard, fromage, et cætera,
Peu m'importe; rongez en toute confiance,
Mesdames les souris, Minette dormira.

Quoi ! pour un morceau de fromage,
Encor n'en ai-je pris que gros comme cela
Et pour savoir quel goût il a,
Fallait-il donc faire tout ce tapage?
Ma Maîtresse s'en souviendra. »
— « Prenez garde, Minette, il pourrait vous en cuire!
La vengeance est souvent un moyen de se nuire.
Vous feriez mieux de demander pardon.
C'est dans votre intérêt que je vous le conseille;
Mais vous ne m'écoutez qu'à peine d'une oreille,
Et votre air renfrogné ne me dit rien de bon.
A votre aise!.... » Et voilà qu'on lui coupe les vivres :
Plus d'os, plus de pâtée; on tenait tout sous clé,
Et Minette n'avait à ronger que des livres.
Un jour ou deux son cœur n'en fut pas ébranlé;
Mais en vain son courroux en elle se concentre:
On ne saurait toujours bouder contre son ventre.
Malgré tout le plaisir qu'elle s'était promis
De son éclatante vengeance,
Minette en reconnut bientôt l'extravagance ;
Et quittant le parti qu'elle avait si bien pris,
Baissant la tête, et quelque peu honteuse,
Elle fut encor trop heureuse
De retourner à ses souris.



RECUEIL DE 1852.

Seconde Partie.

DISCOURS ET RAPPORTS

DE MM. LES MAINTENEURS.

ÉLOGE

DU CARDINAL D'ASTROS,

ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE ;

Par M. l'Abbé SALVAN, un des quarante Mainteneurs.

MESSIEURS,

L'existence du Prince de l'Eglise dont j'entreprends aujourd'hui l'éloge devant vous, s'est trouvée mêlée à de graves événements contemporains. La Révolution et ses terreurs, l'Empire et ses gloires, la Restauration et ses bienfaits, le Gouvernement de Juillet et ses tendances, la nouvelle République et ses promesses sont passés tour à tour sous ses yeux dans sa longue carrière. Le trait le plus saillant de son caractère, c'est qu'au milieu de tous ces mouvements divers, il a toujours apprécié à leur juste valeur les hommes et les choses, se plaçant en présence des agitations de la politique humaine avec ce calme et cette immobilité que donne une âme droite et probe ; toujours égal à lui-même dans ses répulsions comme dans ses sympathies, dans ses concessions comme dans ses résistances. On ne l'a jamais vu ni pâlir devant l'échafaud de la tyrannie, ni trembler devant les fers qui lui ravirent la liberté. S'il s'est dérobé aux séductions

d'un pouvoir adulateur, il l'a fait sans orgueil ; s'il a accepté les offres d'une puissance réparatrice, il l'a fait sans faiblesse. Suivez-le jour par jour, heure par heure, dans ses multiples relations avec tous les gouvernements divers, dans son administration de plus de cinquante années, soit dans le diocèse de Paris, soit dans ceux de Bayonne et de Toulouse, vous ne trouverez pas un seul acte qui porte la plus légère atteinte à la délicatesse de sa conscience de prêtre ou de pontife. Qu'il attaque la réforme du XVI[e] siècle jusque dans ses derniers retranchements, qu'il réponde aux objections de la Philosophie du XVIII[e], c'est toujours l'erreur qu'il poursuit, et jamais les personnes ; et dans ces grandes luttes d'apologiste, une seule passion l'a dominé, celle du devoir.

Telle est la vie dont je dois maintenant vous offrir le tableau. Je saurai conserver à mes opinions politiques et religieuses toute leur indépendance sans m'écarter des règles que mon caractère m'impose. Je regarde comme une lâcheté de jeter l'injure à ce qui est tombé dans le passé : à l'avenir seul il appartient de juger les choses présentes.

Dans la vie du Cardinal d'Astros, il y a des faits à raconter, il y a des appréciations à exposer. Ce grand Évêque peut être considéré sous un triple point de vue. Comme homme, il vous conduit de son berceau à sa tombe, en vous faisant traverser les diverses périodes de son existence, périodes qui n'ont rien de vulgaire comme les deux extrémités de la vie humaine, mais qui offrent des traits saillants, des études variées de mœurs et de caractères : c'est ici la partie de l'histoire. En qualité de Pontife, il nous initie à ses combats, à ses luttes, à ses conseils, à ses opinions, aux secrets même de son administration révélés par la mort : c'est la partie des appréciations

philosophiques et religieuses. En qualité d'auteur, il nous offre ses nombreux écrits de controversiste, ses Lettres pastorales, monuments immortels de son zèle, ses poésies, fleurs gracieuses du printemps de sa vie qu'il odorait encore dans sa vieillesse comme un parfum du passé : c'est ici la partie des appréciations académiques et littéraires qui consacrent le choix que vous fîtes, il y a vingt années, de Mgr. d'Astros pour l'associer à vos paisibles travaux.

Ne vous étonnez pas, Messieurs, de la simplicité de mon langage ; j'ai cherché à le mettre en harmonie avec le caractère particulier de l'illustre Archevêque ; je n'ai pas voulu qu'au delà du tombeau, il pût répudier l'éloge que je consacre à sa mémoire.

Paul-Thérèse-David D'ASTROS naquit à Tourves, ancien diocèse de Fréjus, le 15 octobre 1772. Il appartenait à une famille recommandable de Provence, et dans laquelle la vertu était héréditaire. Plusieurs de ses ancêtres avaient occupé à Tourves les charges de viguiers et de consuls. Son père, Louis-François, était Avocat au Parlement d'Aix ; sa mère était sœur de Portalis l'ancien, homme justement célèbre dans les annales de notre histoire au XIXe siècle. Il fut envoyé à Marseille pour y faire ses études dans la communauté du *Bon-Pasteur ;* il se fit distinguer dans ce collége par les succès étonnants qui couronnèrent ses travaux classiques.

A dix-huit ans, il entendit gronder sur la France cet orage politique qui devait détruire toutes les institutions établies depuis quatorze siècles, et faire tomber sur l'échafaud les têtes des rois et des plus obscurs plébéiens ; révolution depuis longtemps jugée, qui voulut commencer par la réforme de quelques abus, ne put être arrêtée dans la rapidité effrayante

de sa course, et arriva à ces dernières limites, qu'infailliblement ceux qui lui avaient communiqué le mouvement, n'auraient jamais voulu lui voir atteindre ; terme fatal, où elle s'entoura de toutes les ruines et dévora ses propres enfants.

Une Constitution civile venait d'être donnée au Clergé de France, qui, dans la plus grande partie de ses membres, avait préféré l'exil et la mort aux concessions hypocrites et aux serments qu'on exigeait de lui : acte de simple transition, qui paraissait n'avoir été proclamé que pour montrer la faiblesse de cette Eglise constitutionnelle, véritable corps acéphale qui avait commencé par le schisme pour finir par l'abandon.

Il est dans la vie de certains hommes, des événements imprévus, providentiels, qui révèlent à eux seuls leur future destinée. Ce sont des points de départ qui indiquent la route qu'il faut suivre ; gages fidèles du présent pour l'avenir, précoces avant-coureurs qui annoncent le reste de la vie. Au moment où la Constitution civile du Clergé fut proclamée, M. d'Astros était à Tourves, au sein de sa famille. On discute sur le nouveau serment qui paraît avoir des approbateurs. Il écoute cette discussion. Trop jeune encore pour répondre aux raisons des schismatiques, il rentre dans la maison paternelle, le front abattu, le cœur oppressé par la douleur; il refuse de prendre toute espèce de nourriture : « Non, dit-il à sa mère qui s'efforçait de le calmer; non, il est impossible de prêter ce serment; » et il répandait d'abondantes larmes. Aussi ne nous étonnons pas, si, quelques jours après, lorsqu'on vient, malgré sa jeunesse et l'indépendance de sa position, lui déférer ce serment, il le refuse avec courage, et dit à sa noble mère, à ses frères : Partons, et fuyons une terre inhospitalière.

Il se rendit à Aix, où il reçut les derniers soupirs et la bénédiction dernière de cette mère adorée.

Bientôt après, il est forcé de se diriger sur Toulon, se trouvant compris dans les nouvelles levées que le Pouvoir exécutif envoyait au siége de cette ville. Mais les armes lui pèsent; il est peu fait pour la vie des camps et le bruit des combats. Ses amis le comprennent; ils feront à sa place le service militaire, et il priera pour eux. Cédant aux sollicitations de l'amitié, au besoin de réparer une santé chancelante et presque brisée, il se retire dans un asile assuré où il parvient à se faire oublier; de là, il part pour Lyon et pour Paris où il arrive dans l'année 1795.

Aux siècles primitifs du christianisme, quand l'Eglise persécutée célébrait ses mystères dans les catacombes, au cri du martyre un saint frémissement s'emparait de l'assemblée des fidèles. Chacun voulait courir aux cirques et aux amphithéâtres, présenter ses mains aux chaînes, courber sa tête sous le tranchant du glaive : les supplices devenaient une séduction, les tortures un attrait. Eh bien! ce magnanime courage des anciens jours s'est retrouvé dans l'âme de notre jeune lévite. Il a vu la tribu sainte mutilée, les prêtres massacrés, ou précipités dans les flots, ou déportés sur de lointains rivages; il ambitionne et leur exil, et leurs fers, et leur mort; la persécution, qui en éloigne tant d'autres du sanctuaire, l'y fait entrer; c'est parce que l'autel chancelle sur ses bases sapées par l'impiété, qu'il va le soutenir de sa main; c'est parce que les rangs du sacerdoce ne sont plus si pressés, qu'il veut au moins remplir une des places demeurées vides; et je le vois dans de nouvelles catacombes recevoir les premiers ordres, à Paris, des mains de Mgr. de Mailhé; heureux et fier de cette consécration cimentée par le sang de tant de victimes, il donne dès ce jour ses arrhes pour le martyre. Ne vous semble-t-il pas que cette âme s'est trompée de date en

venant à la vie ; qu'elle aurait dû exister quinze siècles plus tôt, et qu'elle était digne de fixer les farouches regards des Domitien et des Néron ?

De Paris il revient à Tourves, suivi de M. l'abbé Gauthier son intime ami, le compagnon inséparable de ses voyages. La maison paternelle devient le temple du culte régénéré par la persécution. Il élève un autel au Seigneur auprès du foyer domestique; là, où autrefois se faisaient entendre les voix de la famille, retentissent les sacrés cantiques ; il abrite la Religion sous le toit hospitalier de ses ancêtres. Si vous nous demandez pourquoi, dans l'année 1797, il reçoit l'onction sacerdotale, à Marseille, des mains du dernier Évêque de Grasse ; c'est que le 18 fructidor vient de dresser de nouvelles tables de proscription, et qu'il ose espérer qu'en recevant le caractère du sacerdoce, il pourra aspirer au titre de Confesseur de la Foi chrétienne.

Un nouvel ordre d'événements se déroule maintenant sous nos yeux. Trois années avant la naissance de M. d'Astros, l'île de Corse donna le jour à un enfant qui devait, plus tard, devenir le plus grand personnage des temps modernes. On le vit, après la Constitution de l'an III, général en chef de l'armée d'Italie, gagner autant de victoires qu'il livrait presque de batailles : humilier le Piémont, faire trembler la maison d'Autriche, rendre impuissantes les républiques de Venise et de Gênes, porter ensuite le drapeau français jusqu'au pied des Pyramides des Pharaons, consacrer enfin toutes ses conquêtes par la souveraine puissance. Ce triomphateur, à qui rien ne pouvait résister, dont la volonté dominatrice brisait tous les obstacles, trouva cependant sur ses pas un homme au mâle courage, à l'âme fortement trempée, qu'il put charger de chaînes, mais qu'il ne put jamais vaincre. Cet homme était un

prêtre, et ce prêtre était M. d'Astros. Nous arriverons bientôt à cette période historique où vous verrez le génie d'un grand capitaine s'abaisser jusqu'à la persécution, et la gloire du prêtre grandir de toute la faiblesse du héros.

Par un mouvement spontané, qui fera un éternel honneur à sa mémoire, le premier Consul, cinq jours après la bataille de Marengo, disait au Cardinal de Verceil : « Je veux rétablir en France la religion catholique et faire un Concordat avec le Pape. » Et aussitôt les négociations commencent, s'interrompent, se renouent, se terminent, et cet acte solennel est proclamé. Diversement apprécié par les approbateurs et les critiques, ce Concordat célèbre sera toujours regardé, par un esprit impartial, comme un acte d'une haute politique, devenu nécessaire dans les circonstances difficiles où la religion se trouvait placée en France : d'un côté, imposant à l'épiscopat français un immense sacrifice, et de l'autre lui donnant une autorité plus sûre et plus large sur le clergé du second ordre.

Au moment où s'agitait à Paris la diplomatie, le premier Consul avait appelé auprès de lui un jurisconsulte célèbre, l'une des gloires du parlement de Provence, M. Portalis, qui trouva sa place marquée au Conseil d'Etat, et fut chargé de l'exécution du Concordat: tâche difficile et épineuse, où il fallait ménager toutes les susceptibilités, employer une modération si délicate qui pût éviter d'irriter un parti et de mécontenter le parti contraire; tenir une espèce d'équilibre qui ne fît pas croire aux ennemis de la religion qu'on faisait trop pour elle, et à ses partisans qu'on n'en faisait pas assez. Portalis a laissé dans sa patrie un jeune prêtre dont il apprécie le talent, la sagesse et la fermeté; c'est M. d'Astros son neveu. Il

l'appelle à Paris et l'initie à tous ses conseils. Dans cette position nouvelle, M. d'Astros soutiendra les intérêts de l'Eglise, dirigera la conscience du Ministre dans le choix des sujets pour les siéges épiscopaux, observera avec une étonnante sagacité la marche du chef de l'Etat, et, à la seule inspection du ciel politique, saura prévoir les orages et les tempêtes. Nommé Chanoine de Notre-Dame de Paris, sous l'épiscopat du Cardinal du Belloy, il devient, sans le vouloir, et par le seul ascendant d'un incontestable mérite, l'âme et la vie de l'Administration diocésaine : aussi ne vous étonnez pas si, à la mort du Cardinal, en 1808, il est nommé, par l'unanimité des suffrages, Vicaire général capitulaire. Il reçoit sans trembler l'investiture de cette dignité qui le place au premier plan, et peut l'exposer à tous les coups d'une politique devenue exigeante.

C'était l'opinion personnelle de M. d'Astros que le nouvel Empereur aspirait à la suprématie spirituelle. Cette opinion était assez publiquement accréditée. On racontait qu'aux fameuses conférences de Tilsitt, le Czàr Alexandre lui avait fait part des grands avantages qui résultaient pour son autorité de la réunion sur une même tête de la double puissance. Ces idées avaient vivement impressionné le conquérant, et certains actes de son gouvernement paraissaient annoncer qu'il voulait marcher sur les traces du souverain du Nord. Sentinelle vigilante, M. d'Astros suivait en silence la marche des événements; il faisait part de ses craintes à un petit nombre d'amis. Le Cardinal Fesch fut alors nommé à l'archevêché de Paris. C'est de cette promotion que datent les grandes luttes que M. d'Astros eut à soutenir contre le pouvoir. L'Empereur voulut que le Cardinal son oncle officiât à Notre-Dame au jour anniversaire de son sacre. Accéder à ses volontés, c'é-

tait reconnaître un droit que le Cardinal n'avait point. Afin de briser toutes les difficultés, M. d'Astros part, à la tête de la députation du chapitre, se présente chez Son Eminence, et lui adresse un discours dans lequel il l'invite à officier dans la métropole de Paris. L'Empereur, irrité, ordonne l'exil de M. d'Astros. A cette nouvelle, le Vicaire capitulaire est dans la joie. Impassible, il attend avec calme l'heure du départ. Mais une grande agitation règne parmi le clergé et les fidèles de la capitale. Aussitôt le Ministre des cultes conjure M. d'Astros d'écrire une lettre explicative : cédant à ses prières, aux sollicitations de l'amitié, M. d'Astros se justifie avec une si grande puissance de logique, que l'Empereur ne peut qu'admirer sa noble indépendance, et déchire lui-même le décret de l'exil.

Fidèle à son système, Bonaparte presse le Cardinal de prendre l'administration du diocèse de Paris. Le nouvel Archevêque déclare qu'il ne peut accéder à ce désir qu'autant que les Vicaires capitulaires donneront leur démission. Le moment est solennel et critique. Tous les regards se tournent vers l'abbé d'Astros. Il appelle aussitôt à lui toute la puissance de sa réflexion; il calcule d'un œil rapide toutes les conséquences d'une fatale concession. D'un côté, les intérêts de la religion demandent qu'il reste à son poste; de l'autre, son refus peut le conduire à l'exil ou dans les fers. Peu lui importe, pourvu qu'il accomplisse un devoir sacré ! Sa démission est refusée, et le Cardinal renonce à l'archevêché de Paris.

L'Empereur est instruit de tous ces faits, et dès lors il regarde M. d'Astros comme l'un de ses plus redoutables adversaires. Par un de ces brusques mouvements qui lui étaient asez familiers, il nomme à l'archevêché de Paris l'abbé Maury.

Quelle gloire, Messieurs, attachée d'abord à ce nom, et ensuite quelle triste décadence ! Quel ferme et indomptable courage, et tout à coup quelle désolante faiblesse ! Par une de ces versatilités qu'expliquent assez la fougue de son imagination, la mobilité de son caractère, le désir ardent de revoir, et sa patrie, et Paris surtout, où il a passé des jours si brillants, le cardinal Maury écrit à l'Empereur des Français pour déposer à ses pieds l'hommage de son admiration et de ses sympathies. Il ne veut plus être le courtisan du malheur, il veut être celui de la fortune. En 1806, il arrive dans la capitale, accepte des places et des dignités, et, le 14 octobre 1810, il est nommé Archevêque de Paris. Les voilà donc maintenant en présence, ces deux hommes de caractères si divers, de vues si opposées : l'un qui va se montrer condescendant jusqu'à flétrir sa brillante renommée; l'autre qui va paraître fort comme la vertu, inébranlable comme le devoir.

L'Empereur avait fait notifier au chapitre métropolitain que son intention bien arrêtée était que l'administration du diocèse fût donnée au Cardinal Maury. L'assemblée capitulaire décida que cette administration, purement extérieure, et qui ne conférait aucune juridiction, lui serait offerte, et M. d'Astros se rendit auprès du Cardinal. « Monseigneur, lui dit-il, nous venons au nom du chapitre de Paris, vous féliciter de votre nomination à ce siége, et prier V. E. de prendre en main l'administration du diocèse. Il n'est personne qui ne rappelle, en ce moment, avec quelle éloquence et quel courage vous avez défendu la cause de la Religion et du Clergé. » Le Cardinal répondit : « Je n'irai m'asseoir sur le siége épiscopal de Paris, qu'autant que le Pape me prendra par la main pour m'y faire monter. » La conduite du Cardinal ne répondit pas à cette

protestation éclatante de soumission au siége apostolique, et M. d'Astros était tous les jours effrayé des empiétements de l'administrateur du diocèse.

Les jours étaient mauvais alors pour l'Eglise. Celui qui avait arraché à la papauté le traité de paix de Tolentino, la retenait maintenant captive à Savone; et cette politique, qui avait commencé par la spoliation du territoire, persécutait maintenant le chef de la chrétienté. On a dit et publié partout dans les journaux, les mémoires et les biographies, que M. d'Astros avait reçu, publié, affiché même une bulle d'excommunication contre l'Empereur; il n'en est rien, Messieurs, et il importe, après sa mort, de rétablir la vérité dans l'histoire.

Justement alarmé des téméraires usurpations du Cardinal Maury, le Pape lui avait adressé un bref, daté du 5 septembre, à Savone, pour lui reprocher et son acceptation de l'archevêché de Paris et sa véritable intrusion. M. d'Astros n'avait point reçu officiellement ce bref; mais il l'avait vu. Le Cardinal connaissait l'inflexibilité de ses principes; il comprit que tant que cet homme serait debout, il ne pourrait faire un pas en avant. Il avait porté contre lui au Gouvernement des plaintes odieuses. On affirme même qu'il avait jeté dans l'esprit de l'Empereur, contre ce prêtre incorruptible, une accusation aussi atroce que ridicule. Il vendit à la police, bien moins encore que pour trente deniers, la liberté du nouvel Athanase, accepta le mandat de le garder à vue, et de devenir ainsi son geolier.

Le 1er janvier 1811 fut un beau jour de gloire pour M. d'Astros !

L'histoire redira bientôt cette scène à jamais mémorable où l'Empereur chercha à jeter l'intimidation dans le cœur du nouveau Basile de Césarée, et cette

impassible figure de M. d'Astros, fixant, sur le conquérant irrité, un imperturbable regard.

Elle vous montrera le Cardinal Maury conduisant lui-même son captif au ministère de la police, et le livrant sans défense à ses ennemis.

Elle vous racontera cet interrogatoire que l'on croirait copié dans ces vieilles pages du martyrologe de l'Église persécutée ; et le refus constant de la part de M. d'Astros, d'indiquer la source d'où lui est parvenu le bref foudroyant une criminelle apostasie; et la constance avec laquelle il garde une dignité qu'on veut qu'il abandonne, pour servir des prétentions ambitieuses, et dont il ne veut pas se dépouiller pour défendre les intérêts de l'Église ; et toutes ces tortures morales, exercées sur un inébranlable courage, commencées le 1er janvier aux Tuileries, et terminées le 4 à Vincennes.

Dix-huit mois s'écouleront pour lui dans cette forteresse aux lugubres souvenirs, sous la torture du secret le plus rigoureux. Privé de tout secours humain, il ne voit, il n'entend rien que du côté du ciel. Il apprend, il récite, il chante les Psaumes du Roi Prophète, comme autrefois les enfants d'Israël captifs sur les rives de l'Euphrate.

Au moment où M. d'Astros franchit le seuil du donjon de Vincennes, l'Empereur était au comble de sa gloire. Expliquez-moi comment, depuis les premiers moments de cette captivité jusqu'à la fin, cette gloire s'est effacée jour par jour avec une effrayante rapidité ? Je l'ignore. Vous connaissez les événements qui, pendant qu'un pauvre prêtre, sans défense, gémissait dans un obscur cachot, précipitèrent la ruine de l'empire le plus florissant des temps modernes.

A l'approche des armées alliées, M. d'Astros fut transporté dans la citadelle d'Angers, dont les portes s'ouvrirent devant lui à l'époque de la Restauration. Il

revint à Paris, reprit bientôt après la place de Vicaire général capitulaire, exerça une haute influence dans les diverses Commissions nommées par le Roi pour l'examen de plusieurs questions religieuses.

Dans l'année 1814, les journaux de la capitale annoncèrent l'arrivée de Madame Louise de Bourbon-Condé. Cette princesse était fille du vainqueur de Johannisberg, sœur du dernier des Condé, et tante de l'infortuné duc d'Enghien. Elle avait embrassé la règle de saint Benoît pendant l'émigration, et venait à Paris établir une maison de son ordre. La nature de ses projets la mit, pour la première fois, en rapport avec M. d'Astros. Ces deux grandes âmes se comprirent, et cherchèrent, par une heureuse réciprocité de sentiments, à réaliser une sainte entreprise. Mais en quel lieu la princesse plantera-t-elle sa tente ? Le Conseil du Roi décide qu'on lui donnera la maison du Temple. Ces tours, qui ont renfermé tant de royales victimes, sont tombées ; mais le reste des bâtiments existe encore avec tous les souvenirs de ces douleurs, de ces larmes, de ces angoisses, de ces déchirantes séparations auxquelles, Messieurs, s'il est permis de rapprocher les choses humaines des choses divines, on ne peut comparer dans les annales du monde que celles du Golgotha. Ne vous étonnez pas que M. d'Astros accepte de la princesse la mission de diriger les travaux ; pour relever une maison où se sont consommés tant de martyres, ne faut-il pas des mains qui ont été chargées de chaînes, afin que les victimes du présent s'unissant à celles du passé, puissent élever le monument de l'expiation ?

O grande et illustre princesse ! ô prêtre magnanime! quelles durent être vos émotions lorsque, pour la première fois, vous parcourûtes cette enceinte désolée ; vous pressâtes cette terre qu'avaient foulée un Roi,

une reine de France pour monter à l'échafaud ! Ombres royales et sacrées, vous fûtes donc alors consolées par les larmes et les prières que répandirent sur vous, et la nature, et le dévouement, et la piété!

Tout à coup l'invasion de Bonaparte, au mois de mars 1815, force Madame Louise de se retirer en Angleterre. Une maison de campagne appartenant à un Français émigré, M. Amyot, et appelée Litle-Chelsea, lui offre un asile : c'est là que M. d'Astros vient la joindre. Il passe quelques mois avec la princesse, et revient à Paris, laissant à Londres Madame de Condé. C'est alors que s'établit entre ces deux personnages une correspondance très-active, et où l'on trouve de charmants détails sur le séjour de M. d'Astros à Litle-Chelsea. Les travaux du Temple ne sont point interrompus, Madame revient à Paris, et, le 2 décembre 1816, elle prend possession de son nouveau monastère. La Duchesse d'Orléans offre à M. d'Astros la charge de son aumônier; il la refuse pour accepter le titre de Supérieur de la maison du Temple. C'est son œuvre de prédilection et l'objet de ses affections les plus chères, et, jusqu'au dernier soupir de la princesse, il ne cessera de lui prodiguer les marques du plus respectueux dévouement.

Nommé à l'évêché d'Orange en 1817, plus tard à celui de Saint-Flour, il ne reçoit la consécration épiscopale que pour celui de Bayonne, en 1820. C'est dans l'administration de ce vaste diocèse, pendant dix années, que nous rencontrons l'établissement du séminaire de la Ressorre, la création des maisons d'Hasparren, de Saint-Pé et d'Oloron; la célèbre mission d'Orthez; la publication des statuts synodaux, la généreuse hospitalité offerte aux prêtres d'Espagne et au patriarche de Lisbonne, la défense des droits de l'épiscopat dans l'enseignement, et le refus de l'archevêché de Besançon.

Le 16 mars 1830, il est nommé au siége de Toulouse ; il fait d'inutiles efforts pour refuser cette position nouvelle; il est contraint d'accepter, et pendant vingt-deux années, il nous a été donné de le voir à l'œuvre, combattant à droite et à gauche toute hauteur s'élevant contre la science de Dieu; protégeant avec intrépidité et l'Eglise de France indignement flétrie, et l'innocence opprimée; honorant son ministère par la vertu la plus sublime, et sa vieillesse par d'impérissables travaux.

Passons maintenant, Messieurs, aux appréciations des grandes luttes qu'a eues à soutenir notre illustre confrère, luttes qui ne partent plus de la puissance des rois de la terre, mais de la violence de l'erreur, quelles que soient les formes sous lesquelles elle se produit.

Il est peu gracieux de ma part, je le sais, de conduire une Académie tout entière dans le champ un peu aride de la discipline de l'Eglise, de la philosophie contemporaine et de l'enseignement public ; mais j'ai l'honneur de porter la parole devant des hommes qui ne vouent pas un culte exclusif aux Muses; je parle à des magistrats et à des jurisconsultes habiles; à des professeurs éminents et à des savants distingués ; et si l'auditoire qui m'écoute était moins éclairé, je serais aussi plus inexcusable.

L'Eglise, comme toute société visible sur la terre, a des lois qui lui sont propres. L'ensemble de ces lois forme ce que nous appelons le code de sa discipline. A elle seule il appartient de les appliquer, de les interpréter, et nous ne reconnaissons d'autre droit à la puissance temporelle que celui de les protéger. L'Eglise a bien pu faire de temps à autre quelques concessions à cette puissance; mais ces concessions, loin de diminuer son autorité, la confirment. Par un juste retour,

l'Église protége la puissance séculière, en plaçant au nombre des préceptes les plus essentiels qu'elle impose, la soumission aux lois établies.

Rendu à la liberté, M. d'Astros dut justifier sa longue résistance ; il dut montrer qu'en s'opposant, au péril même de sa vie, aux usurpations du pouvoir, il était le fidèle interprète des antiques traditions, le défenseur des droits du Siége apostolique et de la discipline méconnue. C'est ce qu'il fit dans la publication de son premier ouvrage de controverse, qui porte la date de 1814, et qui a pour titre : *Du pouvoir prétendu des sujets nommés aux évêchés, dans l'administration des diocèses.* Il y expose les vrais principes de la juridiction avec une grande précision, il réfute d'une manière victorieuse les objections du parti opposé, et les preuves qu'on pouvait tirer de quelques mémorables exemples, sous le règne d'Henri IV et de Louis XIV, et plaide avec une certaine éloquence la cause de l'irrévocabilité des vicaires capitulaires. C'est dans cet écrit que M. d'Astros parle de la fameuse déclaration du clergé de France de 1682, qui parut dans un temps assez inopportun, au moment où la cour Romaine et la cour de France étaient divisées entre elles sur l'affaire de la Régale, et où cette déclaration avait l'air d'être jetée, d'un côté, comme un défi, et de l'autre, pouvait être regardée comme une injure. L'immortel auteur de cet acte plus politique encore que religieux, eut à mes yeux un tort immense, celui de placer à côté d'une proposition incontestable, d'autres propositions qui pouvaient être vivement attaquées. M. d'Astros affirme que la déclaration de 1682 fut blâmée par le Pape, désavouée par plusieurs Évêques, abandonnée même par Louis XIV et Bossuet. Il expose les faits, mais ne les apprécie pas, en sorte qu'il est assez difficile de connaître ses sentiments sur cette

déclaration, que l'on peut regarder comme la promulgation éclatante des libertés de notre Église.

Je ne chercherai pas à expliquer, Messieurs, comment, dans la première partie du XIXe siècle, les gouvernements divers qui se sont succédé en France, ont cherché à isoler le clergé de l'instruction publique. Était-ce parce qu'on redoutait son influence? mais une influence qui ne tend qu'à perpétuer au sein des sociétés humaines les principes éternels de l'ordre et du respect aux lois établies, est-elle à craindre? Était-ce pour ne pas confondre les deux puissances? mais dans les matières mixtes comme celle de l'éducation, qui présentent un côté religieux et un côté social, pourquoi séparer deux agents qui doivent nécessairement concourir à former une seule et même action? Était-ce enfin par l'effet d'un prétendu antagonisme de l'Université contre l'Église? je l'ignore. Mais il est beau d'entendre la voix de notre illustre confrère, défendre, en 1828, les droits de l'épiscopat français méconnus par l'ordonnance royale du 21 avril; dérouler les annales de l'histoire pour montrer la part que les législateurs ont donnée au sacerdoce dans l'instruction de la jeunesse; dans deux mémoires adressés au Roi et aux Chambres en 1843 et 1847, demander, avec l'accent de la douleur et de la conviction, la liberté d'enseignement au nom de la religion, de la société et de la famille.

Par la plus désolante des aberrations, la religion véritable a vu s'élever contre elle, depuis l'origine du monde, une orgueilleuse ennemie. C'est la raison humaine, qui, repoussant les révélations successives faites par la Divinité, a nié la possibilité des mystères, et n'a pas voulu comprendre qu'il ne dépend pas de l'homme de déterminer la nature ou la multiplicité des moyens que peut employer le Révélateur suprême

pour faire connaître la vérité; qu'il peut dire à sa créature : « Il y a des vérités que je veux te montrer dans tout leur jour, d'autres que tu ne verras qu'à travers un voile; tu sauras seulement qu'elles existent, et tu n'iras pas au delà. Que te montrerais-je dans l'immobile éternité, si dans le temps qui passe tu connaissais toutes choses? Tu t'élèves, et je dois t'abaisser; et si je proclame l'existence des mystères, c'est pour te punir de tes superbes dédains. » Eh bien, Messieurs, la raison individuelle n'a point voulu reconnaître la vérité de ces appréciations, et dans tous les siècles, elle s'est placée en lutte permanente contre la raison divine. Sous mille formes diverses, engageant le combat, tantôt niant Dieu lui-même par l'athéisme, tantôt formant de l'ensemble de tous les êtres matériels et immatériels une divinité par le panthéisme, déchirant l'unité des croyances par le schisme, attaquant tel ou tel dogme par l'hérésie, se parant du beau nom de philosophie ou de réforme, et se précipitant, comme le dit Bossuet, dans d'incompréhensibles erreurs, pour ne pas admettre d'incompréhensibles vérités.

Notre illustre Archevêque n'est point demeuré étranger, vous le savez, à toutes ces grandes luttes. Les travaux qu'il a entrepris pour la défense de la foi chrétienne, il les a réunis dans *la Vérité catholique démontrée*, et dans plusieurs de ses lettres pastorales; et ses adversaires doivent au moins lui rendre cette justice, que s'il s'est montré intolérant pour l'erreur, et il le devait, il a su conserver dans la discussion, cette politesse de langage et cette urbanité de formes que réclamaient, d'une part l'élévation de son caractère, et de l'autre les talents et les qualités brillantes qui se trouvaient dans le camp ennemi.

Il y a trente années que parut en France, comme un brillant météore, un livre ayant pour titre : *Essai sur*

l'indifférence, et pour auteur M. l'abbé de Lamennais. Cet écrit eut un succès étonnant; tout saisissait dans ces belles pages, la nouveauté des aperçus, la puissance de la logique, la grandeur des images, l'harmonie vigoureuse du style. L'auteur avait conçu un système de philosophie en ce qui touche aux fondements de la certitude; il s'éleva contre toutes les opinions accréditées sur cette matière, et proclama le témoignage universel ou la raison générale, principe exclusif de toutes les connaissances humaines. Une contradiction frappante devait cependant l'arrêter au premier pas qu'il faisait dans la carrière. Comment saisir et apprécier la force du témoignage universel, sans avoir recours au sentiment intime, et à la raison individuelle, et au témoignage des sens? en sorte que ce que l'auteur voulait détruire, servait au contraire à le combattre. Son génie aventureux le porta à d'étranges découvertes dans des contrées encore inexplorées; il découvrit qu'il n'y avait eu en réalité qu'une seule religion sur la terre, et qu'au sein même de l'idolâtrie, tous les peuples avaient reconnu l'existence et les attributs d'un Dieu unique; que l'idolâtrie n'était pas une erreur, mais un crime; qu'enfin le christianisme dans ses dogmes n'est que la raison humaine. Et personne n'ignore que les disciples de l'illustre écrivain, poussant encore plus loin leurs ingénieuses explorations, avaient fini par découvrir que tous les dogmes du catholicisme étaient connus de tout le monde païen. Ce nouvel ordre d'idées, non-seulement était contraire à tous les faits de l'histoire, mais il réduisait à néant la nécessité et les bienfaits de la révélation chrétienne. Il fallut donc en arrêter le cours; de là, Messieurs, le projet d'une censure conçu et exécuté par Mgr. d'Astros et plusieurs autres Évêques, sur cinquante-six propositions extraites des ouvrages de l'au-

teur ou de ses disciples. De là, cette vaste correspondance entretenue avec tout l'épiscopat français, ces réclamations solennelles portées au siége apostolique, ces approbations unanimes données au courage et à la science de notre Archevêque, ces nombreuses missives de plusieurs membres du sacré Collége, qui lui payent le tribut de leur admiration. De là, enfin, la célèbre encyclique de Grégoire XVI, qui condamne toutes les erreurs dont la censure avait découvert le venin. Espérons, Messieurs, que cet écrivain qui avait honoré la Religion et consolé l'Église par ses premiers travaux, terminera sa carrière comme il l'avait commencée. Le génie de l'homme est sujet à bien des écarts; les illusions de l'amour-propre sont difficiles à détruire; il en coûte beaucoup pour s'avouer vaincu. On a souvent la conscience du remords, sans avoir le courage de l'exprimer. Je n'ai pas besoin ici de justifier mes regrets; parmi ceux qui m'écoutent, personne ne viendra intercepter le rayon d'espérance que je laisse tomber sur un grand nom.

Vers la fin de sa vie, notre illustre confrère parut retrouver toute l'énergie de ses premiers combats pour défendre l'Église de France injustement flétrie dans la question de sa liturgie, et pour protéger un ordre célèbre, contre les nouvelles attaques de l'impiété. On dirait qu'il a reçu du ciel une mission spéciale de repousser toutes les attaques, de s'opposer à toutes les invasions; pas d'ennemis qui se présentent qu'il ne veuille aussitôt combattre. Dans son étonnante activité, vous diriez qu'il les attend au passage pour les arrêter dans leur course, et d'une main ferme et vigoureuse les forcer à une marche rétrograde. L'Église ne reçoit pas un assaut, qu'il ne soit là debout pour la défendre. Sentinelle avancée et attentive, au moindre bruit il pousse le cri d'alarme et commence la lutte.

A quelle source a-t-il puisé cet admirable instinct, qui , au milieu des questions les plus difficiles et les plus délicates, le conduit toujours à la vérité, lui donne ce talent si rare de la dépouiller de tous ses accessoires et de la faire paraître dans tout son jour? Il sait que quelques-uns de ses adversaires ont au-dessus de lui une plus grande richesse de style , une facilité plus abondante d'élocution; peu lui importe! il n'est ni ébloui par l'éclat d'un grand nom, ni arrêté par une brillante renommée littéraire; il a le sentiment de son devoir, la conscience de la justice de sa cause, l'impassibilité de son courage, et cela lui suffit. Ne sait-il pas que l'orgueilleux Philistin a été autrefois abattu par la petite pierre de la panetière de David? Le génie pour lui, c'est de viser droit au but; et quand le trait est lancé, vous êtes sûr que l'ennemi est atteint.

Son administration peut servir de modèle à toutes les autres ; il lui donna pour fondement deux principes invariables : exactitude dans les formes, droiture et douceur inaltérable dans le fond. Une entente merveilleuse des affaires ; un esprit calme, froid et toujours maître de lui-même; une prudence ennemie de la précipitation, une discrétion qui appelait à lui la confiance universelle et la communication de tous les secrets : tels furent les mobiles de son gouvernement. Que ne puis-je ici dérouler devant vous cette immense correspondance des Rois, des Ministres et de tout l'Épiscopat, qui le consultaient de toutes les parties de l'univers. L'Église tournait naturellement ses regards vers l'Archevêque de Toulouse, comme autrefois vers Augustin d'Hippone, comme au milieu de la tourmente les passagers interrogent le pilote et sur l'imminence des dangers et sur les chances du salut.

Et cependant, Messieurs, il fut assez mal servi par son organisation physique ; sa santé délicate et faible

n'était pas en harmonie avec les forces de son âme ; il avait besoin de lutter sans cesse contre la nature. Ce qu'elle paraissait lui refuser du côté de la facilité, de la flexibilité du talent, il le retrouvait du côté de la variété, de l'étendue des connaissances et de l'heureux emploi du temps, la seule chose dont il fut avare. Semblable à un instrument artistement élaboré, dont les multiples rouages, obéissant à un principal moteur, tracent invariablement les mêmes cercles, sa vie reproduisait aux mêmes heures des occupations identiques. Dans les paisibles oscillations de son existence, il priait comme un ange du ciel, combattait comme un athlète, visitait son troupeau, paraissait au sanctuaire avec la dignité d'Éléazar ; formait l'immense collection de ses mandements, dont plusieurs sont de véritables traités de philosophie religieuse ; composait des ouvrages de controverse, de droit canonique et de liturgie ; traçait lui-même, le burin à la main, avec une patience toute maternelle, ces gracieuses images où il montrait à l'infortuné sourd-muet la religion en peinture, afin que son œil pût saisir ce que son oreille ne lui permettait pas d'entendre; rappelait aux théologiens les règles pleines de sagesse tracées par l'immortel Benoît XIV dans la fameuse question du *Prêt à jour;* demandait à grands cris la liberté de l'enseignement ; protégeait, enfin, par l'autorité de ses exemples et la sainteté de son épiscopat, toute la maison d'Israël.

Telle est, Messieurs, la vie que vous venez de parcourir avec moi, et j'ai hâte d'arriver aux appréciations littéraires.

Il faut distinguer, dans la littérature, ce qui caractérise sa nature, des formes extérieures qu'elle revêt ; elle n'est en réalité que l'amour du vrai et du beau, et c'est par le style qu'elle rend ses tra-

vaux accessibles à notre intelligence. On peut être un littérateur très-distingué sans être très-élégant dans sa diction ; la diversité des matières diversifie les genres d'élocution, et on ne doit pas demander au controversiste l'éloquence de l'orateur. Le vrai talent en littérature consiste, d'après le précepte d'Horace, à donner à chaque matière que l'on traite la couleur et la nuance qui lui convient, *convenientia cuique*, et à mettre toujours son style en harmonie avec la nature du sujet. D'après ces principes que je crois incontestables, il ne me sera pas difficile d'assigner une place honorable en littérature à notre illustre confrère. J'ai parcouru tous ses écrits, et j'ai été frappé du caractère particulier qui les distingue. Dès la première page, vous apercevez le but qu'il se propose d'atteindre ; il expose son sujet avec une étonnante précision, découvre ses preuves et ses moyens, et développe ses propositions avec une grande force de raisonnement. Vous n'êtes point arrêté dans la lecture par les incorrections du langage, des expressions trop hardies, des figures exagérées, des périodes interminables : le style de tous ses ouvrages est d'une correction irréprochable, uniforme sans monotonie, simple sans être bas, clair et précis. L'auteur n'est point l'ami de ces longues digressions qui font quelquefois perdre de vue le sujet principal ; il ne dit que ce qu'il faut, et comme il convient de le dire. Ne croyez pas cependant que son style manque d'énergie et d'élévation. Il sait lui communiquer l'animation qui agite sa pensée. Écoutez-le, Messieurs, nous peindre à grands traits les tristes écarts du génie :
« La Religion, dit-il, n'a pas besoin de ses défenseurs ;
» c'est elle qui fait leur gloire. Qu'un esprit supérieur
» lui consacre sa plume, elle donne à ses écrits une
» force, une élévation, un éclat qui ravissent et qui

» entraînent. S'il tourne ses armes contre elle, son » talent dégénère ; de vains sophismes, des principes » absurdes remplacent la solide éloquence de ses pre- » miers écrits ; il va d'erreurs en erreurs, il roule » dans les ténèbres d'abîme en abîme. L'enthousiasme » qu'il avait excité disparaît ; toute sa gloire s'éva- » nouit ; son nom passera à la postérité, mais comme » un triste monument de la faiblesse humaine. »

Me sera-t-il permis maintenant, Messieurs, de vous parler de ses poésies, qu'il composa presque toutes à vingt ans. Ce sont des Sonnets, des Idylles, des Stances, des Quatrains et des Rondeaux, beaucoup plus qu'il n'en faut pour la riche corbeille d'Isaure.

Lorsque l'unanimité de vos suffrages l'introduisit dans l'Académie du Gai savoir, sa modestie vous laissa ignorer les titres qu'il avait à fixer votre choix.

Dans son Remercîment, qui peut être regardé comme un modèle du goût le plus exquis en littérature, il vous parla de la poésie avec une chaleur et un entraînement qui témoignaient du culte qu'il avait voué dans sa jeunesse à cette reine des beaux arts. Il était heureux et fier de vous appartenir.

Ces Jeux brillants d'Isaure ne lui étaient pas inconnus ; jusque dans le sein de sa propre famille, il rencontrait des traditions et des souvenirs qui lui redisaient les gloires de l'Académie. En 1765, Portalis l'ancien concourait pour le prix d'éloquence ; et en 1806, son fils acceptait l'éloge de Clémence Isaure. Autant que sa santé toujours chancelante et les graves occupations de son ministère pouvaient le lui permettre, il assistait à nos séances et apportait le tribut de ses intéressantes lectures. Au jour où Pie IX lui donna la pourpre romaine, il reçut avec une haute bienveillance la députation de l'Académie, et déclara que de toutes les félicitations qu'il avait acceptées, celle des

Mainteneurs, ses confrères, était l'une des plus sensibles à son cœur. Ainsi, jusqu'à son dernier soupir, il nous a entourés de ses affectueuses sympathies.

Je ne vous dirai point ici cette mort aussi belle que la vie, et ce deuil universel, et ce concert de louanges qui s'est fait entendre sur son cercueil, et ces bénédictions données à sa mémoire.

Je vous remercie, Messieurs, de m'avoir choisi pour faire son éloge, et élever, au sein de cette Académie, un monument à sa gloire. Je me connaissais trop pour rechercher cet honneur; j'ai dû céder à vos instances et servir ainsi mes sentiments personnels d'admiration pour un illustre confrère dont la grandeur et la vertu seront toujours pour moi un doux entretien.



REMERCIMENT

DE MONSEIGNEUR MIOLAND,

ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE,

Prononcé dans la Séance publique du 7 mars 1852.

Messieurs,

En m'admettant parmi vous, sans doute vous avez voulu perpétuer un usage honorable à l'Académie. Mes vénérables prédécesseurs le justifiaient du moins, ou par des productions littéraires, ou par les grâces d'un esprit orné de connaissances variées, et l'éminent Pontife dont vous venez d'entendre l'éloge avec tant d'intérêt, par des ouvrages d'un incontestable mérite; mais son successeur ne vous a offert que son seul caractère de premier Pasteur de l'Église de Toulouse. Votre bienveillance a daigné y voir un titre à cet honneur. Je l'accepte, Messieurs, avec un sentiment de reconnaissance pour cette distinction personnelle dont je suis profondément touché, et aussi comme le témoignage de l'esprit chrétien qui anime l'Académie et dont vous vous montrez si dignes de conserver la religieuse tradition.

L'esprit chrétien, Messieurs, c'est en effet le caractère spécial de votre illustre Compagnie, et qui la marque d'un sceau particulier entre toutes les autres Sociétés littéraires. Il a présidé à sa naissance : ne

s'est-il pas mêlé constamment à ses travaux et à ses fêtes ? Ne donne-t-il pas chaque année une sorte de consécration à ces Fleurs qui sont ses couronnes ? Chaque année encore n'appelez-vous pas la Poésie à célébrer au milieu de vous la gloire de Marie, mère de Dieu ?

Par là vous faites comprendre à tous que pour vous la culture des Lettres n'est pas seulement un vain plaisir de l'esprit, mais le délassement d'un noble cœur qui, jusque dans ses récréations, ne sépare jamais le bien du beau, ne se contentant pas seulement de jouir avec reconnaissance des dons de l'intelligence, mais trouvant son bonheur à les développer, à les perfectionner par l'étude, et à les consacrer à un usage digne de plaire à celui de qui il les tient.

Ainsi, dociles aux leçons d'une sagesse bien plus haute que celle de la terre, vous vous plaisez à unir tout ce qui est juste, tout ce qui est bon et honnête, tout ce qui mérite l'estime des hommes, à tout ce qui est gracieux et aimable, à tout ce qui est propre à embellir, à orner l'intelligence, et à charmer les rapports d'une Société d'esprits cultivés et délicats.

Cinq siècles ont applaudi à cette sage direction imprimée aux travaux de l'Académie, et à travers tant d'événements et de révolutions, toutes ces générations y ont trouvé le titre le plus légitime au respect dont elles l'ont constamment environnée.

L'Académie elle-même, souffrez, Messieurs, que nous le disions ici hautement, l'Académie, plus heureuse que d'autres Compagnies du même genre, y a recueilli une double gloire. D'abord elle a su par là se préserver de l'impiété du dernier siècle, qui, dans son aveuglement, se plaisait à détruire, en se jouant, tous les appuis de la Religion et des mœurs. Soit qu'elle se présentât ornée de toutes les grâces du langage;

soit qu'elle vous apparût sous les formes sentencieuses de la raison philosophique, elle n'a pu vous séduire; car, à vos yeux, qu'est-ce que les dons les plus brillants de l'intelligence quand ils ne servent qu'à pervertir les cœurs? Qu'est-ce que la raison sans dépendance de celui de qui elle vient, c'est-à-dire, sans la foi qui l'éclaire, la fortifie et la guide? L'incrédulité donc ni la licence n'ont point trouvé ici d'approbateurs, et vous pouvez aujourd'hui vous féliciter d'être demeurés innocents des malheurs publics qu'elles ont causés. Heureux, Messieurs, en repoussant énergiquement de votre sein l'irréligion, d'avoir en même temps repoussé toute solidarité avec ces doctrines funestes qui ont jeté la patrie hors de ses voies, et l'ont abandonnée aux hasards des tempêtes.

De plus, dans des temps moins éloignés de nous, le même esprit chrétien vous a protégés contre le mauvais goût qui menaçait la république des Lettres d'une nouvelle invasion de barbares : au milieu de ces folles théories, vous êtes demeurés les fermes soutiens de ces principes éternels qui, dans tous les siècles, ont été la règle des ouvrages de l'esprit, et vous n'avez eu besoin que de maintenir vos traditions pour vous préserver de cette littérature sans frein, digne expression d'une société sans principes, flottant à l'aventure, emportée à tout vent de doctrine.

C'est, j'aime à le répéter, Messieurs, c'est une double gloire pour l'Académie d'avoir conservé parmi nous ce culte du bon goût; car, bien penser est le fondement de bien dire, selon cette judicieuse observation de Fénélon : « Ne donnons pas le nom d'esprit à » une imagination éblouissante; réservons-le pour un » génie réglé et correct, qui tourne tout en sentiment, » qui suit pas à pas la nature toujours simple et gra- » cieuse, qui ramène toutes les pensées aux principes

» de la raison, et qui ne trouve beau que ce qui est » véritable. »

N'est-il pas permis de penser que votre persévérance à défendre les règles immuables du vrai et du beau n'a pas été sans influence sur l'esprit général de cette noble cité? C'est de vous surtout qu'elle a appris à garder, comme un héritage cher et précieux, les traditions du goût comme celles de la foi; et pour conserver sans tache le glorieux renom de ville sainte et de ville savante, elle n'a eu qu'à s'inspirer de l'esprit qui animait l'élite de ses citoyens.

Jouissez, Messieurs, de cet honneur si digne d'hommes éclairés et chrétiens; reposez-vous avec une juste satisfaction dans la pensée d'avoir pu vous rendre par là plus utiles au bonheur de vos concitoyens, que ne sembleraient le faire croire les formes de vos Jeux littéraires; et maintenez ce double esprit, comme le plus beau patrimoine de votre Compagnie, et le titre le plus légitime aux hommages dont la cité vous entoure.

Pour moi, Messieurs, à qui les devoirs de la charge pastorale laissent de si rares loisirs, j'aurai le regret de ne pouvoir prendre toujours une part bien active à vos travaux; mais croyez que je m'y associerai de grand cœur. Je les accompagnerai de mes vœux et de tout l'intérêt que m'impose la bienveillance de votre choix, et je mettrai toujours au nombre de mes délassements les plus désirables, les rapports qui vont s'établir ou se multiplier pour moi avec les Membres de l'Académie qui me reçoit aujourd'hui dans son sein.



RÉPONSE AU REMERCIMENT DE MGR L'ARCHEVÊQUE DE TOULOUSE,

Par M. le Chevalier DU MÈGE, Modérateur.

MONSEIGNEUR,

Bien avant l'époque où l'illustre Prélat, dont l'éloge vient d'être prononcé, crut devoir vous appeler pour le seconder dans son administration diocésaine, et pour le remplacer un jour sur le siége de Toulouse, l'Académie savait tout ce que vous aviez fait pour la gloire de la Religion, et pour lui donner des ministres, animés du zèle le plus pur, éloquents et profonds interprètes des saintes doctrines. Lyon, cette noble patrie de tant d'hommes illustres, et qui vous compte avec orgueil au nombre de ses enfants, avait apprécié la haute intelligence qui vous a si éminemment distingué dans l'enseignement de la science la plus sublime. Vos succès ne sont point demeurés sans retentissement parmi nous; de nombreux élèves, devenus justement célèbres, ont su refléter au loin la gloire de leur maître. Ce sont ces succès qui vous ont désigné pour les plus hautes dignités de la hiérarchie ecclésiastique, et l'on sait avec quelle joie l'épiscopat français, si digne de la vénération de tous, vous a vu appelé dans son sein. Le diocèse que vous avez gouverné loin de nous, conserve le souvenir de l'heureuse influence de

votre activité, de vos soins et de votre bonté toute paternelle. Là, Monseigneur, une société qui étudie les vénérables débris échappés au vandalisme, et surtout, aux erreurs des révolutions, a voulu vous compter au nombre de ses membres, pour donner plus d'éclat à ses recherches, plus d'autorité à ses opinions. A Toulouse, une autre association d'hommes d'élite, fondée pour atteindre le même but, pour parvenir aux mêmes résultats, vous compte aussi dans ses rangs. Que votre modestie ne rejette donc point sur de seuls motifs de convenance, votre admission parmi nous; ce sont vos travaux qui vous ont ouvert les portes de l'Académie. Elle est fière de vous posséder; elle est heureuse de resserrer aujourd'hui les liens qui l'ont toujours unie à l'Église.

L'Église a été constamment la protectrice des Lettres. C'est par leur culture, c'est par celle des arts, c'est par l'éloquence autant que par la piété, qu'elle a triomphé, et qu'elle triomphe encore, des utopies les plus dangereuses et des doctrines les plus coupables.

Alors que ses disciples, éprouvés par de longues et sanglantes persécutions, sortirent enfin des Catacombes, peuplées encore aujourd'hui de martyrs, le Monde Romain chancelait sur ses bases. Les barbares s'approchaient. Les écoles d'Alexandrie et d'Athènes ne comptaient plus que des rhéteurs et des sophistes; l'instruction était peut-être entrée dans toutes les classes de la société, mais le génie créateur n'existait plus. Dans la ville éternelle, il est vrai, Claudien, par des compositions quelquefois pleines de force, quelquefois seulement gracieuses, essayait une sorte de renaissance de l'Olympe antique; mais les croyances avaient disparu, et les efforts de ce poëte, et les derniers accents de Symmaque, demandant le rétablissement de l'Autel de la Victoire, n'excitaient qu'une admiration stérile.

D'ailleurs, une nouvelle et forte école, inspirée par les enseignements apostoliques, s'était élevée; la tribune politique était remplacée par la tribune chrétienne: et combien d'orateurs sublimes y sont montés! Chez eux, la véhémence et la pompe du style ajoutent à la puissance de la vérité. Le pathétique, les figures les plus hardies, la personnification des êtres abstraits en êtres réels, les tableaux les plus animés, les plus saisissants, les plus richement colorés, se présentent à chaque instant dans leurs écrits. Qu'on les relise maintenant, et l'on ne sera plus surpris de l'enthousiasme des populations, de la foi si expansive et si vive des premiers chrétiens, et des triomphes rapides de la parole évangélique. Ainsi, une littérature, dégagée des mythes dangereux du polythéisme, apparaissait. Fidèle, mais seulement pour le goût et la forme, aux traditions du passé, elle allait parcourir des routes jusqu'alors inconnues, elle allait découvrir de nouveaux horizons..... Tout à coup, des tribus innombrables d'étrangers ignorants et avides, accoururent; devant eux, les monuments s'écroulèrent, et les chefs-d'œuvre de l'esprit humain allaient périr. Mais l'Église veillait!... les cloîtres consacrés au recueillement et à la prière, la cellule du moine d'occident, comme celle du caloyer des contrées orientales, offrit un asile aux œuvres de la judicieuse et savante antiquité. Les successeurs de saint Pierre, chefs de l'Église universelle, et les patriarches de la ville de Constantin, ne voulurent point d'ailleurs céder à ce que, de nos jours, on appellerait les exigences ou les besoins du siècle. Ils n'autorisèrent point la traduction des livres sacrés en ces idiomes vulgaires, qui naissaient alors, ou que la conquête avait imposés. Par là, ils conservèrent, pour tous les temps et pour tous les lieux, et la langue d'Homère et des Septante, et la langue de Virgile et de Tertullien.

J'ai nommé les chefs de l'Église universelle, et j'ai dû le faire. Quel ami des lettres, quel admirateur des beaux-arts, ne se sent pénétré de reconnaissance pour eux? Ne leur doit-on pas les richesses bibliographiques du Vatican? N'est-ce pas eux qui ont fait recueillir dans la Grèce, presqu'à l'instant où le dernier de ses empereurs allait mourir en défendant les murs entr'ouverts de sa capitale, les manuscrits les plus précieux, les plus rares? N'est-ce pas eux qui ont retiré du milieu des ruines entassées, ces restes de la statuaire que le monde entier admire aujourd'hui? N'est-ce pas eux qui, après avoir appelé autour de leur trône les savants de l'Hellade, fuyant devant les Osmanlis, les ont, exerçant une noble et pieuse munificence, comblés de richesses et d'honneurs? Glorieuse dynastie de Pontifes, qui s'éteint plusieurs fois, pendant le cours de chaque siècle, et qui renaît et règne toujours.

Et que l'on ne dise point que l'Église n'a encouragé, n'a protégé que les écrivains qui avaient consacré leur vie aux études religieuses; vingt exemples célèbres prouveraient le contraire. Qui ne sait d'ailleurs que, malgré les peintures, trop séduisantes peut-être, et d'Armide et d'Herminie, l'un des successeurs de saint Pierre voulut honorer le chantre immortel de la croisade, en plaçant lui-même, sur la tête du grand poëte, la couronne de laurier? Ainsi, Monseigneur, l'Eglise a toujours été la protectrice des Lettres, et ses chefs sont naturellement appelés à dispenser les récompenses que doivent obtenir ceux qui les cultivent avec succès.

Ces récompenses, il y a plus de cinq siècles que notre Académie les offre aux poëtes. Dans ce long espace de temps, elle a constamment observé les principes qui animaient ses fondateurs; elle a aimé, elle a célébré toutes les gloires de la France; elle a environné

de respect tout ce qui se rattache à la foi de nos pères, tout ce qui constate, comme vous l'avez remarqué, Monseigneur, l'essence d'une association chrétienne. Si elle avait oublié ces principes, elle n'existerait plus; et, de ses premiers temps, il ne resterait aujourd'hui que de vagues souvenirs, semblables à ces retentissements harmonieux, à ces vibrations de l'airain des vieilles basiliques, et qui, légères et fugitives, frappent encore nos oreilles alors que les saints concerts ont cessé.

Votre vénérable prédécesseur avait bien senti toute l'importance de notre attachement à l'Église et aux lois du goût, lois puisées dans les chefs-d'œuvre immortels que les siècles nous ont légués. Lui aussi repoussait avec force les productions d'une secte littéraire qui aspirait à la domination intellectuelle, et qui, dans ses rêves, croyait pouvoir, en renversant toutes les idées reçues, saper impunément les bases sur lesquelles reposent et la Religion et les mœurs publiques.

Nous ne l'entendrons plus, ce Prince de l'Eglise, dont la longue vie ne fut qu'un combat contre l'erreur. Mais les fastes de l'Académie diront qu'il savait tout ce qu'elle a fait, tout ce qu'elle aurait voulu tenter pour l'honneur des Lettres françaises. Écrivain savant et courageux, pasteur infatigable, prêtre modeste, il nous disait naguères, et dans la prévision d'une fin prochaine, que la pourpre dont il était revêtu ne devait servir qu'à parer son cercueil. Vous le remplacez parmi nous, Monseigneur, comme sur les trônes archiépiscopaux de Narbonne et de Toulouse, et le Corps des Jeux Floraux n'aura rien perdu, puisqu'il retrouve en vous l'heureuse réunion de la piété, des talents, de la science et de la vertu.

SEMONCE

Prononcée en Séance publique, le 25 janvier 1852,

Par M. CAZE,

Un des quarante Mainteneurs.

MESSIEURS,

Il faut compter beaucoup sur le respect des usages et des traditions académiques, pour se flatter de donner quelque intérêt à une séance littéraire au milieu des graves préoccupations de notre temps.

Lorsque au dehors de cette paisible enceinte s'agitent les problèmes dont la solution tient à la vie même des peuples et au salut des sociétés ; que la pensée publique, si longtemps et si vivement excitée, lassée et comme épuisée par tant d'efforts, semble s'affaisser sur elle-même ;

Lorsque des perspectives nouvelles pour les destinées du pays, s'offrent à l'imagination encore émue par tant de souvenirs, tant d'appréhensions et tant d'espérances, le moment paraît mal choisi pour parler des règles du Gai savoir, du programme de nos Concours, de nos Jeux, de nos Fêtes ; et la parole viendrait expirer sur mes lèvres, si je ne rappelais qu'un

mandat honorable m'est imposé et que j'accomplis un devoir.

Toutefois, Messieurs, ne pensez pas qu'en m'exprimant ainsi par le sentiment d'une situation et d'une défiance toute personnelle, je puisse méconnaître ce qu'il y a d'utile et de sérieux sous des apparences quelquefois frivoles, dans des exercices qui ont pour but le culte des Lettres, son caractère, et ses conditions de succès.

Tout s'enchaîne, en effet, dans l'ordre moral, et les corps littéraires ont aussi une fonction sociale à remplir.

Un poste d'honneur leur est assigné dans cette immense lutte qui se perpétue à travers les siècles, entre l'esprit ancien et l'esprit nouveau, entre le fait historique et la science spéculative, entre la tradition et le progrès :

Lutte formidable, où les vaincus ne se résignent jamais à la défaite, où les victoires trop décisives préparent presque toujours de nouveaux combats.

Les Lettres ont une large part d'influence et de responsabilité dans ce mouvement général des sociétés humaines, dans ces grands drames qui se déroulent sur la scène du monde.

Mais c'est particulièrement aux époques de transition et d'agitation sociale, que leur action salutaire ou pernicieuse se manifeste avec plus d'éclat et plus de puissance.

Alors les opinions les plus extrêmes se mêlent et se heurtent; les systèmes les plus opposés prétendent aux suffrages publics ; les théories les plus étranges se produisent, qui portent dans toutes les choses de l'ordre intellectuel le doute, le trouble et la confusion, sous le séduisant prétexte d'amélioration et de progrès.

Le progrès ! je n'en veux pas médire, Messieurs ; loin de moi cette pensée impie. Le progrès, c'est la vie même de l'homme dans le libre exercice de ses facultés, dans le développement régulier de ses forces, dans l'activité de son être.

Mais le progrès n'est pas la passion aveugle des changements, l'amour des nouveautés pour elles-mêmes ; cette mobilité d'esprit, ce mouvement irréfléchi de l'opinion, que l'uniformité de la règle irrite ou ennuie.

Il m'a semblé que dans un temps où ces tendances indisciplinées étaient un fait saisissant et caractéristique, il ne serait pas hors de propos de signaler ce qu'elles peuvent avoir de périlleux pour l'honneur des Lettres ; de dire combien il importe de ne pas confondre avec les penchants variables et passagers de la foule, la marche lente mais continue des idées ; de distinguer dans l'écrivain cette disposition d'esprit qui veut réussir et plaire à tout prix, de l'amour sincère de l'art, du sentiment exquis du bon et du beau, qui subordonne les suffrages publics à l'estime de soi-même.

Montrer que l'asservissement aux exigences aveugles de la vogue conduit tout à la fois à l'altération du sens moral et du goût dans les arts de l'esprit ; que l'étude sérieuse du caractère et des besoins intellectuels d'une époque est pour l'écrivain la condition nécessaire des succès durables et de l'influence de ses œuvres ; c'est, Messieurs, le sujet de ces réflexions.

La culture des arts de l'esprit développe chez l'homme le double penchant qui le porte à imiter et à produire.

Produire, créer, sont des termes impropres, car il n'est pas donné à l'homme de créer : il communique la forme à ce qui est, la change ou la modifie à son gré, selon ses besoins ou ses plaisirs. Là s'arrête sa

puissance. Il n'invente pas la vérité. Elle apparaît à son esprit investigateur ; il la découvre, la manifeste au dehors et l'applique.

C'est ainsi que, dans l'ordre matériel, les éléments échappés de la main du Créateur s'offrent aux transformations de l'industrie et de l'art, excités, animés par la contemplation des beautés naturelles.

Imiter et innover, c'est le double phénomène de l'intelligence et de l'activité humaine. L'antinomie de ces deux expressions n'est qu'apparente, et c'est dans la juste combinaison des deux idées qu'elles expriment, que se trouvent les conditions du progrès.

La pensée individuelle réduite à elle-même serait impuissante et stérile : l'homme est par sa nature éminemment communicatif ; sa vie est une vie de relation ; l'existence sociale, un concours d'efforts mutuels, d'ascendant réciproque.

Par l'échange continuel des impressions et la production incessante des idées, il se forme comme une sorte de domaine public accessible à tous les ouvriers de l'intelligence, dans lequel ils vont puiser la substance qui, par des analogies et des affinités secrètes, doit s'assimiler à leur propre substance : et cette assimilation s'opère par l'effet d'un travail intérieur, d'une élaboration plus ou moins rapide, qui, mêlant et transformant ces éléments divers, les soumettant à l'empreinte particulière de chacun, imprime aux œuvres émanées de ces sources nouvelles, comme la marque d'une personnalité distincte.

C'est ainsi que les sucs abondants cachés dans le vaste réservoir de la terre, circulant à travers les veines innombrables d'un sol fécond, subissent les transformations merveilleuses par lesquelles la nature étale à nos regards charmés le splendide spectacle de ses richesses si variées et de ses trésors infinis.

Il est donc une sève commune qui féconde l'imagination et le génie suivant la force et les aptitudes diverses, pénètre, pour y prendre un corps et une forme, comme dans des moules mystérieux qui ne sont rien autre chose que la raison et la conscience individuelle.

L'œuvre est ainsi faite à l'image de son auteur; et, dans ce sens, il est vrai de dire que le style c'est l'homme. Ses écrits sont alors le miroir fidèle de son âme, non le reflet artificiel et contraint d'une lumière d'emprunt : obéissant à ses propres inspirations, à la loi du développement naturel de ses facultés, il ne laissera pas échapper une page qui ne porte l'empreinte d'une conviction sincère, et méritera qu'on applique à ses écrits ces paroles de Montaigne : C'est avant tout un livre de bonne foi.

Mais si, dominé par des considérations étrangères aux intérêts et à la nature de l'art, le talent même le plus élevé devient l'auxiliaire des passions égoïstes, des calculs d'ambition ou de fortune ; s'il s'abandonne au courant des préventions populaires, des préjugés à la mode et des erreurs en crédit ; le naturel manquera dans le style comme la vérité dans les idées et la sincérité dans le langage. Le mauvais goût suivra, sur la pente d'une décadence inévitable, l'altération du sens moral et la fausseté des doctrines.

La contagion s'étendra dans une progression rapide ; et si d'éclatants exemples s'imposent aux esprits trop faciles par l'autorité des noms et la puissance des premiers succès, il se formera même, dans les habitudes et les mœurs de la civilisation la plus avancée, une littérature de convention et de vogue, au genre *incompris*, aux traits forcés ou prétentieux, aux formes bizarres, aux mouvements brusques et désordonnés.

Des esprits se rencontreront, qui, peu jaloux d'atteindre, en s'élevant, la sphère des sympathies honorables, trouveront plus commode et plus utile de descendre au niveau des succès vulgaires ; qui, dédaignant peut-être de rechercher et de saisir les caractères du vrai et du beau, s'efforceront, dans les accès d'un orgueil en délire, de glorifier le laid et de déifier le faux. Ce qu'il faut à leur vanité, c'est l'éclat des ovations bruyantes, c'est le tumultueux cortége des admirateurs et les applaudissements de la foule. Ils la flatteront afin d'être flattés par elle : pourvu qu'ils paraissent lui commander, ils consentiront à lui obéir; et traînant après eux les adeptes et les imitateurs subjugués ou séduits, ils infligeront à la littérature d'une époque la responsabilité des égarements et des désordres publics qui l'auront signalée.

On a dit que la littérature était l'expression des mœurs. Il est vrai que ses œuvres sont plus ou moins empreintes des idées, des tendances, des passions contemporaines. Mais les germes des bons et des mauvais penchants se trouvent réunis dans un peuple comme dans les individus. A côté du vice dominant se trouve le principe de vertu qui lui est opposé ; et ce contraste présente toujours à l'écrivain deux voies qui s'ouvrent devant lui : celle de la lutte et de la résistance, qui veille, corrige et réprime; celle de la molle condescendance, qui flatte, énerve et pervertit.

Une fiction ingénieuse de l'antiquité païenne place auprès des hommes, de bons et de mauvais génies; sentinelles vigilantes, esprits tentateurs, qui les excitent au bien ou les poussent vers le mal.

Les peuples ont également, aux diverses périodes de leur histoire, leur bon et leur mauvais génie, qui

se livrent un éternel combat. Entre ces adversaires point de paix ou de trève. Tour à tour faibles et forts, tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ils survivent toujours à leurs défaites, et ne sont jamais certains de fixer la victoire.

C'est ainsi que les nations ont leur temps de décadence et de grandeur, de gloire ou d'abaissement; leur crise de faiblesse, d'oubli, d'égarement; leur temps d'énergie, d'abnégation, de dévouement héroïque.

Pourquoi, Messieurs, ne dirais-je pas ma pensée tout entière ? Les Lettres, à mon sens, constituent le bon et le mauvais génie des peuples. Elles exercent une domination d'autant plus grande qu'elle est moins aperçue, et bien souvent elles enchaînent l'avenir quand le présent leur échappe.

Il leur appartient de donner de salutaires avertissements ou de produire d'énergiques protestations, d'indiquer les routes à suivre, de signaler les écueils, de concourir enfin, par une action puissante, au perfectionnement de la sociabilité humaine : délicate mission, quelquefois douce et gracieuse, plus souvent difficile et pénible, qui s'élève et s'agrandit dans les temps de lutte et d'antagonisme, d'affaissement moral, de fanatisme aveugle, d'indifférence systématique ou d'intolérance.

Les Lettres semblent alors s'unir plus étroitement aux destinées d'un pays, et garder avec plus de soin le dépôt des idées et des principes qu'elles se sont donné la mission de défendre.

Elles prêtent leur appui et leur concours à la dignité de l'homme outragée ou méconnue; elles protégent la liberté de conscience contre les excès d'un faux zèle, les croyances respectables et les convictions sincères contre les prétentions tyranniques de sectes orgueilleuses qui aspirent à dominer les intelligences.

Elles pénètrent dans le domaine des controverses philosophiques ou morales, et trouvent sous la plume d'austères écrivains, cette nouveauté d'expressions, ce relief et ces formes qui donnent à la pensée et au style une vigueur jusqu'alors inconnue.

Faut-il préparer la solution des grands problèmes qui agitent le monde et planent à l'horizon comme un nuage portant la foudre, le génie des Lettres jaillit en traits de feu de l'âme de Bossuet, et pose les bases d'une alliance respectée entre les pouvoirs civils et l'autorité religieuse : il monte avec Massillon dans la chaire chrétienne : en présence du monarque le plus puissant de la terre, il revendique les droits des peuples, et ose soulever le voile qui couvre les origines des souverainetés temporelles.

Il découle, comme le miel le plus doux, des lèvres de Fénélon, et s'épanche comme un baume réparateur sur les plaies saignantes du corps social ; maux inséparables de l'intolérance aveugle ou des abus de la puissance.

Les Lettres françaises brillèrent alors d'un vif éclat sous la double influence du sentiment religieux plus épuré, et de ces excitations chevaleresques d'honneur et de gloire, qui, absorbant, pour ainsi dire, un peuple entier dans son Roi, affermissaient, sur des bases solides, l'unité nationale, en la consacrant par tous les genres de grandeur.

Tandis que les débris du régime féodal s'écroulaient sous la main puissante qui tenait les rênes de l'État, et que l'éloquence chrétienne appelait sur les destinées de la patrie et le pouvoir réparateur du prince, les bénédictions du ciel; le courage et les vertus civiles s'exaltaient aux mâles accents de Corneille ; la lyre avait de nobles accords pour émouvoir, charmer, réveiller l'enthousiasme des grandes choses.

Les chœurs harmonieux d'Athalie ouvraient les sens aux plus suaves impressions. La poésie, dans sa grâce naïve, comme dans ses inspirations sublimes et son plus ravissant langage, agitait les âmes, élevait les esprits, polissait les mœurs, et répandait sur les rapports sociaux, le langage et les habitudes, ces formes de dignité et de convenance, cette fleur et comme ce parfum d'élégance et d'urbanité qui ont donné à notre patrie une puissance irrésistible d'initiative et d'expansion intellectuelle.

Est-ce à la décadence des Lettres vers le commencement du XVIIIe siècle, qu'il faut attribuer l'affaissement de l'esprit public? Les Lettres, au contraire, ont-elles subi le contre-coup de la corruption des mœurs? Je ne sais; mais je signale, comme une preuve nouvelle de la corrélation intime de la littérature et des idées, cette sorte d'interrègne moral, cette absence de tout principe et de toute doctrine qui constituent la vie et comme la conscience des peuples.

Le fait caractéristique du XVIIIe siècle est un travail de décomposition qui se poursuit dans les éléments de la société française, et sape tour à tour les croyances, les institutions et les lois.

Une lutte ardente, passionnée, s'établit entre les dogmes anciens et l'esprit de réforme.

Je laisse à d'autres le soin et la tâche difficile de déterminer la part d'influence et d'action qu'eurent les Lettres dans ces longs combats des systèmes philosophiques, lorsque les pouvoirs déchus et la société insouciante semblaient attendre, au milieu du découragement et de la lassitude générale, la sentence suprême qui devait leur permettre de vivre ou les condamner à mourir.

Chose étrange! dans cet état de malaise et de langueur nationale, s'ouvre pour les sciences une ère

nouvelle de développement, d'investigation et de progrès. La nature physique livre ses secrets, et l'on dirait que la nature morale se prépare au laborieux enfantement d'un monde nouveau.

Que de déchirements et de douleurs en marqueront l'avénement !

Toutefois, Messieurs, à ce foyer de la science devait se ranimer le génie des Lettres. Elles portent l'empreinte de cette origine et de cette source d'inspiration nouvelle. Prenant parti pour les sectes diverses qui se disputent la prééminence, pour leurs théories et leurs systèmes, la littérature s'illumine des teintes philosophiques.

Le doute railleur, l'incrédulité systématique, l'altier dogmatisme trouvent tour à tour leurs chantres, leurs historiens, leurs poëtes ; tandis que les réminiscences du passé, les résistances les plus sincères et les plus généreuses, les aspirations des âmes oppressées vers un ciel protecteur, ne sont marquées que par des efforts impuissants et le retentissement douloureux de stériles regrets.

Les idées qui ont la faveur publique se produisent sous toutes les formes. Elles circulent dans les pamphlets et les correspondances, dans les ouvrages légers et sérieux, et dans ces productions éphémères qui brillent un jour et passent. Elles éclatent en chefs-d'œuvre sur nos théâtres, se parent des brillantes couleurs de l'épopée, et prennent, dans les romans, les artifices de l'intrigue et le langage des passions.

S'il n'y avait quelque péril à généraliser, en caractérisant cette époque où le dogmatisme le plus absolu se trouvait mêlé, par un étrange amalgame, à la passion du libre examen et au plus dédaigneux scepticisme, on pourrait dire que la conscience publique fut livrée sans secours et sans contre-poids à l'action dissolvante des Lettres.

Attaquer ce qui restait encore debout du vieil édifice social, était devenu affaire de mode, manière de bonne compagnie, bel esprit de salon. Les gens de lettres suivaient la mode, demandaient et obtenaient d'elle des faveurs, des distinctions et des applaudissements.

Nous pourrions, Messieurs, continuer cet examen, et embrasser d'un coup d'œil rétrospectif la douloureuse période de nos dissensions intestines.

Il y a des temps où le langage des passions anarchiques, les formes pompeuses d'un héroïsme exalté, servent de déguisement à la pusillanimité et à la peur, si même ces faux dehors de dévouement et de sacrifices ne cachent pas des rivalités haineuses et d'inexorables ambitions.

Mais à ces époques d'épreuve morale, de péril et de violentes secousses, si de grands vices se produisent, il éclate aussi de grandes vertus, et les Lettres peuvent compter leurs apôtres, leurs héros et leurs martyrs.

Des orateurs aux convictions généreuses, à l'âme enflammée d'un pur patriotisme, des Bardes aux sympathiques transports, bravent avec courage la tyrannie de farouches dictateurs; et ils expient sur l'échafaud le crime de leur avoir déplu.

L'orage gronde encore sur la France, et la Pitié fait entendre sa voix dans les chants tendres et mélancoliques d'un Poëte qui préfère aux faveurs du pouvoir la tâche indépendante et glorieuse de réveiller dans les âmes le goût des habitudes paisibles, l'amour des champs, le charme des plaisirs simples et des jouissances modestes.

Plus tard, la foi religieuse, éteinte dans les cœurs, se ranime au langage inspiré du Génie du christianisme. Sous l'influence des grandes renommées littéraires de

cette époque, les principes sociaux méconnus, les notions de la moralité humaine oubliées ou obscurcies, trouvent des interprètes et d'éloquents défenseurs : et c'est ainsi que les Lettres ressaisissent le sceptre de l'opinion par des excitations généreuses et d'énergiques résistances aux préjugés de la foule, et aux entraînements des systèmes.

Promptes à concevoir et à mesurer dans son ensemble la chaîne mystérieuse qui relie les temps, elles s'efforcent d'en rattacher les anneaux témérairement rompus; car jamais on ne les brise impunément, et ce n'est pas toujours assez d'une longue période de misères, de déchirements, de souffrances, pour revenir, après la tourmente, au point de départ, comme dans un port assuré.

Mais cet ascendant salutaire sur la direction des intelligences et le mouvement des sociétés, s'affaiblit et se perd au contact des controverses politiques, dans les débats irritants des intérêts actuels, et les luttes ardentes des partis.

C'est d'une sphère plus élevée que descendent les grands enseignements et les nobles inspirations.

Le domaine des Lettres est sans limites; mais, pour s'étendre à tout, elles n'affectent pas de possession exclusive : leur culte n'admet ni violence ni contrainte : elles prétendent exercer un sacerdoce, non le commandement; et c'est quand elles aspirent le moins à dominer, qu'elles trouvent des esprits mieux disposés et des cœurs plus dociles.

Nées avec la civilisation, les Lettres la suivent dans sa marche, dans ses phases diverses, ses espérances et ses progrès : elles protégent les traditions généreuses, dénaturées ou travesties par l'esprit d'antagonisme et de système : elles restituent les titres d'estime et de respect, affaiblis ou méconnus dans la conscience publique.

Elles s'adressent aux grands et aux petits, aux humbles et aux puissants de la terre; enseignant aux uns la nécessité des hiérarchies sociales, rappelant aux autres les conditions et les origines des pouvoirs humains : précieux privilége qui ne peut exciter ni l'envie ni la haine; car il a pour but de prévenir les malheurs publics et les catastrophes sociales, de maintenir l'harmonie des intelligences et l'union des cœurs.

Voilà comment, à toutes les époques, il y a pour les Lettres une mission qui semble leur être plus spécialement assignée; comment s'ouvrent pour elles des [illegible] diverses qui mènent à la gloire, à l'estime des hommes, aux suffrages de la postérité.

Et de nos jours, quelle grande tâche leur est échue! Du milieu des ruines que les dissensions civiles et les perturbations sociales ont accumulées autour de nous, des perspectives infinies se découvrent; une part immense vient s'offrir à leur généreuse activité, dans ce travail de réparation et d'édification que sollicitent la conscience publique et l'instinct de salut.

Que d'intelligences à éclairer! que d'infirmités morales à guérir, de mauvaises passions à combattre, de misères à consoler, de convictions ébranlées à ranimer ou à soutenir!

C'est à notre époque surtout que les Lettres peuvent être appelées le bon ou le mauvais génie des peuples.

La pensée, qui reçoit par elles la vie et la forme, vole, rapide comme le trait ou la foudre, à travers les espaces et dans toutes les parties du monde civilisé; pénétrant en tous lieux par mille issues, au forum et au théâtre, dans les villes et dans les hameaux, au foyer des familles, dans les splendides demeures et sous l'humble chaumière.

C'est ainsi que, par un échange continuel d'impressions et d'idées, par l'irrésistible influence de promptes et incessantes communications, se forme et se développe une pensée générale, une tendance uniforme, un esprit national, l'opinion publique enfin :

L'opinion!... cette puissance insaisissable et invisible, aussi ancienne que la civilisation; mais qui sait retrouver sa virilité et sa jeunesse; qui sommeille parfois de lassitude, et se réveille dans sa force; qui semble défaillir et expirer, mais pour renaître et vivre avec des générations nouvelles;

L'opinion, cette fille émancipée du dernier siècle, qui se produisit d'abord timide et modeste, qu'on vit bientôt grandir, s'élever, dominer, et qu'on salue maintenant reine du monde!

Dispensatrice de la renommée, prodigue de faveurs, elle ne pouvait échapper au sort commun des hautes fortunes. Cette souveraine, fière et jalouse, a sa cour, ses familiers, ses complaisants obséquieux.

C'est la mission et l'honneur des Lettres, de lui apporter, au milieu de ces hommages adulateurs, un concours intelligent et libre, de la servir avec dignité, de la ménager sans faiblesse;

De l'accompagner dans sa marche régulière, sans la suivre dans ses évolutions bizarres, ses mouvements impétueux et ses brusques retours;

De dissiper ses erreurs, d'encourager ses légitimes espérances; de la diriger en l'éclairant des plus vives lumières; et pour atteindre ce but, de lui plaire, de la charmer, de la subjuguer par tous les moyens et les formes que peuvent emprunter l'esprit, l'imagination et le génie; mais sous l'inspiration et dans les limites du bon et du beau, sources fécondes et inaltérables, d'où découle cette sève de vitalité puissante qui fait la gloire et la prospérité des peuples :

Car, si les manifestations de la pensée, le style et le goût, ont des éléments variables, des règles relatives et accidentelles qui peuvent être modifiées ou changées, il est, dans les choses de l'intelligence et de la moralité humaine, des lois immuables qui survivent aux événements, aux perturbations politiques et aux transformations sociales; des principes permanents que la tempête et d'épais nuages peuvent obscurcir un jour, mais qui restent impérissables, et contre lesquels ne sauraient prescrire les entraînements des préventions populaires, les caprices de la mode et l'idolâtrie du succès!



RAPPORT

SUR LES MANUSCRITS DE L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX,

Par M. Auguste D'ALDÉGUIER, Mainteneur ;

Lu en Séance particulière.

Depuis longues années, Messieurs, les belles archives de l'Académie n'existaient que de nom. Nos antiques manuscrits, mentionnés et décrits avec tant de complaisance par tous les historiens et annalistes de la province, étaient complétement dispersés : les mauvais jours de 1791, en fermant le Collége d'Isaure, les avaient privés de leurs surveillants naturels, pour les abandonner, au milieu du Capitole envahi, à toutes les chances des événements et aux entreprises d'une malveillance alors inévitablement attachée à tout ce qui portait le cachet d'une ancienne institution. A l'époque de notre réorganisation, en 1806, ce qui en restait passa des mains de M. d'Escouloubre à celles de M. d'Aguilar, pour faire bientôt, avec M. Renouard, le dangereux voyage de Paris. Après un retour difficile, ils furent confiés à une commission d'examen,

plus tard à une commission de traduction, présidée par M. Gatien-Arnoult ; et enfin, la publication récente du quatrième volume de la traduction de *las Joyas del Gay saber*, est venue nous apprendre que plusieurs d'entre eux se trouvaient entre les mains de M. Noulet, leur nouveau traducteur. Dans de pareilles circonstances, il était naturel de chercher à obtenir des renseignements certains sur une aussi précieuse propriété. Vous avez bien voulu, Messieurs, me confier le soin de recueillir ces renseignements; je viens vous les apporter aujourd'hui, et je me hâte de vous dire que s'ils ne sont pas aussi satisfaisants que je l'eusse désiré, ils le sont assez néanmoins pour dissiper la plus grande partie de vos inquiétudes.

Je l'avouerai d'abord, je n'avais qu'une connaissance bien imparfaite de cette belle collection ; mais après l'avoir étudiée, j'ai compris toute votre sollicitude. Ces manuscrits sont pour nous d'un si grand prix, d'une si haute importance, qu'on ne saurait apporter trop de soin à constater leur existence, leur état actuel, et surtout à assurer leur conservation en les réintégrant au plus tôt dans nos archives, où leur dépôt dans une place digne et convenable nous mettra à même de les montrer aux étrangers sans déplacement. De pareilles richesses ne peuvent manquer d'accroître l'estime dès longtemps acquise au Collége de Clémence Isaure ; car vous le savez sans doute, Messieurs, au milieu de notre antique cité, de notre Capitole renommé, ce que recherche le touriste, ce qu'il veut voir avant tout, c'est l'antique statue de Clémence, ce sont ses Fleurs, c'est, en un mot, tout ce qui se rattache à son institution, jouissant encore aujourd'hui, par le plus rare des priviléges, de tous les avantages de l'actualité et de tous les prestiges d'une légende.

PREMIER REGISTRE.

LAS LEYS D'AMOR.

Le premier de nos registres, sinon par sa date, du moins par son importance, est le manuscrit de *las Leys d'Amor,* ou de la Poétique de Guillaume de Molinier.

Nos annales attestent qu'en l'année 1323, « sept sa-
» vants Toulousains, remarquables par la sagesse et
» la finesse de leur esprit, succédant au corps des
» Poëtes qui ont passé, invitèrent tous les Poëtes du
» Languedoc à se rendre à Toulouse, dans leur mer-
» veilleux jardin, et à leur apporter leurs ouvrages;
» promettant au meilleur poëme une Violette d'or fin
» en signe d'honneur, qui serait donnée le 3 mai 1324. »

Les concours de 1324 et des années suivantes excitèrent dans le Midi une telle émulation littéraire, que *la très-gaie Compagnie* des sept Poëtes Toulousains, ainsi qu'on l'appelait alors, conçut l'idée de rédiger un livre élémentaire où seraient recueillies et bien fixées les règles nécessaires à la composition des œuvres poétiques, au jugement des ouvrages, et à la réception des candidats aux grades de Bachelier et de Docteur. Cette rédaction fut confiée au vieux Guillaume de Molinier, le Chancelier et le membre le plus renommé de la Compagnie.

En 1348, Molinier réunit le Collége des Mainteneurs dans leur *beau jardin fleuri,* pour les consulter sur les questions délicates de sa Poétique; et après plusieurs séances consacrées à leur solution, il fut chargé par eux de dresser ce code nouveau de la Poésie romane, qu'il publia, enfin, dans le courant de l'année 1356. C'est ce beau travail, unique dans son genre depuis la disparition des Lettres grecques

et latines, qui forme la matière contenue dans notre si précieux manuscrit.

Il est écrit sur beau vélin, à deux colonnes, format in-folio, recouvert d'une détestable reliure du XVIII[e] siècle, en veau, avec des gardes de papier marbré. Il a 35 centimètres de hauteur sur 25 de largeur. Il n'a pas de frontispice, mais sa première page est préservée par sept feuillets de garde, en papier blanc roussi par le temps. Il est doré sur tranche, avec feuillage imprimé sur la dorure.

Il se compose de 188 feuillets de vélin ; l'écriture en est grosse, très-belle ; nombre de lettres dans les lignes courantes sont coloriées ; toutes celles qui commencent les alinéa sont ornées, dorées, fleuronnées, et leurs ornements se prolongent en haut et en bas le long des marges. Sa première page est décorée d'une grande vignette représentant la Vierge tenant l'enfant Jésus sur un autel, aux pieds duquel est un moine à robe brune et chaperon rouge implorant sa protection. Certaines personnes ont voulu voir dans ce personnage Guillaume de Molinier ; ce serait plutôt, je pense, le moine copiste du manuscrit. La première lettre du texte est ornée d'une vignette représentant une femme dictant.

Ce manuscrit a subi de nombreuses détériorations qui décèlent le peu de soin avec lequel il a été conservé, et les mains barbares entre lesquelles il est tombé. 1° Nombre de lettres ornées ont été altérées, comme si l'on s'était amusé à les laver et à faire couler la couleur sur toutes les lettres qui les environnent, ce qui macule le feuillet de la manière la plus fâcheuse. 2° Le manuscrit a souffert beaucoup de la reliure déplorable qui le couvre. Les marges devaient en être magnifiques, car les notes marginales contemporaines ont perdu trois et quatre lettres

emportées par le ciseau. 3° La vignette du second livre est très-détériorée : les têtes des figures représentant la Logique et la Morale ont été lavées de telle sorte qu'il n'en reste plus rien. 4° Tout le monde s'est cru autorisé à écrire sur les marges : il y a des écritures de tous les siècles, il y a même des dessins grotesques. 5° Il y a beaucoup de taches de toute nature. 6.° Enfin, on a poussé la barbarie jusques à couper des lettres pour les enlever du registre. Il existe deux de ces fenêtres, l'une à la page 88, et l'autre à la page 111.

Au commencement du 3ᵉ livre est peinte une vignette représentant, sûrement, Molinier dictant, avec son manteau rouge et sa toque. Serait-ce le manteau de Chancelier de l'Académie?

COPIE DE *LAS LEYS D'AMOR*.

Pour ménager le beau manuscrit dont je viens de vous faire la description, et se préserver contre sa destruction ou sa soustraction, nos devanciers en avaient fait faire une copie, dans le XVIIᵉ siècle. J'ai longtemps cherché ce registre égaré, et, au moment où je désespérais de pouvoir vous en donner des nouvelles, je l'ai trouvé déposé sur mon bureau, avec un billet qui m'engageait à ne rechercher ni les causes de sa disparition, ni celles de son retour. Je me suis conformé à cette invitation. Ce qu'il importe de savoir aujourd'hui, c'est que nous en avons recouvré la possession. Cette copie est très-belle, parfaitement conservée; elle est composée, comme l'original, de 182 feuillets.

TRADUCTION DE *LAS LEYS D'AMOR*, PAR M. LE MARQUIS D'ESCOULOUBRE.

Ce serait manquer à la mémoire d'un de nos anciens confrères que de ne pas comprendre dans la no-

menclature de nos manuscrits la traduction faite, par M. le Marquis d'Escouloubre, du registre de *las Leys d'Amor;* et cependant, Messieurs, je ne puis vous donner des renseignements bien positifs sur la conservation de ce précieux travail. Ce que nous savons de mieux, c'est le prix que l'Académie attachait à cette œuvre, c'est le soin et l'intelligence qui avaient présidé à sa confection. Du fond de sa retraite dans la terre natale, M. Poitevin-Peitavi, votre ancien et vénérable secrétaire perpétuel, croyait rendre un grand service aux Lettres, et à notre ville en particulier, en adressant à M. d'Escouloubre de nombreuses lettres pour l'engager à ne pas se décourager dans son entreprise, et à publier enfin son ouvrage si impatiemment attendu.

M. Gatien-Arnoult, dans sa préface de *las Joyas del Gay saber,* nous dit que le manuscrit de M. d'Escouloubre, qu'il avait eu longtemps entre les mains, et dont il s'était si utilement servi, se composait de onze cahiers de papier in-folio, formant ensemble 837 pages. Je lui en ai demandé des nouvelles; il m'a répondu qu'ils n'existaient plus, que les feuilles s'en étaient éparpillées et perdues dans le mouvement de la traduction et de l'impression, qu'il ne pouvait en rien représenter. Cette perte serait bien regrettable pour l'Académie, si notre confrère M. du Mège ne m'avait assuré que M. Gatien n'avait égaré que le brouillon du travail de M. d'Escouloubre, tandis que lui-même en avait conservé la mise au net, dont il m'a montré un cahier. Des raisons indépendantes de sa volonté ne lui permettent pas encore d'en effectuer la remise; mais il m'a donné la certitude qu'il pourrait bientôt rétablir le tout dans nos archives. Ainsi, Messieurs, nous ne serons pas privés longtemps d'un manuscrit auquel nous devons attacher une grande valeur.

SECOND REGISTRE.

LAS FLORS DEL GAY SABER.

Le second de nos manuscrits, sous le rapport de l'importance, est intitulé : *las Flors del Gay saber*.

Comme le précédent, ce manuscrit est écrit sur parchemin ou vélin, à deux colonnes. Son format est petit in-folio, de 35 centimètres de hauteur sur 25 de largeur. Il est doré sur tranche avec empreintes frappées sur la dorure, comme cela se faisait autrefois. Sa reliure a disparu; il n'en reste que les cartons; cependant il est aisé de reconnaître, à certains fragments, qu'il était recouvert de velours vert. Sur le plat de la couverture on avait incrusté dix rosettes en cuivre bronzé, portant la croix vidée, alésée, cléchée et pommetée, dite de Toulouse. Sur dix de ces rosettes, il en reste trois. On voit encore sur les cartons les pointes qui assujettissaient les fermoirs.

Ce registre présente 146 feuillets, marqués en chiffres de couleur ; mais, en réalité, il en a 152. Son écriture est plus petite, mais tout aussi belle que celle de *las Leys d'Amor*. Les titres, qui sont très-nombreux, sont tous écrits à l'encre rouge.

Les premières lettres de ses alinéa sont toutes majuscules, alternativement rouges et bleues. Les majuscules rouges sont ornées de filets bleus; les lettres bleues sont ornées de filets rouges. Il y a de grands espaces en blanc, aux poésies citées, comme si l'on eût voulu se ménager la faculté d'en intercaler d'autres. Enfin, comme le précédent, ce registre a eu à souffrir des rognures occasionnées par sa reliure. Une partie de ses belles marges a été emportée, avec les notes marginales qu'elles contenaient.

Ce registre est divisé en cinq parties. Les deux

premières sont consacrées à des règles et à des exemples de différents genres de poésie, dont plusieurs sont tombés en désuétude. Les trois dernières ont pour objet la rhétorique, ses figures, et leur application à la poésie.

La date de ce manuscrit a donné lieu à une controverse que je me contente de signaler, et dont la solution ne me semble pas d'une très-haute importance. Certaines personnes prétendent qu'il est antérieur à *las Leys d'Amor*, et qu'il est juste de lui restituer le privilége de l'antiquité. La principale raison invoquée à l'appui de cette opinion, c'est que la rédaction du texte est négligée, et beaucoup moins correcte que celle de *las Leys d'Amor*. Je me range plus volontiers du côté des divers auteurs qui ont parlé de ces deux registres, et qui assignent tous à celui de *las Flors del Gay saber* une date postérieure. La raison de la Loubère est que celui-ci renferme toute la doctrine contenue dans le premier, et beaucoup d'autres matières que celui-là ne renferme pas. La correction du style de *las Leys d'Amor*, le soin avec lequel on y raconte tout ce qui concerne l'établissement du Collége de la Gaie science, prouvent, ce me semble, que c'est là le véritable travail élaboré par le savant Molinier, revu et discuté par le Collége des Sept Poëtes Toulousains, et publié enfin en 1356.

Il n'est pas inutile d'observer, dans l'intérêt de nos traditions, que notre grand registre vert a usurpé les antiques priviléges de *las Flors del Gay saber*, et de *las Leys d'Amor*. La Loubère dit, dans son traité, que « la coutume est d'exposer ces deux registres honora- » blement sur une table, pendant la célébration des » Jeux. » Notre grand registre vert n'existait pas à cette époque, puisqu'il n'a été ouvert que postérieurement à nos lettres patentes de 1694 et au temps où

la Loubère écrivait son traité. Il est donc évident que, dans les temps reculés, les deux volumes placés sur le bureau de l'Académie n'étaient autres que nos deux premiers registres.

Ce précieux manuscrit doit être relié le plus tôt possible; plusieurs de ses feuillets sont déjà détachés, et pourraient se perdre avec une grande facilité.

COPIE DE *LAS FLORS DEL GAY SABER.*

L'Académie a pris, pour le registre de *las Flors del Gay saber*, la même précaution que pour celui de *las Leys d'Amor*. Elle en a fait faire une copie en écriture fort lisible, du XVII[e] siècle.

Cette copie, in-folio, a 158 feuillets; elle est reliée de la manière la plus commune; elle n'a pas quitté nos archives, où elle est encore déposée.

TRADUCTION DE *LAS FLORS DEL GAY SABER*, PAR M. LE MARQUIS D'AGUILAR.

En même temps que M. d'Escouloubre entreprenait la traduction du registre de *las Leys d'Amor*, M. d'Aguilar s'imposait la même tâche pour celui de *las Flors del Gay saber*. Dans son Histoire de l'Académie, M. Poitevin-Peitavi, ce zélé disciple du Collége d'Isaure, nous dit : « J'avais formé le » dessein de donner une analyse de ces deux manus- » crits. Mais l'Académie devant bientôt publier cette » Poétique avec la traduction qui en a été faite par » M. d'Escouloubre et M. d'Aguilar, je renvoie à cet ou- » vrage ceux qui voudront en prendre connaissance. » Mieux que personne, ces deux savants Mainteneurs pouvaient répondre aux espérances de l'Académie : M. d'Aguilar par sa connaissance pratique des idiomes méridionaux et catalans, qui ont conservé tant de rapports avec la langue romane, M. d'Escouloubre par

ses études théoriques et ses grands travaux sur la langue et les ouvrages des Troubadours.

Je suis assez heureux pour vous annoncer, Messieurs, que la traduction de M. d'Aguilar, si longtemps perdue de vue, est réintégrée dans vos archives. Elle se compose de 35 cahiers en papier dit écolier, ou de format petit in-4°, d'une écriture fine et serrée, entièrement de la main de notre ancien et si honorable confrère. On y lit, à la dernière page :

« *Laus Deo.*

» J'ai fini cette traduction le 20 juin 1810 ; je l'avais » commencée vers la fin d'octobre 1809, ainsi elle » m'a coûté à peu près huit mois ; je ne comptais pas » encore la terminer de sitôt. Il faut à présent en faire » le résumé et le rapport, ce qui est un autre ouvrage, » mais moins aride que celui-ci, pour lequel il m'a » fallu tout le courage du monde, et que j'ai été vingt » fois sur le point d'abandonner. »

J'ai retrouvé en outre, Messieurs, et rétabli dans vos archives, trois manuscrits intéressants de notre laborieux confrère : 1° Un petit traité de l'accent, d'après Molinier. 2° Un petit manuscrit intitulé : *Quelques vues sur l'origine, la formation et la culture de la Langue romane.* Il est composé de 18 pages, et se termine par deux vers d'Horace, Ode X, livre 4 :

Vivuntque commissi calores
Æoliæ fidibus puellæ.

3° Enfin, un autre manuscrit intitulé : *Rapport sur* LES LEYS D'AMOR *de Guillaume Molinier, Chancelier de la Compagnie des sept Mainteneurs de Toulouse, rédigées en* 1356. Ce rapport est composé de huit cahiers, ainsi que les deux manuscrits précédents ; il est du même format et du même volume que la traduction de *las Leys d'Amor.* Ils sont aussi tous trois entièrement écrits de la main de M. d'Aguilar.

TROISIÈME REGISTRE,

DIT *DE CORNET.*

On a donné à ce registre le nom de Cornet, parce que la plupart des pièces qu'il renferme sont de Raymond de Cornet, Frère mineur, qui peut être compté au nombre des Troubadours du XIVe siècle.

Ce manuscrit est en format petit in-folio; il a 32 centimètres de hauteur sur 22 de largeur. Ce n'est, proprement, que le reste d'un recueil plus considérable, réduit à 47 feuillets, c'est-à-dire à 94 pages, numérotées après coup en chiffres romains, et sur lesquelles, malheureusement, il manque les pages 1, 2, 6, 7, 53 et 54. Malheureusement encore, les premiers feuillets jusqu'à la page 29 sont détruits en grande partie, et ne subsistent guère qu'à l'état de fragments. Ces fragments ont été placés sur des feuilles de papier blanc, présentant des vides découpés à leur dimension, de manière à permettre la lecture de leur revers. M. d'Escouloubre avait commencé cette opération; M. Noulet l'a terminée avec un soin dont l'Académie doit lui tenir compte.

Ce manuscrit est sur papier; il est écrit en entier de la même main, et son écriture remonte au XIVe siècle. L'écrivain s'est amusé à dessiner, à la tête de chaque pièce, une tour ou un clocher, couronnés de crénaux et de girouettes, et couchés horizontalement; et c'est au milieu de cet ornement bizarre qu'il a inscrit le titre des différentes pièces.

Ce manuscrit est très-précieux, parce qu'il renferme la Chanson d'Arnaud Vidal de Castelnaudary, qui gagna la Violette d'or, *ço et a saber la premiera che s'y donec, en 1324*; 2° *la Canso de mossen Ramon Dalayrac, capela albégès, che gazanec la Violeta*

de l'aur, la seconda vest en 1325; 3° enfin la Canso de Raymond Cornet, dont la rubrique dit plaisamment; *ob loqual coney om lo astre de la luna prima, e gazanec la Violeta de l'aur à Toloza en* 1333.

Ce registre est certainement le plus ancien de ceux que possède l'Académie. A la page 47, on trouve une pièce intitulée: *Gloza del digz Frayre sobr'el vers den Bernat de Panassac senhors de Roëda.* Cette Glose est d'un grand intérêt, parce qu'elle contient la pièce de vers de Bernard de Panassac, Damoiseau, qui se place évidemment avant celle d'Arnaud Vidal, couronnée en 1324. Bernard de Panassac est le premier nommé dans la requête adressée par les Sept Troubadours Toulousains, en 1323, aux Poëtes du Languedoc, pour les convoquer au concours de la Violette. Elle rectifie d'ailleurs une erreur de biographie qui jusqu'à ce jour avait assigné à ce poëte notre cité pour patrie. Cette pièce commence par ces vers :

Bernat de Panassac
Del countat d'Astarac,
Fetz un vers mot cortez, etc.

Ainsi Bernard de Panassac n'était pas de Toulouse, mais bien du comté d'Astarac.

A la page 66, on trouve une pièce intitulée : *Cirventes loqual fé le Payres del digz Frayres Ramon de Cornet.* Cette pièce prouve, d'abord, que Frère Raymond de Cornet avait puisé dans sa famille le goût de la poésie; elle est, de plus, précieuse par son antiquité : elle peut être attribuée au XIII[e] siècle, et se rapprocher ainsi de la grande époque des Troubadours.

Enfin, ce recueil est curieux par la variété de forme et de nom des pièces qu'il renferme. Les 55 pièces que Frère Raymond nous a conservées sont intitulées : *Cansos, — Bers, — Canso en lati, — Cobla esparsa,*

— *Sirventes*, — *Tensos*, — *Prosa*, — *Gloza*, — *Plans*, — *Partimen*.

Ce manuscrit, tombé par hasard entre les mains de M. l'abbé Magi, fut rendu par lui à l'Académie en 1790. Du reste, M. l'abbé Magi avait une bien petite idée de l'importance de son hommage, ou plutôt de sa restitution. Il s'exprimait ainsi dans son discours, en 1790 : « Ce Raymond Corona remporta la Violette en » 1333, pour une espèce de Calendrier en vers. » D'abord, ce poëte ne s'est jamais appelé Corona, mais bien Raymond Cornet, Frère mineur. La cause de la méprise, c'est que Cornet avait intitulé sa pièce, *Corona*, conformément à un usage assez reçu à cette époque, et justifié par le recueil lui-même, où certaines pièces sont intitulées, *Dansa*; une autre, *Truffa*. Ce Poëte ne méritait pas d'ailleurs tant de mépris. Il était fort plaisant, fort spirituel, et très-goûté par ses contemporains. C'était un rude tensonneur. Dans plusieurs de ses tensons, entre autres dans celui où il se donne pour contradicteur un noble chevalier du nom d'Alaman, il s'adresse, par la bouche du chevalier, le reproche d'avoir quitté les Frères mineurs pour entrer chez les Frères blancs, gens rustiques et allant quêter leur dîné de cuisine en cuisine. Quel était cet ordre des Frères blancs, c'est ce que je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, nous devons attacher un grand prix à ce registre; grâce à lui nous suivons les travaux du Collége du Gai savoir, depuis 1300 jusques à l'ouverture du registre de Gaillac, c'est-à-dire, en 1458.

SECOND CAHIER DU MANUSCRIT DE CORNET.

Le manuscrit de Cornet est suivi d'un second cahier du même format, et probablement de la même date, mais moins volumineux : il est composé de seize feuil-

lets; l'écriture en est la même. Il n'y a pas de pagination, de manière qu'on ne peut constater le nombre de feuillets manquant; mais il est évident qu'il en manque beaucoup, car on trouve vers le milieu douze demi-feuilles arrachées dont les souches attestent la lacération. Les pages qui restent renferment de nombreuses avaries et de grandes déchirures, que l'on a cherché à rajuster par des morceaux de papier collé, quelquefois par des reprises à l'aiguille.

Ce registre fut rendu à l'Académie par M. l'abbé Magi, en 1790; il a même inséré dans son discours la pièce intitulée *los X Mandamens de la ley*, à laquelle il donne une date postérieure à celles des pièces que renferme le registre de Cornet : « Elle » prouve, dit-il, que la langue allait en se perfec- » tionnant. Elle prend ici de cette physionomie que » nous retrouvons dans l'italien, qui s'est formée sur » notre langue; c'est pour cela que je préfère rapporter » le texte tel qu'il est, que d'en faire une traduction. »

Ce recueil, que plusieurs personnes croient très-inférieur à celui de Cornet, mérite d'être étudié avec soin : le titre des différentes pièces semble indiquer un genre d'intérêt tout particulier, et de curieuses observations à faire sur les mœurs et les usages du XIVe siècle. Il ne renferme que douze pièces. Ce sont des préceptes de conduite rédigés en vers : d'abord les dix *Mandements* de la loi; puis deux pièces renfermant des considérations générales; la quatrième, intitulée *d'auzir;* la cinquième, *de parlar*; la sixième, *d'amassar;* la septième, *de despendre;* la huitième, *d'amar;* la neuvième, *de vestir;* la dixième, *de tenir ostal;* la onzième, *sur Dious;* la douzième, un *Sirvente.*

QUATRIÈME REGISTRE,

DIT *DE GAILLAC*.

Ce précieux manuscrit, en vélin, est composé de 110 pages, numérotées à l'encre rouge. Il présente deux chiffres de pagination, qui ont été nécessités par le rétablissement d'un cahier qui avait été transposé.

Son format est très-petit in-folio : il a 30 centimètres de hauteur, sur 20 de largeur.

La plupart des pièces de ce manuscrit sont écrites de la main de Guillaume de Gaillac ; les autres appartiennent à divers copistes, et certaines de celles-ci ont été évidemment écrites par les lauréats eux-mêmes, et constituent de précieux manuscrits. On peut citer, parmi ces derniers, les vers de *Valade*, les quatre compositions de *Beranger de l'Hospital*, et la lettre d'amour de *Janillac*.

Ce manuscrit fut ouvert par Guillaume de Gaillac, en 1458, comme il le dit lui-même à la première page, pour consigner *les dictats che han gazanhat las Flors en la mayso communal de Tholoza*. Il renferme les pièces qui furent couronnées depuis cette époque jusques en l'année 1484, et dix autres, antérieures à la première date, dont la plus ancienne remonte à 1345.

Il avait été d'abord la propriété de Guillaume de Gaillac, mais il devint plus tard celle de la ville, et il est écrit à la page 92, qu'à cette époque, il était déposé aux archives de la commune de Toulouse (en 1493).

Ce recueil, qui avait été longtemps entre les mains de M. d'Escouloubre, n'était pas rentré à sa mort. Il fut le sujet de longues réclamations ; il est enfin réintégré dans nos archives ; c'est celui qui vient d'être traduit par M. Noulet.

CINQUIÈME REGISTRE,

DIT *DE SAINT-SAVIN.*

Ce registre était depuis si longtemps absent de nos archives, qu'il n'est presque connu de personne ; et cependant il mérite d'être conservé avec un soin tout particulier.

Son format est celui d'un petit in-8°; il a 20 centimètres de hauteur sur 15 de largeur. Il n'a que 14 pages d'écriture; plus, deux feuillets blancs à la fin. Évidemment il faisait partie d'un recueil plus considérable, dispersé et lacéré par l'effet du temps et de l'incurie.

Il ne renferme que quatre pièces; mais une de ces pièces est *la Canso ché dictet la dona de Vilanova en* 1496, et une autre est la *Canso de Nostra Dona, per laqual mossen Bertran de Roaix gazanec l'Anglantina novella che foc dada per dona Clemença en* 1498.

Comme vous le voyez, Messieurs, ce manuscrit, quoique incomplet, est pour l'Académie d'un prix infini. Il se place précisément à l'époque mémorable de l'apparition de notre fondatrice. Par une fatalité qui pourrait facilement s'expliquer, tous nos manuscrits de cette époque ont disparu, et nous ne retrouvons plus la trace des pièces authentiques qui positivement existaient alors. Mais, à lui seul, ce registre fournit la preuve incontestable de l'existence de dame Clémence, de son institution, et des Fleurs nouvelles qu'elle avait fondées. C'est encore un hasard providentiel qui nous a rendu la possession de ce titre si précieux. Il fut retrouvé, en 1810, par notre savant confrère M. du Mège, alors comme aujourd'hui recher-

chant avec avidité tout ce qui peut intéresser notre cité et notre pays. Il en fit l'acquisition dans l'abbaye des Bénédictins de Saint-Savin, située aux pieds des Pyrénées, dans la vallée d'Argelès, sur la route de Tarbes à Baréges. Il le céda à M. le Marquis d'Escouloubre, qui en a fait hommage à l'Académie en 1810.

Ainsi que je vous l'ai dit, Messieurs, ce registre n'est pas entier, mais il renferme quatre pièces dont la première est *une Canso de Nostra Dona, per laqual mossen Antoni Jaounhac rector de Saint-Sarni gazanhec la Violeta de l'aur en* 1455; une deuxième intitulée, *Vers en laus de nostre signor lo Rey, per los quals foc jutjada à Mestre Thomas Louis bachelier en leys en* 1465. Ensuite vient l'énonciation d'une série de pièces, avec le nom des auteurs, qui ont gagné la Violette d'or dans différentes années; et enfin apparaissent les deux dernières pièces, de la dame de Villeneuve et de Bertrand de Roaix, recevant des mains de Clémence Isaure les Fleurs *nouvelles* qu'elle vient d'instituer. Ces deux pièces sont reproduites au registre de Gaillac, aux pages 42 et 56.

Le vélin, l'écriture, le style et le contenu, bien examinés, attestent son authenticité, et fixent sa date à la fin du xve siècle. On voit clairement, en comparant ce recueil à celui de Gaillac, qu'ils sont étrangers l'un à l'autre par leur ordonnance et par leur contexture, et que le rédacteur du dernier n'avait pas eu connaissance du premier. Les rapprochements qu'ils présentent, confirment de plus en plus l'authenticité de ce manuscrit. Sur dix-neuf pièces de poésie qui s'y trouvent citées, il y en a quinze qui sont dans le registre de Gaillac, deux qui y manquent, et deux qui sont d'une date postérieure. Le registre de Gaillac va de 1345 à 1474, reprend à 1476, puis enfin à 1484 où il finit. Le Recueil de Saint-Savin part de 1446,

arrive aussi à 1474, passe ensuite à 1496, et à 1498 où il finit.

Je ne saurais, Messieurs, laisser passer l'occasion qui m'est offerte de déplorer la perte d'un confrère trop tôt ravi aux Lettres et à l'Académie. Vous n'avez pas oublié les charmantes traductions faites par M. de Lamartinière, de la plupart des pièces dont je viens de vous parler, et le rare bonheur avec lequel il savait allier l'art de la poésie moderne à la gracieuse naïveté des poésies occitaniennes. Qu'il nous soit permis d'espérer que nous pourrons un jour déposer ces ingénieuses imitations dans les archives d'une Compagnie où il a laissé tant de souvenirs et tant de regrets.

SIXIÈME REGISTRE,

DIT *LE LIVRE ROUGE.*

Ce manuscrit, mentionné par tous les auteurs qui ont parlé de l'Académie, sous le nom de *livre rouge*, renferme le recueil de tous les actes et délibérations du Collége de la Gaie science, depuis le mois de mai 1513 jusques au mois de mai 1583 (70 ans).

Son format est petit in-folio, 36 centimètres de hauteur sur 25 de largeur. Sa reliure est en bois, revêtu de velours rouge en lambeaux. Il est doré sur tranche, avec des ornements imprimés. Il est entièrement en papier, composé de 363 feuillets ou 726 pages. Quelques feuilles manquent à la fin, ce qu'il est facile de reconnaître à la copie du Chant royal de 1583, qui n'est pas terminée.

A la première page *verso* est représenté un Christ en croix, assisté de la Vierge et de S. Jean, et environné d'un cadre doré, rehaussé de fruits et fleurons, à la manière des vignettes du XVIe siècle. A la deuxième

page *recto* est copié l'évangile selon S. Jean, dont la première lettre, dorée, fleuronnée, porte l'aigle, emblème de cet évangéliste. A la troisième page *verso* est écrit l'évangile selon S. Luc, avec sa première lettre fleuronnée, portant un bœuf ailé; à la quatrième page *recto*, l'évangile selon S. Matthieu avec sa première lettre ornée, portant l'ange; enfin, à la cinquième page *verso*, l'évangile selon S. Marc, dont la première lettre, dorée, porte le lion ailé.

Les quatre premiers feuillets manquent à ce registre, ce que l'on ne peut s'empêcher de regretter en voyant le luxe des premiers feuillets aujourd'hui existants.

Au huitième feuillet, *recto*, le registre commence ainsi : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, » et l'invocation de la sacrée Vierge Marie, et de tous » les Saints et Saintes du Paradis. Amen. Ce présent » registre des délibérations et autres actes faits au » Collége intitulé de l'Art et Science de la Rhétori- » que, autrement dict de la Gaye science, fondé en » Tholoze par feue dame Clémence de bonne mé- » moire, a esté commencé de mestre en œuvre au mois » de may 1550, estant Chancelier messire Pierre du » Faur. »

Ce n'est pas sans intention, Messieurs, que j'ai cité ce passage. D'abord, il vous apprend parfaitement ce que contient le registre dont nous nous occupons. Vous y avez remarqué les formules solennelles et naïves de ces temps de foi. A cette époque les Compagnies savantes auraient cru manquer à leur premier devoir, si elles n'avaient placé la profession de leur croyance à la tête de chacune de leurs œuvres. Mais surtout permettez-moi d'appeler votre attention sur cette formule, *feue dame Clémence de bonne mémoire*. Certainement, à une époque si rapprochée du

décès de Clémence, nos devanciers ne pouvaient prévoir qu'un jour viendrait où son existence serait le sujet de la plus vive controverse; pas un d'eux ne peut être soupçonné d'avoir voulu d'avance fournir une arme dont ils ne pouvaient comprendre l'usage. Et cependant tous ces contemporains se servent de ces expressions, *feue dame Clémence de bonne mémoire.* Ne vous semble-t-il pas leur entendre dire : Nous l'avons vue, nous l'avons connue, nous assistions, il y a quelques années, à la séance où de sa main elle donna l'églantine à Bertrand de Rouaix. Pardon, Messieurs, de cette digression; je n'ai pu résister au désir de vous communiquer l'impression que ce passage m'a fait éprouver.

Quoique le préambule de notre registre en fixe l'ouverture à l'année 1550, son contenu commence réellement en 1513. Mais depuis cette année jusqu'en 1539, on n'y trouve que quelques pages, quelques énonciations, point de pièces couronneés. Depuis 1539 jusqu'à 1583 il est complet; sauf l'année 1546, qui manque en entier, et pour laquelle on a laissé cinq feuillets blancs. On remarque aussi deux autres blancs, aux années 1555 et 1565; ces lacunes, selon toute apparence, étaient réservées à quelques pièces que depuis on a oublié ou négligé d'y insérer.

Ce fut ce registre, disparu depuis plus de cent ans, qui valut à M. l'abbé Magi la faveur insigne d'être reçu Mainteneur surnuméraire, le 10 avril 1774. M. de Ponsan, cet Académicien incomparable, ce chevalier émérite de Clémence Isaure, qui avait prononcé sept fois son éloge, donné sa démission de Conseiller au Parlement, résigné l'administration de ses biens pour se livrer tout entier au culte de sa divinité, avait quatre-vingt-dix ans lorsque ce précieux registre rouge, qu'il suivait à la piste depuis trente ans, ap-

parut à ses yeux, et le remplit d'une de ces joies qu'il est impossible de décrire. M. Poitevin dit dans ses mémoires : « Il n'en mourut pas, mais c'est tout ce » qui manqua à l'excès de ses transports. » L'Académie partagea son enthousiasme, et M. l'abbé Magi, possesseur de ce fameux registre, devint pour elle l'objet d'une faveur sans précédent dans nos annales : toutes les places se trouvant occupées, il fut nommé Mainteneur surnuméraire, et, six mois après, Mainteneur titulaire à la place de M. de Ponsan lui-même, qui, dans ses derniers moments, faisait sans regret le sacrifice de sa vie, en songeant que son fauteuil serait occupé par celui qui avait si puissamment contribué à la gloire de dame Clémence en retrouvant le manuscrit qui constatait le mieux son existence et ses institutions.

SEPTIÈME REGISTRE.

LE MANUSCRIT VERT.

Ce registre est la continuation du précédent. Il renferme les délibérations et actes du Collége de la Gaie science, depuis le mois de mai 1584 jusques au mois de mai 1640 inclus.

Comme le précédent, son format est petit in-folio; mais il est un peu plus petit; il n'a que 33 centimètres de hauteur, sur 23 centimètres de largeur. Il est aussi sur papier, relié en velours vert, portant encore les débris de fermoirs en argent. Il est assez singulier qu'on ait donné une couleur différente à deux registres formant évidemment un premier et un second volume. Il a, comme l'autre, 363 feuillets ou 726 pages; les écritures sont de différentes mains, ainsi que cela devait être durant une si longue période.

A la première page, on a collé une gravure assez

mauvaise, représentant le Christ assisté de la Vierge, de saint Jean et de la Madelaine. Cette gravure, ainsi appliquée après coup à la tête d'un manuscrit du XVIe siècle, orné de vignettes et de lettres dorées, est du plus détestable effet : on voudrait trouver à sa place une peinture contemporaine.

Ainsi que le précédent registre, celui-ci commence par les Évangiles de saint Jean, de saint Luc, de saint Matthieu et de saint Marc. La seule différence, c'est que les Évangélistes sont représentés en pied avec leurs attributs. Chacun des quatre Évangiles est enrichi d'une lettre ornée.

Ce registre a un préambule pareil à celui du précédent : Au nom du Père, etc., terminé par le protocole suivant : « Auquel livre sont enregistrés les Chants » royaux et autres œuvres au moyen desquelles les » Fleurs sont adjugées, ensemble les délibérations sur » ce, comme cy-après s'ensuit; moi Pierre Cordier, » procureur en ladite cour du Parlement de Tholoze, » estant greffier et secrétaire ès Jeux Floraux. »

LETTRES PATENTES DE L'ACADÉMIE.

Il n'est personne de vous, Messieurs, qui ne comprenne combien il est important pour l'Académie d'être en possession de ces titres précieux qui constatent notre existence, et la sollicitude de nos Rois pour notre antique Compagnie. Eh bien ! depuis la dispersion de l'Académie en 1791, ces lettres avaient disparu de nos archives. Un hasard providentiel nous a rendu les plus précieuses.

En 1834, M. Chambert, architecte, ayant acheté d'un fripier, au prix de 4 fr., une liasse de vieux parchemins, fut tout étonné d'y trouver l'édit de Louis XV du mois d'août 1773, en 18 feuillets, portant les sta-

tuts de l'Académie des Jeux Floraux. Il en fit hommage à l'Académie le 15 avril 1834.

En 1850, une circonstance fortuite fit tomber entre mes mains les magnifiques lettres patentes de Louis XIV, de septembre 1694, composées de 38 feuillets vélin, in-folio, renfermant les lettres patentes, l'édit portant nomination d'offices, les statuts en 35 articles, enfin une belle copie de l'ouvrage de la Loubère sur l'origine des Jeux Floraux. Vous comprenez, Messieurs, tout mon bonheur de pouvoir vous offrir et restituer à vos archives cet inappréciable titre qui fit revivre notre institution et lui rendit tout son lustre.

Il y a quelques jours, M. l'abbé Salvan, notre confrère, s'est fait également un plaisir de vous rendre les lettres patentes du 11 août 1725, portant augmentation du nombre des Académiciens jusqu'à celui de 40; l'arrêt du Conseil d'État, du 15 mai 1746, qui sanctionne une donation faite par M. de Scopon, pour augmenter le prix d'éloquence et le porter à la somme de 450 livres; l'extrait sur vélin des registres du Parlement qui enregistrent cet arrêt; enfin, les lettres patentes du Roi, ordonnant cette augmentation, du 25 mars 1746. M. l'abbé Salvan était devenu propriétaire de toutes ces pièces, en achetant, sur la place des Carmes, au prix de 2 fr., une liasse de vieux papiers, au milieu desquels elles se sont trouvées. J'ai cru important, Messieurs, de vous faire part de ces circonstances, pour vous faire comprendre toutes les chances qu'il a fallu pour faire rentrer dans les archives de l'Académie des titres si précieux, et combien il faudra prendre de précautions à l'avenir, pour qu'ils ne soient plus exposés à de pareilles aventures. D'un autre côté, chacun de vous peut être appelé par le hasard à rendre à l'Académie le même service que quelques-uns de ses membres ont été si heureux de lui rendre. Si chacun

dé vous veut prendre à cœur les intérêts de nos archives, je ne doute pas qu'elles ne finissent bientôt par se compléter.

HUITIÈME REGISTRE.

LE GRAND LIVRE VERT.

C'est le grand registre qui jouit depuis cent cinquante ans, comme je vous le disais, Messieurs, du privilége de figurer dans nos solennités et d'être placé devant le Modérateur.

Il est d'une énorme dimension, 45 centimètres de haut sur 35 de large. Il est doré sur tranche, recouvert de velours vert en mauvais état, avec de grands fermoirs agrafés par une broche d'argent retenue par des chaînettes flottantes d'argent. Il n'a pas de gardes, mais il y a encore des débris prouvant qu'il en existait autrefois, recouvertes de satin blanc.

Il est composé de 176 feuillets, dont 76 seulement sont remplis, les autres sont encore en blanc. Le papier en est extrêmement fort, et chacune de ses pages est encadrée d'un filet à l'encre rouge.

Tel est l'état matériel de ce registre. En ce qui touche sa valeur, j'ai souvent entendu dire que c'était celui de nos manuscrits auquel il fallait attacher le moins d'importance. Je suis loin de partager cette opinion. Permettez-moi, Messieurs, de vous faire part de quelques impressions auxquelles je n'ai pu me soustraire en parcourant ces grandes pages, et en lisant avec attention ce qu'elles renferment. Sans doute, ce registre se compose de copies; mais par suite de l'incurie apportée à la conservation de nos archives, nous devons nous tenir très-heureux de retrouver là une grande quantité de pièces dont les originaux sont perdus pro-

bablement à jamais, et dont il nous importe tant de conserver le souvenir. D'abord se montre cette longue série de lettres patentes, d'édits, d'arrêts du Conseil d'État, d'enregistrements, constatant de royales faveurs et la plus bienveillante protection, rétablissant tous nos priviléges, élevant le Collége d'Isaure à l'état le plus brillant auquel il fût donné à une compagnie littéraire de parvenir. Tout à coup arrive cette séance du 16 avril 1791, où quelques Académiciens, chassés de la salle habituelle de leurs assemblées, se réunissent chez M. de Lavedan, délibèrent à petit bruit, constatent l'interruption forcée des Jeux, nomment des officiers, non plus pour trois mois, mais indéfiniment, pour veiller au milieu de la tempête, et réunir un jour, s'il est possible, le Collége dispersé, et se séparent par un adieu dont aucun ne pouvait apprécier la durée. Puis un long silence. Enfin, après une dispersion de quinze ans, paraît cette séance du 9 février 1806, où quelques Mainteneurs survivants, confiants dans le nouveau soleil de la France, se réunissent sous la présidence de ce même abbé Saint-Jean, le Modérateur de quinze ans, comptent leurs rangs, et sur les 38 confrères du jour des derniers adieux, constatent l'absence de 22, moissonnés presque tous par l'échafaud, et décrètent une séance publique destinée à rendre un hommage solennel à tant de vieilles amitiés, à tant de nobles victimes, jusqu'au jour où, conformément à l'usage, il sera permis de remplir un si grand vide, et de payer un tribut d'éloges à chacun en particulier.

A ces jours de regrets et de douleurs succèdent des jours de résurrection et de prospérité : des actes émanés de Ministres et de Préfets promettent appui, protection; s'appuyant toujours sur nos anciens priviléges, sur nos titres séculaires, et voulant, après trois ans d'une résistance aveugle et intéressée, que l'Académie

reprenne la jouissance des anciens locaux qu'elle *possède depuis si longtemps.*

Quelques années plus tard, l'Académie est reçue aux Tuileries, le 5 juin 1814; le Roi Louis XVIII, de littéraire mémoire, lui rappelle le jour où il vint, en 1777, s'asseoir à nos réunions, recevoir son jeton de présence; et il reprend le titre de Protecteur, assimilé par lui à une des prérogatives de sa couronne. Enfin, le registre s'arrête au procès-verbal de cette séance mémorable du 4 mai 1823, où la fille de Louis XVI vint présider à nos Jeux et distribuer nos couronnes. Naguère la terre étrangère a recouvert la dépouille de cette princesse exilée. La France entière s'est émue, et les partis, inclinant leur drapeau devant cette tombe, se sont empressés d'y déposer le respectueux tribut de leurs hommages. Ne vous semble-t-il pas, Messieurs, que l'auguste signature de *Marie-Thérèse* se trouve placée au dernier feuillet de notre registre, comme une touchante et solennelle consécration?

Pour moi, Messieurs, je n'ai pu m'en défendre : le sentiment de satisfaction que j'avais éprouvé en étudiant nos antiques vélins, s'altérait involontairement, et mon esprit agité prenait une direction nouvelle à mesure que je feuilletais notre grand registre. Ces alternatives de vie et de mort, ces dates remarquables, les circonstances saisissantes qu'elles rappellent, ne sauraient être parcourues sans impressionner vivement la pensée. Conservons donc précieusement notre grand registre : lui seul garde la trace des souvenirs les plus dramatiques du Collége d'Isaure; lui seul peut les transmettre à ceux qui doivent nous succéder.

REGISTRES

DES PROCÈS-VERBAUX ET DÉLIBÉRATIONS DE L'ACADÉMIE, DEPUIS L'ANNÉE 1700.

L'Académie possède, enfin, la suite non interrompue des procès-verbaux de ses séances et de ses délibérations, depuis l'année 1700 jusqu'à nos jours. Ces différents documents sont renfermés dans quinze registres grand in-folio, recouverts en parchemin. Ces registres sont ainsi divisés : le premier va de l'année 1700 à l'année 1713; le second, de 1713 à 1723; le troisième, de 1723 à 1739; le quatrième, de 1739 à 1751; le cinquième, de 1751 à 1760; le sixième, de 1760 à 1769; le septième, de 1770 à 1775; le huitième, de 1775 à 1785; le neuvième, de 1785 à 1808; le dixième, de 1808 à 1812; le onzième, de 1812 à 1818; le douzième, de 1819 à 1826; le treizième, de 1827 à 1836; le quatorzième, de 1837 à 1847; enfin le quinzième a été ouvert en 1848.

Vous avez sans doute remarqué, Messieurs, une lacune bien regrettable dans nos registres de procès-verbaux. Le second volume des actes du Collége de la Gaie science se termine au mois de mai 1640. Les registres de nos délibérations ne s'ouvrant qu'en 1700, je suis obligé de vous signaler cette lacune de soixante années. J'ai fait de nombreuses recherches pour découvrir si des registres de cette période existaient encore; elles ont été inutiles, et j'avais, il faut le dire, peu d'espérance, lorsque je voyais écrit en caractères du temps, sur la couverture du premier de ces registres, *premier registre des délibérations et procès-verbaux de l'Académie*. Il paraît qu'il n'en existait pas d'antérieurs, du moins dans la même forme.

Mais il est pourtant un moyen de combler à certains

égards cette lacune. Pendant toute la durée du XVIIe siècle, et surtout pendant sa seconde moitié, les Poëtes avaient l'habitude de faire imprimer, sous le nom de *Triomphes*, leurs pièces couronnées. Avec quelques soins et de la constance, il serait très-possible de former une collection complète de ces pièces diverses; alors, du moins, nous aurions la partie la plus intéressante des opérations de l'Académie pendant ce long intervalle de soixante ans. Cette collection serait d'autant plus piquante, que les auteurs ne manquaient jamais de faire imprimer, avec leurs pièces, toutes celles qui leur étaient adressées pour les féliciter de leurs succès.

GLOSSAIRE

DE LA LANGUE ROMANE, PAR M. LE MARQUIS D'ESCOULOUBRE.

Les Mémoires de l'Académie parlaient de ce grand travail du Glossaire de la Langue Romane; la correspondance de M. Poitevin-Peitavi prouvait toute sa sollicitude pour une œuvre si éminemment utile, et destinée à jeter un grand jour dans les études relatives à l'idiôme des Troubadours; et cependant il n'en existait pas un fragment dans nos archives. Grâces à l'obligeance de plusieurs de nos confrères, de M. du Mège en particulier, je crois en avoir réuni la plus grande partie; nous en avons assez, du moins, pour nous convaincre qu'une œuvre pareille est le résultat d'un dévouement à la science et d'une persévérance dans le travail, qui ne sont plus de ce siècle, et qui rappellent les savantes élaborations des Religieux de Saint-Maur. Ce que j'en ai réuni, se compose de sept ou huit mille feuilles grand in-folio, d'une écriture si fine et si serrée, que souvent elles pourraient fournir la

matière de deux et trois feuilles d'une écriture ordinaire. L'auteur a eu, pour chaque mot, la patience de citer tous les passages où ce mot a été employé, et d'indiquer la source d'où ces passages étaient tirés. Ce ne sera pas chose facile de classer toutes ces feuilles séparées, aujourd'hui dans le plus grand désordre, et malheureusement tenues avec tant de négligence que plusieurs sont lacérées, usées, ou tellement roussies que l'écriture a presque disparu. Cependant l'Académie se doit à elle-même de ne pas laisser périr un ouvrage aussi important, qui est pour nous un véritable titre; et peut-être se trouvera-t-il un jour un Mainteneur assez zélé pour le conduire à bonne fin et en faire la publication.

Dans cette discussion sur nos archives, (vous vous en êtes aperçus, Messieurs,) les noms de trois de nos devanciers se présentaient sans cesse et se rattachaient d'eux-mêmes à tous les travaux entrepris dans l'intérêt de l'Académie. MM. Poitevin-Peitavi, d'Escouloubre, d'Aguilar, ont occupé leur fauteuil pendant de bien longues années, et jusqu'au dernier jour ils ont apporté à leurs fonctions de Mainteneurs tout le zèle et toute l'activité de la jeunesse. Plusieurs de vous, Messieurs, avez été témoins de leur admirable dévouement aux intérêts de notre Compagnie. Pour nous, qui leur avons succédé, apprenons à les connaître; rendons hommage à leur mémoire, et que les grands travaux qu'ils ont laissés se présentent à nos souvenirs comme une leçon et comme un exemple.

Il est un autre manuscrit dont je voudrais bien pouvoir vous rapporter des nouvelles certaines, c'est celui de la *Cansou a dona Clemença, ditta la Bertat, sul la guerra d'Espainia, fatta pel generoso Guesclin, assistat de nobles Mundis.* Ce manuscrit serait pour nous d'un grand intérêt, puisque tout le monde

sait que cette pièce fut lue à une fête du 3 mai, en présence de dame Clémence. J'en ai demandé des renseignements à plusieurs personnes. Certaines m'ont dit qu'elle existait jadis dans nos archives; le plus grand nombre prétend qu'elle n'y a jamais figuré. Cependant, si l'on considère l'importance que l'Académie devait naturellement y attacher, il est bien difficile de croire qu'elle n'ait pas voulu la conserver. M. de Ponsan dit que M. de Lafaille, qui l'a insérée dans le second volume de ses Annales, en avait eu communication de M. de Josse, conseiller au Parlement, qui la tenait de Cazevieille, avocat, auteur des Coutumes de Toulouse, en 1544, et grand collecteur de pièces rares. En 1764, M. de Ponsan s'adressa à son tour à M. de Josse-Louvrens, aussi conseiller au Parlement, et petit-fils de celui dont parle Lafaille, et il dit que ce dernier lui confia la pièce, pour en tirer copie, ainsi que quelques Mémoires qui en justifient l'authenticité. D'après cette indication, il ne serait pas impossible de se procurer cette pièce. Les représentants de la famille de M. de Josse-Louvrens sont : MM. de Florentin, de Berthier et de Sarlabous. Ces messieurs consentiraient peut-être à faire hommage de leur manuscrit à l'Académie; dans tous les cas, ils ne pourraient se refuser à en laisser faire une copie figurative.

J'aurais été trop heureux, Messieurs, si j'avais pu vous signaler l'existence ou vous faciliter la découverte du plus précieux de vos registres, c'est-à-dire de celui qui comblait la lacune d'environ 30 ans, entre l'année 1484, époque à laquelle finit le registre de Gaillac, et l'année 1513, où commence le registre rouge. Ce registre existait positivement; c'était celui qui était contemporain de Clémence Isaure, qui rapportait ses institutions, les fêtes qu'elle avait

présidées, les pièces de poésie qui lui avaient été adressées, ses dispositions testamentaires, enfin tout ce qui s'était passé d'intéressant dans une période de plus de vingt années, pendant lesquelles Clémence Isaure ranima de sa douce influence les fêtes abandonnées des Troubadours, proposa des Fleurs nouvelles à l'émulation affaiblie des poëtes de l'Occitanie, et consacra sa fortune à une dotation perpétuelle à l'abri des vicissitudes des hommes et des temps. Pourquoi ces documents si précieux se sont-ils évanouis avec elle, sans laisser d'autres traces que son institution elle-même, et la fidélité séculaire avec laquelle elle a été conservée! Nous ne saurions en douter : on ne se borna pas alors à confier toutes ces choses au souvenir des contemporains. On ne manqua pas à l'usage reçu, d'enregistrer sur le vélin tant de faits si dignes de mémoire. Mais la Providence n'a pas permis que ces précieux documents parvinssent jusqu'à nous. Comment espérer d'arriver aujourd'hui à ce que M. de Ponsan n'a pu obtenir après quarante années de labeurs et de recherches incessantes? Pour moi, Messieurs, je n'ai pu faire autre chose que vous parler de mes regrets. C'est la seule satisfaction qu'aient à vous offrir mon zèle et mes désirs impuissants. Ne perdons pas cependant toute espérance, et rappelons-nous que la découverte du fameux Livre rouge coûta à nos devanciers plus de cent années de recherches.

Voilà, Messieurs, l'historique de nos manuscrits. De tout ce que je vous ai dit, il me semble qu'il résulte deux *vérités* incontestables et deux *conséquences* nécessaires.

La première vérité, c'est que nos manuscrits sont pour l'Académie un trésor réel et le titre d'illustration le plus précieux de notre Compagnie. Il n'est pas en France une seule société qui puisse présenter de pareilles richesses ; il n'en est pas une qui dès son origine offre des œuvres magistrales que l'on puisse comparer à *las Leys d'amor* et aux *Flors del Gay saber;* il n'en est pas une, surtout, qui puisse se glorifier de cette série de travaux littéraires non interrompue pendant cinq siècles entiers; pas une qui compte, ainsi que nous, au nombre de ses lauréats la plupart de ceux qui durant cette longue période se sont fait un nom dans les Lettres.

La seconde vérité, malheureusement aussi incontestable, c'est que si nos devanciers ont tant fait pour nous, s'ils ont mis tant de soin à nous transmettre les véritables titres de noblesse de notre Compagnie, leurs successeurs ont pris bien peu de souci de les conserver. En effet, la dispersion de ces précieux documents avait commencé avant les orages de 1790 ; plusieurs années avant cette époque, M. l'abbé Magi était nommé Mainteneur pour avoir restitué le manuscrit rouge égaré depuis plus de cent ans, et l'Académie avait perdu de vue la fameuse *Canso* sur la guerre d'Espagne, ainsi que la plupart de ses lettres patentes.

Mais, puisque nous en sommes aux regrets, comment ne pas s'affliger de voir l'Académie privée de la plus grande partie de sa correspondance littéraire ? Si cette correspondance eût été conservée avec soin, il n'est pas d'homme de lettres un peu connu dont nous ne pussions retrouver un souvenir dans nos archives. Aujourd'hui où les autographes sont recherchés avec une si grande avidité, nous serions possesseurs de la collection la plus précieuse en elle-même, mais surtout la plus intéressante pour nous, puis-

qu'elle se rattacherait d'une manière intime à l'histoire de notre institution. Cependant je dois vous dire, Messieurs, que nous avons conservé une assez grande quantité de lettres qui rappellent des noms éminents, tels que ceux de Châteaubriand, Portalis, Soumet, Millevoye, Victor Hugo et autres, et que nous avons l'espérance d'en découvrir encore davantage. Toute cette correspondance doit être colligée avec soin et reliée en volumes.

Les deux conséquences dont je vous parlais, Messieurs, sont faciles à déduire : la première, c'est que puisque nous avons eu le bonheur de réunir notre précieuse collection de manuscrits depuis si longtemps égarés, il ne faut, sous aucun prétexte, permettre, à l'avenir, qu'ils soient déplacés de l'endroit où ils seront déposés. A cet effet, il ne faut plus les renfermer dans une armoire qui s'ouvre pour tout le monde, mais bien dans un meuble fait exprès, solidement conditionné, et dont la clef, confiée au secrétaire perpétuel ou à l'archiviste, permettra néanmoins de montrer nos trésors aux étrangers, aux savants, à tous ceux, enfin, qui voudront y faire des recherches, sous la condition rigoureuse de ne les déplacer jamais.

La seconde conséquence, c'est qu'il faut adopter le meilleur moyen de conservation : je veux parler de leur restauration, et d'une reliure honorable et convenable à leur importance.

Relativement à leur reliure, il ne peut y avoir deux opinions : tous en ont également besoin ; ils sont tous dans un état déplorable ; et l'abandon dans lequel ils étaient depuis si longtemps, joint à leur délabrement matériel, a déjà causé les pertes que j'ai eu la douleur de vous signaler. Maintenant, quels moyens convient-il d'employer ? Le meilleur serait de les confier

au fameux Beauzonet, qui a fait de la reliure un art véritablement merveilleux. Mais il faudrait pour cela les envoyer à Paris. Je ne pense pas que ce soit votre avis : ils ont fait assez de pérégrinations ; il importe de ne plus les perdre de vue. On peut trouver dans notre ville des ouvriers parfaitement capables de remplir les intentions de l'Académie.

En les étudiant avec attention, il me semble que l'on y trouve des indices qui tracent la meilleure marche à suivre, et cette marche est tout simplement de les rétablir autant que possible dans leur état primitif.

1° Pour le grand livre *vert*, il faut se borner à le recouvrir avec du velours vert ; plus, les gardes en satin blanc, conformes aux débris que l'on y voit encore.

2° Les deux volumes *las Leys d'Amor* et *le Gay saber*, datent à peu près de la même époque. Ils doivent être reliés de la même manière aussi. Le livre du *Gay saber* porte encore quelques filaments verts ; ils doivent donc être recouverts de velours vert, et enrichis de fermoirs d'argent, comme ils l'étaient jadis. De plus, on voit encore au livre du *Gay saber* des ornements portant la croix de Toulouse, placés sur chacun des plats de la couverture, un au milieu, un autre à chacun des angles. Il faut se servir de ces vieux ornements pour en faire ciseler de pareils en argent, qu'on disposera de la même manière. Ce sera très-beau et parfaitement approprié à l'époque.

3° Les deux livres des Actes de la Gaye science, dont l'un conserve encore les restes d'un velours rouge délabré, doivent être recouverts en velours rouge, avec des fermoirs d'argent.

4° Les deux copies de *las Leys* et du *Gay saber*, étant moins précieuses, pourraient être reliées en veau, avec filet sur le plat.

5° Le manuscrit de Cornet et celui de la Chanson

de Mme de Villeneuve pourraient être recouverts en chagrin noir à gros grain, avec filets antiques sur le plat, et fermoir d'argent.

6° Restent les lettres patentes des Rois et ordonnances du Conseil, en vélin; lesquelles, étant de format et d'épaisseur si différents, pourraient être déposées dans un beau carton, marqué du sceau de l'Académie.

Enfin, il est une autre question, celle de l'ornementation de nos manuscrits. Je vous ai dit, Messieurs, que, pour celui de *las Leys d'Amor*, il s'était trouvé des gens capables d'en enlever certaines lettres ornées. Il faudrait faire disparaître ces trous, qui sont, sous un certain rapport, un acte d'accusation contre nous; il faudrait aussi rétablir plusieurs de ces lettres, lavées et effacées en partie.

Ce magnifique registre n'a pas de frontispice. Beaucoup de registres de cette époque n'en ont pas; plusieurs en ont. Je voudrais qu'avant la table on fît faire une grande vignette dans le goût du XIVe siècle, représentant Molinier dictant *las Leys d'Amor*, au milieu des sept Troubadours, dans « son charmant verger, garni de fleurs et d'herbes odoriférantes, et d'arbres fruitiers sur lesquels les divers oiseaux viennent chanter », ainsi qu'il le dit lui-même dans sa lettre de convocation de 1356.

Le second registre des actes du Collége a pour frontispice une mauvaise gravure, mise après coup, représentant un Christ : on pourrait l'enlever, et la remplacer par une vignette dans le goût du XVIe siècle, représentant le couronnement de la Vierge. Ce second volume serait alors en rapport avec le premier, où se trouve une vignette représentant Notre-Seigneur en croix, assisté de la sainte Vierge et de saint Jean.

Vous êtes sûrs, Messieurs, de pouvoir faire exécuter à votre grande satisfaction ces différents travaux,

grâce à la présence à Toulouse d'un artiste distingué, dont la supériorité est surtout remarquable dans les ouvrages de ce genre : je veux parler de M. Lami de Nozan, connu de la plupart d'entre vous sans doute, qui a fait de si remarquables enluminures du moyen âge, entr'autres ce magnifique missel en vélin, offert à Madame la duchesse d'Orléans à l'époque de son passage à Toulouse, et qui pouvait rivaliser avec ce que nous ont laissé de plus parfait les artistes enlumineurs des XIVe et XVe siècles.

Ce Rapport a été lu dans la séance particulière du vendredi 13 *février* 1852. *L'Académie en a ordonné l'impression et l'insertion au Recueil de l'année. Elle en a adopté toutes les conclusions, à l'exception de celles qui concernent l'ornementation intérieure et les vignettes nouvelles, demandées pour les registres de* las Leys d'Amor *et de* las Flors del Gay saber : *elle a pensé qu'il valait mieux conserver religieusement ces manuscrits dans l'état où ils se trouvent aujourd'hui.*

OBSERVATIONS ET RÉFLEXIONS CRITIQUES

SUR

LE GENRE DE L'APOLOGUE,

ET EN PARTICULIER

SUR LES FABLES DE LA FONTAINE;

PAR M. DECAMPE,
un des quarante Mainteneurs.

AVANT-PROPOS.

J'ENTREPRIS, il y a de cela bien longtemps, dans l'intérêt de mes élèves et pour ma propre instruction, un examen critique et détaillé du plus étonnant ouvrage de poésie dont se glorifie notre langue, je veux parler des Fables de la Fontaine. Après deux ou trois ans d'une étude assidue, je fus détourné de ce travail par d'autres soins. J'avais alors examiné, discuté, annoté toutes les fables qui composent la première moitié de l'ouvrage, c'est-à-dire les six premiers livres. Mon commentaire en est, depuis trente ans et plus, au point où je l'avais laissé. Des préoccupations d'une autre sorte m'ont empêché d'y revenir, et je ne trouve plus en moi l'ardeur et le courage nécessaires pour les comparaisons, les rapprochements, les recherches que m'imposait le plan que je m'étais tracé.

Or, il m'arriva bien souvent, en me livrant à ce travail, d'être frappé de certains points de vue qui m'avaient jusqu'alors échappé, d'arrêter mes réflexions sur telle ou telle combinaison du fabuliste qui me semblait défectueuse, de remarquer l'oubli de telle ou telle règle que je croyais plus ou moins inhérente à l'essence de l'Apologue. Alors, interrompant mon examen et laissant là mon commentaire pour assembler mes déductions, pour généraliser la loi que j'avais entrevue, je rédigeais, au courant de la plume, le résultat de mes réflexions. J'ai cru devoir communiquer à l'Académie quelques-unes de ces Observations critiques, depuis que la Fable a été comprise au nombre des genres admis dans ses concours; et l'Académie, déterminée à son tour par cette dernière circonstance, a trouvé bon que ces Observations détachées fussent réunies dans son Recueil. Elles sont au nombre de sept, et composent autant de chapitres ou de dissertations particulières. Je vais les mettre sous les yeux du lecteur, en tâchant de les disposer dans l'ordre le plus naturel.

Ire OBSERVATION.

Quand on fait volontiers sa lecture du recueil des Fables de la Fontaine, on ne tarde pas à s'apercevoir que SES FABLES LES PLUS COURTES SONT EN GÉNÉRAL LES PLUS MÉDIOCRES, tandis que les plus belles, celles qu'on relit avec plus d'attrait, sont d'une longueur qui semble quelquefois dépasser les bornes du genre; telles sont: *les Animaux malades de la peste; — le Chat, la Belette et le petit Lapin; — l'Alouette, ses Petits et le Maître d'un champ; — les deux Pigeons; —*

l'Homme et la Couleuvre ; — l'Hirondelle et les petits Oiseaux ; — le Jardinier et son Seigneur ; — le Meunier , son Fils et l'Ane ; — le Fermier, le Chien et le Renard, etc...

La raison de cette différence est dans la manière particulière dont la Fontaine a conçu et traité le genre de l'Apologue. Et véritablement, à n'en juger que d'après les idées communes, puisqu'il est reconnu que la *brièveté* est une qualité recommandée dans cette sorte de récit, il semblerait qu'entre deux fables composées par le même auteur, et louables au même point pour le fond du sujet et la moralité, la plus courte dût être la meilleure. C'est précisément le contraire qui arrive ordinairement dans la Fontaine. Encore qu'on puisse dire avec raison que son style a, suivant la circonstance, toutes les sortes de mérites, la précision est un de ceux qui s'y montrent le plus rarement. Une imagination riche et variée, une sensibilité exquise, une singulière disposition de l'esprit à se pénétrer des objets qu'il traite, une habileté merveilleuse à tracer des caractères, à décrire les lieux et les individus, à faire ressortir les petits détails, à mêler au récit, pour en rompre l'uniformité, des discours, des dialogues, des réflexions, des allusions, des souvenirs, des digressions dans lesquelles on se sent entraîné comme par un charme irrésistible: voilà ce qui donne aux compositions de la Fontaine cet intérêt incomparable qui fait oublier la longueur; voilà comment il est l'auteur auquel on revient le plus volontiers, et dont on se fatigue le moins.

Avec de telles qualités, il a dû voir l'Apologue sous un point de vue tout nouveau, ou qui n'avait été qu'à peine aperçu par ses devanciers. Il a étendu, développé ses plans; il *s'est donné du champ*, pour être plus lui-même; il a fait consister le principal mérite

de sa composition dans le nombre et la beauté des accessoires; et peu content de placer sa moralité dans le fond même de la Fable, il a voulu la mettre partout, dans ses réflexions, ses discours, ses conversations, ses monologues, ses portraits : c'est une critique de mœurs continuelle, c'est la comédie en récit.

Il ne faut donc pas s'étonner, si, lorsqu'il cherche à être court, il cesse, pour ainsi dire, d'être lui-même. Alors il abandonne sa manière favorite, à laquelle il nous a fait trouver tant d'agréments; il est comme à la gêne dans l'étroit espace où il s'est renfermé : une esquisse mesquine remplace une riche et brillante peinture; nous trouvons un squelette, au lieu d'un corps plein de fraîcheur, de grâce et de santé. Ce malheur n'arriverait pas aux écrivains qui ont plus de *trait* que d'imagination, et qui, au lieu d'une tête épique, d'un génie heureux et facile, possèdent un esprit fin et délié, le tour vif et épigrammatique et, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, le laconisme de la pensée. C'est à ceux-là qu'il appartient d'essayer avec succès l'Apologue en dix ou douze vers. Pour la Fontaine, il y échoue complètement. Qu'il me suffise d'en indiquer quelques exemples, pris au hasard dans les six premiers livres : — *le Coq et la Perle; — l'Oiseau blessé d'une flèche; — le Lion abattu par l'homme; — le Renard et le Buste; — la Montagne qui accouche; — les Médecins; — le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.*

Voilà ce que devient la Fontaine quand il veut réduire son rôle à copier, en quelque sorte, ou à traduire ses prédécesseurs, qu'il appelle bonnement *ses maîtres.* Mais, lorsqu'il se contente d'emprunter leurs sujets pour les disposer à sa manière, et qu'il donne pleinement l'essor à son génie, ce n'est plus le même homme; ou pour mieux dire, il est alors tout à fait lui, et l'on

ne songe plus à ses devanciers que pour s'étonner de la stérilité de leur imagination, qui ne leur avait rien fait découvrir dans des sujets où il sait trouver tant de richesses. Les exemples fourmilleraient ici ; contentons-nous de citer au hasard. Je tombe sur la fable intitulée *le Charretier embourbé*. Qu'on la compare avec la pièce de Faerne, *Bubulcus et Hercules :* on verra de quoi sont capables l'agrément et l'attrait des détails. L'une est un simple récit ; l'autre est une scène animée et dramatique : le lecteur voit et entend tout ce qui se passe. Qui ne connaît point l'Apologue du *Villageois* et du *Serpent?* Cette fable n'a que six vers dans Phèdre ; elle en a quatre, suivant l'usage, dans le laconique Gabrias. Quel est celui, des trois fabulistes, que l'on prendrait pour l'inventeur? Sans parler des grâces du style et du mérite des vers de l'auteur français, qu'on observe de quelle manière sa fable est disposée et conduite. La totalité du récit se compose de quatre tableaux bien distincts, et qui fourniraient à un peintre quatre modèles différents, également pleins d'intérêt et de vérité : *le Serpent ramassé ; — le Serpent réchauffé ; — le Serpent révolté ; — le Serpent puni.* Ces tableaux sont achevés, dans la Fontaine ; ils ne sont seulement pas indiqués chez les autres, qui ne décrivent pas, et se bornent à raconter. Faites les mêmes réflexions sur *le Chat et le vieux Rat*, si habilement composée de deux fables assez médiocres d'Esope, de Phèdre et de Faerne ; sur *le Cheval et le Loup*, si supérieure de toutes façons à celle de Gabrias et de Faerne ; sur *l'Ane qui change de maîtres*, auprès de laquelle la fable correspondante dans Esope et dans Faerne est absolument dépourvue d'intérêt ; sur *la Vieille et les deux Servantes*, dont on n'eût jamais soupçonné quel pourrait être l'agrément, si on n'eût connu que la fable d'Esope

qui en a fourni le fond; enfin, sur un grand nombre d'autres, que la Fontaine s'est véritablement appropriées par la manière dont il a conçu, distribué et étendu le sujet.

IIe OBSERVATION.

Une remarque qui vient naturellement à la suite de la précédente, et qui tend à démontrer de plus en plus combien la Fontaine a besoin d'être lui-même pour être beau; c'est que, LORSQU'IL LUI ARRIVE D'EMPLOYER UN SUJET DÉJA TRAITÉ D'UNE MANIÈRE SUPÉRIEURE PAR SES DEVANCIERS, IL ÉCHOUE ORDINAIREMENT DANS LA TENTATIVE. Ce qu'il aurait fait à merveille étant livré à ses propres inspirations, il ne sait plus le faire avec succès quand un autre y a réussi d'avance : la perfection de son modèle semble exclure de sa pensée toute idée de rivalité. Un exemple en fera juger.

On trouve, dans son second livre, une fable intitulée *le Lion et le Rat*. Le sujet en est pris dans le petit supplément mis à la suite de Phèdre par le docte allemand Marquardus Gudius. La fable de l'auteur latin est charmante; celle de l'auteur français est des plus médiocres. Voici la narration de la Fontaine.

Entre les pattes d'un Lion
Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un aurait-il jamais cru
Qu'un Lion d'un Rat eût affaire?
Cependant il advint qu'au sortir des forêts
Ce Lion fut pris dans des rets
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire Rat accourut, et fit tant par ses dents,
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Ici finit le récit de notre poëte. On a pu remarquer que le sujet de cette fable présente deux parties distinctes : dans la première, le Lion clément épargne le Rat; dans la seconde, le Rat reconnaissant délivre le Lion. Si la Fontaine eût traité ce sujet à sa manière accoutumée, il en aurait certainement tiré une fable charmante; mais on croirait qu'il n'a pas voulu s'en donner la peine, parce qu'un autre en avait trouvé le secret avant lui, et avait, pour ainsi dire, deviné les procédés de sa *mise en œuvre.* Dans la première partie, la Fontaine présente sèchement le fait, sans fixer le temps ni le lieu, sans employer aucun de ces accessoires qui lui sont familiers, et qui donnent tant de charme à sa narration. L'auteur latin lui est ici bien supérieur : la scène est dans une forêt; le Lion est endormi; quelques rats des champs prennent leurs ébats dans ce même lieu; un d'eux a l'imprudence de passer en courant sur le Lion qui sommeille; le terrible animal se réveille en sursaut. Voilà une offense, une raison pour que le Lion se venge et punisse le téméraire. Le Rat l'a bien compris; il demande grâce. Alors le Lion, qui tenait déjà le malheureux dans sa griffe, s'apaise par réflexion, et croit qu'il lui serait peu glorieux de punir une telle offense. Cette scène intéressante manque dans l'auteur français. La fable latine n'est pas moins supérieure dans la seconde partie. Quelques jours se sont écoulés; il est nuit; le Lion, errant dans la campagne, vient de tomber au fond d'une fosse, et se trouve pris dans des filets; il pousse des rugissements affreux. Le Rat des champs reconnaît sa voix, et accourt en hâte; il adresse quelques mots au Lion pour le rassurer et lui attester sa reconnaissance; puis il tourne autour du filet, il en étudie les nœuds et l'adroit mécanisme, se met promptement en train de ronger, et parvient à délivrer le roi des animaux. Tous ces détails sont

excellents ; ils sont parfaitement dans la manière de la Fontaine, et voilà précisément ce qui a déconcerté l'imitateur.

Mais citons un autre exemple, qui aurait dû se présenter le premier. Il n'est point d'homme de goût *qui n'ait relu cent fois et cent fois admiré* ce charmant apologue du Rat de ville et du Rat des champs, qu'Horace a fait entrer dans sa jolie satire sur la ville opposée à la campagne. Comment un modèle aussi parfait a-t-il pu fournir à la Fontaine une imitation aussi médiocre? Sans parler du rhythme monotone qu'emploie ici notre fabuliste, son récit n'est qu'un exposé succinct, sans chaleur et sans vie ; tout l'agrément des détails a disparu. Horace commence par nous peindre la frugalité du Rat des champs, sa demeure, ses habitudes. C'est une source de beautés de plus, indépendamment de l'effet qui va résulter de l'opposition. Lorsque à cette demeure pauvre et champêtre succèdent le faste et les commodités de la ville, on se laisse d'abord éblouir, comme le Rat campagnard ; mais bientôt on regrette, comme lui, ce réduit sauvage où l'on était si tranquille, et l'on se rappelle avec intérêt la première scène dont on a été témoin. Un pareil rapprochement fait bien mieux goûter la vérité morale sur laquelle roule la fable. Dans la Fontaine, la première partie du récit est supprimée, et l'autre a perdu tout son coloris. On est forcé de regretter ici que le fabuliste français, au lieu de se borner à prendre dans Horace l'idée principale de cet apologue, n'ait pas mieux aimé imiter d'un bout à l'autre la narration du poëte latin, qui est un véritable chef-d'œuvre, et dont les détails ont tant de ressemblance avec la manière de raconter familière à notre poëte. Il est à présumer qu'il eût réussi dans cette imitation, comme il l'a fait dans celle de *l'Amour mouillé* d'Anacréon et

de l'aventure de Philémon et Baucis, si bien racontée par Ovide. C'eût été un monument précieux, que la copie d'un morceau si achevé faite par la main de la Fontaine. Mais la lecture de la fable française n'est bonne qu'à faire naître cette réflexion, qu'avec le plus heureux talent on réussit plutôt à imiter le médiocre qu'on peut surpasser sans peine, que le parfait qu'on désespère d'égaler. C'est en partie pour cela, sans doute, qu'on citerait, en littérature, vingt imitateurs qui ont effacé leur modèle, contre un traducteur qui égale le sien.

Ceci nous conduit à une remarque, qui peut servir à confirmer l'observation que nous venons de faire. On sait que, sur les douze livres de Fables dont se compose le recueil de la Fontaine, les six premiers offrent plus généralement des sujets empruntés à Ésope, à Phèdre et aux autres anciens fabulistes, tandis que les sujets des six derniers livres proviennent pour la plupart de sources plus détournées, et ont laissé plus de latitude à l'imagination de l'auteur. Il y a donc lieu de présumer, en appliquant ici notre observation, que les fables de cette dernière partie du recueil doivent donner une idée plus complète de la manière de la Fontaine, et qu'il doit s'y montrer bien plus original. Cependant l'opinion contraire est assez accréditée, et Chamfort paraît avoir partagé le préjugé commun, en faisant entendre, dans plusieurs endroits de ses notes, que les fables des six derniers livres sont en général inférieures à celles des six premiers. Je ne saurais adopter ce jugement. C'est dans les six derniers livres que se trouvent en plus grand nombre ces belles et riches compositions qui, par leur étendue, leur importance, la variété des tons et des couleurs, la vérité des portraits, des peintures, des discours, des dialogues, méritent d'être placées au rang des chefs-d'œuvre

de l'auteur ; telles sont : — *les Animaux malades de la peste ; — le Fermier, le Chien et le Renard ; — le Chat, la Belette et le petit Lapin ; — les deux Pigeons ; — le Paysan du Danube ; — le Savetier et le Financier ; — l'Homme et la Couleuvre ; — les Lapins ; — les Compagnons d'Ulysse ; — le Rat qui s'est retiré du monde ; — le Héron ; — la Fille ; — la Laitière et le Pot au lait ; — le Cochet, le Chat et le Souriceau ; — le Vieillard et les trois Jeunes hommes ; — le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat*, et une foule d'autres. — Concluons donc que l'opinion commune est au moins un peu hasardée. N'en pourrait-on pas dire autant de la préférence exclusive généralement accordée aux six premiers livres de l'Énéide, au préjudice des six derniers? La littérature a toujours eu, comme les croyances populaires, ses superstitions et ses préjugés.

Notre fabuliste, il faut le répéter, n'est jamais plus aimable que lorsqu'il renonce au rôle d'imitateur pour développer à sa manière, et qu'il se livre tout entier à son génie. Or, c'est ce qui lui arrive bien plus souvent dans les derniers livres, où il ne prend plus guère pour modèles les apologues d'Ésope et des anciens. Les sujets, il est vrai, y sont quelquefois moins heureux, moins assortis au genre de la Fable, ou pour mieux dire, de l'Apologue : on sent qu'ils commençaient à manquer à l'auteur. Mais, sous le rapport de l'exécution, on peut assurer que la Fontaine y est plus lui-même, et que le conteur inimitable s'y montre mieux dans tout son jour.

IIIe OBSERVATION.

Il n'y a point d'êtres dans la nature qui ne puissent être acteurs dans l'Apologue : on y voit figurer comme

interlocuteurs, des animaux, des corps inanimés, des hommes, des divinités, et jusqu'à des êtres intellectuels ou imaginaires, tels que la Mort, le Temps, la Vérité, la Justice. Cela posé, les classificateurs méthodiques, les inventeurs de divisions et de dénominations inutiles, sont venus, et ont dit gravement : — Quand les personnages de l'Apologue sont des animaux ou des êtres inanimés, la fable se nomme *morale* ; — quand ce sont des êtres pensants, elle est qualifiée de *raisonnable* ; — on l'appelle *mixte*, quand un personnage raisonnable agit concurremment avec un autre qui ne l'est point. Ainsi, *le Loup et l'Agneau*, *le Chêne et le Roseau*, sont dans la première classe; *le Berger et le Roi*, *la Mort et le Bûcheron*, dans la seconde; *l'Homme et la Couleuvre*, *l'Ours et l'Amateur des Jardins*, dans la troisième.

Je ne vois ni le mérite ni le but d'une pareille distinction ; mais elle nous fournira l'occasion d'une remarque plus utile. La voici.

Je regarde COMME UN DÉFAUT ET UNE VÉRITABLE MALADRESSE DE FAIRE INTERVENIR L'HOMME DANS LA FABLE, EN QUALITÉ D'ACTEUR PRINCIPAL, c'est-à-dire d'attribuer à des êtres pensants l'action qui fait le sujet de l'Apologue. En effet, quelle est l'essence de ce genre ? C'est de donner à l'homme une leçon déguisée sous le voile de l'allégorie ; c'est de lui cacher sa propre image sous des traits empruntés, afin que la fidélité de la peinture n'offense pas son amour-propre. Les animaux, par leur instinct, par leurs habitudes plus ou moins semblables à celles de l'homme, les êtres inanimés, par leurs qualités, leurs propriétés particulières, leur manière d'être plus ou moins comparable à la nôtre, sont on ne peut plus convenables pour jouer un rôle dans cette petite action allégorique. Qui n'approuverait pas le choix des personnages

dans *le Loup et l'Agneau*, *la Cigale et la Fourmi*, *le Corbeau et le Renard*, *le Lièvre et la Tortue*; ou dans *le Chêne et le Roseau*, *les Membres et l'Estomac*, *Phébus et Borée*, *le Pot de terre et le Pot de fer?* Substituez des êtres humains à ces personnages allégoriques, il n'y aura plus rien d'ingénieux et de piquant; la leçon sera moins agréable, moins attachante, et par cela même moins utile; enfin (et c'est surtout ce dernier point que je prétends faire remarquer ici), le genre sera dénaturé, et vous quitterez l'Apologue pour entrer dans le Conte ou dans la Comédie. C'est un défaut que ne rachèteront ni tout l'agrément des détails, ni tout l'art de l'exécution. Or, ce défaut se remarque beaucoup trop souvent dans les Fables de la Fontaine. Il convient toutefois de ne pas se méprendre sur la véritable portée de ce reproche. Je sais qu'il arrive souvent qu'encore que l'homme soit acteur dans la Fable, il n'y joue pas le rôle essentiel et principal, celui d'où se déduit la moralité. Dès lors, ce n'est pas sur lui que roule proprement l'action, et par conséquent le sujet de l'apologue. Par exemple, dans la jolie fable du *Vieillard et ses Enfants*, ce sont les dards séparés ou réunis en faisceau qui renferment véritablement l'apologue; dans la fable intitulée *le Gland et la Citrouille*, je m'occupe beaucoup moins de Garot que de cet exemple de la citrouille et du gland, si bien choisi pour justifier la Providence. Disons-en autant du voyageur, dans *Phébus et Borée*, ou dans *le Torrent et la Rivière*. Ce n'est donc pas contre de tels sujets que je prétends m'élever ici. Je n'entends pas interdire, non plus, ceux où l'action attribuée aux hommes est purement allégorique; car alors c'est dans cette action, toute allégorique, que consiste l'apologue, abstraction faite des personnages auxquels elle est attribuée. Ainsi, dans Florian,

le Danseur de corde et le Balancier, — le Prêtre de Jupiter, — l'Aveugle et le Paralytique, sont de très-jolis sujets d'apologue; et de même, dans la Fontaine, *l'Astrologue qui tombe dans un puits, — l'Homme et l'Idole de bois, — le Charretier embourbé, — l'Homme entre deux âges et ses deux Maîtresses.* Mais peut-on, je le demande, regarder comme des apologues des récits d'aventures ou d'anecdotes dans lesquels la moralité n'est revêtue d'aucune allégorie, et qui sont des tableaux de la vie humaine telle que nous la voyons tous les jours ? Non, sans doute ; et quand je lis, dans la Fontaine, *la jeune Veuve, — la Fille à marier, — l'Enfant et le Maître d'école, — le Vieillard et les trois jeunes Hommes, — l'Avare qui a perdu son trésor, — le Berger et le Roi, — le mal Marié, — le Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire,* et une foule d'autres fables du même genre, qu'on remarque surtout dans les six derniers livres, je ne puis m'empêcher de trouver ce genre vicieux et contraire à l'esprit de l'Apologue, quoique les détails du récit soient d'une grâce inimitable, et que le fond de l'aventure *présente d'ailleurs un sens moral.*

Mais que sera-ce, si ce sens moral lui-même vient à manquer entièrement, et si la fable n'offre plus que le récit d'une aventure singulière, d'une anecdote plus ou moins piquante ? C'est pourtant ce qu'on remarque fréquemment dans la Fontaine, et dans beaucoup d'autres fabulistes avant et après lui. Qu'on lise, dans notre admirable conteur, les fables intitulées, *l'Ivrogne et sa Femme, — le Charlatan, — les Devineresses, — le Dépositaire infidèle, — le Testament expliqué par Ésope, — l'Enfouisseur et son Compère, — le Mari, la Femme et le Voleur, — le Trésor et les deux Hommes, — les Aventuriers et le Talisman;* on se demandera si c'est bien sérieusement que l'au-

teur a voulu nous donner de pareils récits pour des Fables, quoiqu'il ait essayé quelquefois d'y faire apercevoir un sens moral; et l'on sera contraint d'avouer que c'est ici tout-à-fait le genre du Conte, et non celui de l'Apologue.

Souvent même cette anecdote que le poëte nous ràconte, n'est autre qu'un fait historique, un bon mot ou une repartie d'un personnage connu. *Le Paysan du Danube*, — *Simonide sauvé par les Dieux*, — *le mot de Socrate sur sa maison*, — *un Fou et un Sage* ou *Æsopus et Petulans*, et autres semblables, appartiennent à cette dernière classe : on sent le jugement qu'il en faut porter, sous le rapport du sujet.

Enfin, une saillie plaisante, un trait piquant et satirique terminent quelquefois ces fables dont des hommes sont les acteurs : de ce genre sont, *la Femme noyée*, — *le Médecin tant pis et le Médecin tant mieux*; et ceci rentre évidemment dans le domaine de l'Épigramme.

Il résulte de ces réflexions, que *l'homme* doit le plus rarement possible figurer dans l'Apologue *comme personnage principal.*

Quant aux divinités du paganisme, aux êtres intellectuels, abstraits ou purement allégoriques, leur intervention dans l'Apologue exige aussi quelques observations.

Et d'abord, il faut distinguer entre ces diverses classes de personnages.

Les dieux de la Fable, *Jupiter*, *Pluton*, *Mercure*, *Apollon*, *Minerve* ou *Vénus*, sont proprement pareils à des créatures humaines; ils peuvent donc être admis dans l'Apologue aux mêmes conditions que l'homme lui-même. Leur physionomie antique convient assez, d'ailleurs, au ton de simplicité et de bonhomie crédule qui caractérise l'Apologue.

A l'égard des divinités allégoriques et des êtres purement intellectuels, il n'en est pas tout-à-fait de même. Ce n'est pas que les personnages allégoriques que l'on connaît dès longtemps, et avec lesquels les poëtes nous ont familiarisés, tels que *la Fortune, la Mort, le Temps,* ne puissent fort bien figurer dans l'Apologue. Mais vouloir ériger en personnages parlants et agissants, des passions ou des facultés morales, telles que *le désir, la mémoire, la raison;* des maladies, comme *la fièvre, la lèpre, la goutte;* des propriétés physiques ou de simples accidents de la matière, comme *la couleur, la saveur, le plein* et le *vide, l'étendue* et le *poids;* ce serait, comme il est inutile de le dire, tomber dans une affectation et dans un entortillage pédantesque entièrement opposés à la simplicité patriarcale de l'Apologue. On s'est moqué, avec raison, de Lamotte, qui croyait être plaisant en faisant discourir ensemble *dom Jugement, dame Mémoire, demoiselle Imagination.* Personne n'est tenté d'envier à la Fontaine sa bizarre invention de *la Goutte et l'Araignée;* et quand je vois le même poëte faire une fable sur *l'Amour et la Folie*, et une autre sur *la Discorde,* à laquelle il donne pour père *Tien et mien,* pour frère *Que si que non,* et pour demeure *l'auberge de l'hyménée;* non-seulement je suis choqué, comme tout lecteur judicieux doit l'être, de ces burlesques travestissements, mais je ne saurais m'empêcher d'apercevoir que je suis sorti du genre de l'Apologue, pour entrer dans le domaine de *l'Allégorie* proprement dite, sorte de composition particulière qui suppose autant de subtilité et d'ingénieuse recherche, qu'on aime à trouver dans l'Apologue de bonhomie et de naïveté.

Concluons, qu'il ne faut introduire que *rarement et avec précaution,* dans l'Apologue, *des personnages*

raisonnables ou des êtres intellectuels, sous peine d'altérer la simplicité de ce genre, ou même d'en méconnaître entièrement l'essence et les premières conditions.

IVe OBSERVATION.

Aux réflexions contenues dans le chapitre précédent je veux ajouter une remarque relative à de certains sujets qui me paraissent, sous un autre rapport, s'éloigner aussi de l'essence de l'Apologue. On vient de voir qu'un assez grand nombre de fables, d'ailleurs intéressantes et pleines de charme dans l'exécution, sont véritablement vicieuses par le sujet, en ce qu'elles rentrent, suivant les cas, dans le domaine de la Comédie à interlocuteurs humains, dans celui du Conte, de l'Épigramme, ou de l'Allégorie proprement dite. Il en est d'autres QUI SONT PROPREMENT DES EMBLÈMES PLUTÔT QUE DES APOLOGUES ; et ces deux sortes de déguisements allégoriques ne doivent point être confondues. Deux exemples, pris dans la Fontaine, et par lui empruntés de ses devanciers, feront mieux comprendre ce que je veux dire.

Tout le monde connaît *la Montagne qui accouche d'une souris.* Cette montagne est un emblème très-ingénieux des personnes qui promettent beaucoup pour ne rien tenir. Mais un *emblème* n'est pas un *apologue :* l'un est une image muette, et souvent immobile, de la vérité qu'on veut établir ou rappeler; l'autre doit présenter une action véritable, qui ait son exposition, son nœud, son dénouement ; une action dont les personnages soient censés agir conformément à leur instinct et à leurs mœurs, comme feraient, à leur place, les hommes, dont on leur prête, pour le moment, les passions, l'intelligence, et jusqu'au langage et aux habitudes sociales. Mais, de bonne foi,

qu'est-ce qu'une montagne qui accouche d'une souris? Comment trouver ici ce qu'on appelle proprement une action ? Et s'il arrive véritablement qu'une souris vienne à sortir du creux d'une montagne, comment appeler cela un accouchement ? Comment attribuer raisonnablement à cette montagne les ridicules et les torts de celui qui ne donne rien ou presque rien, après avoir promis de grandes choses ? On voit maintenant sans doute ce que j'ai d'abord voulu dire, et en quoi pèchent de pareils sujets. Du reste, un autre défaut de cette dernière fable, et bien plus sensible que celui qui nous occupe en ce moment, c'est de choquer l'espèce de vraisemblance exigée dans l'Apologue, et dont nous parlerons expressément dans une des Observations suivantes.

Voici maintenant l'autre fable que j'ai annoncée pour exemple, et dans laquelle ce dernier défaut, celui de l'invraisemblance, n'existe pas, sans qu'elle en soit pour cela meilleure. Elle est intitulée, *le Satyre et le Passant*. Ici, comme dans Ésope et dans Faerne, un Satyre donne l'hospitalité à un voyageur transi et affamé. Celui-ci souffle successivement sur ses doigts pour les réchauffer, et sur son potage pour le refroidir. Interrogé sur ce double usage, il en donne l'explication toute naturelle au Satyre, qui le congédie aussitôt, en disant :

> Arrière ceux dont la bouche
> Souffle le chaud et le froid.

N'en déplaise à messieurs les fabulistes, leur Satyre ne fait là qu'un pitoyable jeu de mots, qui supposerait la préexistence de l'emblème; car ce n'est qu'emblématiquement qu'une bouche qui souffle le froid et le chaud représente l'*homo bilinguis*. Le Satyre n'est donc qu'un mauvais plaisant, qui a interrogé son hôte

sur une chose qu'il devait déjà connaître et pratiquer lui-même; et qui congédie fort gratuitement le pauvre voyageur. « Il fallait trouver (observe à ce sujet Cham» fort) un autre emblème, une autre allégorie, pour » exprimer ce que la duplicité a de vil et d'odieux. » Chamfort explique mal, sans doute, ce qu'il avait dans l'esprit. Ce n'est ni comme *emblème* ni comme *allégorie*, que l'homme qui souffle dans ses doigts est déplacé; au contraire, cet individu fournit, aussi-bien que l'homme à deux visages, une image assez juste de la duplicité et de la fourberie. C'est comme apologue que ceci est vicieux, parce qu'on y voudrait une action caractérisée par ses motifs et ses conséquences : il faudrait y voir la duplicité, coupable dans son principe et dangereuse dans ses résultats, pratiquée, censurée ou punie. Au lieu de cela, que voit-on? Un passant qui fait une chose très-innocente et très-sensée, en réchauffant ses doigts et en refroidissant son brouet. Les personnages n'agissent nullement ici dans la disposition d'esprit nécessaire à la moralité de l'apologue : il n'y a aucune ressemblance morale entre un fourbe et ce voyageur. Pour faire une fable sur la fourberie, il fallait mettre en scène des animaux qui mentissent, et non des créatures humaines qui ne mentent pas. Un pareil fait n'a pu fournir un sujet réel d'apologue, puisque l'action, par elle-même, ne renferme aucune leçon. Ce n'est donc point là une fable, c'est un *emblème;* et *tous les sujets du même genre devront être proscrits pour les mêmes raisons.*

V[e] OBSERVATION.

J'ai annoncé tout à l'heure que nous dirions quelque chose de L'ESPÈCE DE VRAISEMBLANCE NÉCESSAIRE DANS

l'Apologue. Cette matière est importante. Voici ce que je pense à cet égard.

Commençons par nous rappeler que le propre de l'Apologue est de prêter aux animaux et aux êtres insensibles l'intelligence, les passions, les sentiments, enfin le langage de l'homme. Ce n'est donc pas à les faire *penser*, *sentir* et *parler* que peut jamais être l'invraisemblance; ces choses-là sont une fois convenues, comme les monologues et les entr'actes dans la poésie dramatique, comme le chant dans l'opéra : il faut bien admettre toute supposition qui est dans l'essence du genre. Or, il est de l'essence de l'Apologue que les animaux et les êtres insensibles pensent et parlent comme nous. Mais puisque cette supposition est admise, toute contraire qu'elle est à la vérité, où commencera donc l'invraisemblance dans l'Apologue? Elle commencera *aux actions*, si elles sont physiquement impossibles, ou contraires à la nature des personnages. Expliquons clairement notre pensée.

Une réflexion de Chamfort sur la fable de *la Montagne en travail d'enfant*, dont j'ai parlé dans la précédente Observation, va me servir pour entrer en matière. La Fontaine, en terminant cette fable, semble demander grâce au lecteur pour l'invraisemblance du récit; et certes, il y avait bien de quoi. Cependant Chamfort s'étonne de cette précaution du fabuliste. « Serait-ce (dit-il) qu'une montagne sur le point » d'accoucher, lui aurait paru plus contraire à la vrai» semblance qu'une lime qui adresse la parole à un » serpent? Cela serait d'une grande bonhomie. » Je ne saurais être ici de l'avis du critique, malgré ce ton tranchant et décisif. Il faut bien se garder de confondre, dans le rôle qu'un fabuliste fait jouer à ses acteurs, deux choses extrêmement différentes : d'une part, *les actions*; de l'autre, *les discours*, *les senti-*

ments et les pensées. A l'égard des actions, il faut que le fabuliste se tienne rigoureusement dans les limites des choses physiquement possibles; il ne peut point faire nager un rocher, faire voler une montagne, faire danser des maisons ou des arbres, faire boire ou manger le clocher d'une cathédrale. Au contraire, dans la faculté de faire discourir et penser ses personnages, sa liberté n'a point de bornes : il n'est pas plus étonnant d'entendre parler une lime que d'entendre converser un chêne et un roseau : le genre le comporte ainsi. Mais il serait absurde et inouï que cette lime jouât de la flûte ou de la lyre, que ce chêne écrivît un madrigal ou un sonnet, ou qu'il fît un cent de piquet avec le roseau. Or, maintenant, revenons à la fable de la *Montagne.* Voici comment elle commence :

Une montagne en mal d'enfant
Jetait une clameur si haute,
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucherait *sans faute*
D'une cité plus grosse que Paris.

Ne voilà-t-il pas une fiction bien vraisemblable, qu'une montagne en mal d'enfant, qui pousse des cris horribles ? Et n'admirez-vous pas ces bonnes gens qui pensaient qu'elle accoucherait *sans faute* d'une cité plus grosse que Paris ? Rien n'était plus commun sans doute, à cette époque, que de voir les montagnes enfanter des cités, et de grosses cités ?...

Mais passons à une autre fable, dont nous avions cité, plus haut, le sujet, comme très-heureusement choisi : c'est *le Pot de terre et le Pot de fer.* La Fontaine, malgré les détails charmants dont il l'a embellie, en a néanmoins altéré le fond, en faisant, contre toute vraisemblance, voyager à pied ses deux acteurs. Ces pots, qui entreprennent un voyage, et qui s'en vont

sur trois pieds, *clopin-clopant comme ils peuvent*, sont une invention à la fois divertissante et absurde. Faerne, traitant le même sujet, représente deux pots emportés par le courant d'une rivière. Dès lors l'action devient naturelle et vraie; on peut les voir, sans la moindre surprise, cheminer ensemble et s'entrechoquer : il n'y a que les pensées et les discours à ajouter, et là-dessus le droit du fabuliste est incontestable.

Tel est donc, selon moi, le degré de vraisemblance où doit se renfermer l'Apologue. Je veux que l'action en elle-même soit possible, naturelle, appropriée aux facultés physiques des acteurs, conforme aux idées reçues; et je n'admets de suppositions et de mensonges que relativement aux motifs de cette action, aux sentiments, aux intentions et aux discours que le fabuliste prête à ses personnages. Je dis, en conséquence, que la fable de Faerne est *vraisemblable*, et que celle de la Fontaine l'est infiniment moins, ou plutôt ne l'est pas du tout. Mais celle-ci est bien plus plaisante; et c'est sans doute ce que voulait notre conteur, avec son voyage à pied et cette marche dérangée *au moindre hoquet qu'ils treuvent*. On ne saurait imaginer combien ce poëte est fertile en ressources quand il s'agit d'être plaisant : nous aurons occasion de revenir sur cette remarque.

N'abandonnons pas le sujet de la présente Observation sans rappeler quelques autres fables où la vraisemblance n'est pas moins blessée. Tantôt c'est un homme qui enlève dans ses bras un énorme éléphant de pierre, et le porte au sommet d'une montagne; tantôt c'est Jupiter qui cherche un métayer pour une de ses fermes; ici, c'est la Chauve-souris, le Buisson et le Canard qui s'associent pour aller faire le commerce d'outre-mer, qui ont des comptoirs, des facteurs, des agents, qui sont ruinés par le naufrage de

leur navire et la perte de leur cargaison, et presque réduits à porter le *bonnet vert*, c'est-à-dire à faire une banqueroute dans les formes; là, c'est un Lion éperdument amoureux d'une jeune fille, et qui, pour l'obtenir du père, consent à se laisser limer les ongles et les dents; plus loin, ce sont tous les Animaux ensemble qui se réunissent pour envoyer une ambassade et un tribut à Alexandre; ce tribut devant être en espèces de cours,

On en prit d'un prince obligeant,
Qui, possédant dans son domaine
Des mines d'or, donna ce qu'on voulut.

On voit que si l'ambassade des animaux est extraordinaire, la nature de leur présent ne l'est guère moins. Ceci nous conduit à une observation subsidiaire qui se rattache à la loi de la vraisemblance. Il ne faut pas, tout en prêtant aux animaux les caractères, les penchants, les habitudes morales des hommes, aller jusqu'à leur prêter les meubles, les vêtements, les ustensiles qui sont le produit de notre industrie; sans quoi l'Apologue dégénère en un travestissement burlesque, en une bouffonne caricature. La Fontaine, par goût pour la plaisanterie, tombe parfois dans ce défaut. A la mort du Lion, par exemple, les animaux ses sujets s'occupent de lui choisir un successeur. Jusque-là c'est fort bien : nous sommes dans les bornes de la vraisemblance exigée pour l'Apologue. Mais le fabuliste ajoute :

De son étui la couronne est tirée :
Dans une chartre un dragon la gardait.
Il se trouva que, sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenait.

Ici commence l'invraisemblance : cet *étui*, cette *couronne*, cette *chartre*, sont trop contraires à la vé-

rité, et répugnent aux idées reçues. J'admets bien que l'on donne aux animaux les qualifications de *roi*, de *prince*, d'*ambassadeur*, parce que tout cela, n'étant que de simples titres ou de pures dénominations, n'a rien qui choque la réalité physique. Il n'en est pas de même pour le reste; et le grand nombre de fables où cette licence s'est introduite ne prouve rien contre mon opinion : c'est un abus, que les bons esprits auraient dû dès longtemps proscrire. Avec un peu d'imagination, je me figure sans peine que les animaux parlent, disputent, négocient entre eux, qu'ils ont des rangs, des distinctions, des professions même, analogues à leurs instincts et à leurs habitudes; mais je ne puis souffrir que leurs rois aient des sceptres et des couronnes, leurs ambassadeurs des carrosses, leurs magistrats des robes, leurs médecins des perruques. Il ne faut pas qu'on soit absurde sous prétexte d'être plaisant.

Il se présente une dernière réflexion par rapport à la vraisemblance. Il y a tel sujet heureux auquel il faudra renoncer si l'on veut observer la règle proposée. Prenons-en pour exemple *la Poule aux œufs d'or*. Que devient ce sujet de fable très-connu, si l'on en retranche les œufs merveilleux? Je réponds que rien n'empêche, alors, d'employer quelque moyen surnaturel, par exemple l'intervention d'une divinité; et, puisque nous sommes tombés sur cette fable, que la Fontaine, au reste, a racontée fort sèchement, voyons comment on aurait pu en tempérer l'invraisemblance par le procédé que j'indique.

Commençons par transcrire ici le récit de notre fabuliste; nous examinerons ensuite si le fond ne pouvait pas être traité d'une manière à la fois plus agréable et plus conforme à la vraisemblance.

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux pour le témoigner,
Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
Pondait tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son *corps* elle avait un *trésor*;
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs *ne lui rapportaient rien*,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.
Belle leçon pour les gens *chiches*!
Pendant ces derniers temps combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus
Pour vouloir trop tôt être riches!

Le premier défaut de cette fable est d'être trop peu développée : on dirait que notre fabuliste ne fait que la citer en passant, et à propos d'autre chose. De plus, l'homme qu'il met en scène est d'une avidité trop empressée et trop irréfléchie pour être naturelle; car, en supposant même que sa poule eût été pleine d'or comme il le croyait, c'était certes bien peu de chose pour renoncer à l'œuf d'or qui lui venait *tous les jours*. Cette faute est tout entière de la Fontaine. Dans Ésope, il est dit seulement que la poule pondait des œufs d'or. Comme on peut supposer qu'elle pondait rarement, la sottise du maître avare est plus croyable. Elle l'est encore plus dans Gabrias, où l'on voit simplement qu'une poule ayant *un jour* pondu un œuf d'or, son maître crut qu'elle était pleine d'or, et la tua. C'était là ce qu'il fallait adopter. Venons-en à l'invraisemblance pour ce qui concerne *l'œuf d'or*, tout en regrettant que la Fontaine ne se soit pas donné le plaisir de développer ce sujet avec sa fécondité ordinaire. On pouvait nous montrer ici un habitant de la campagne, laborieux, ménager, économe, augmentant de son mieux son petit patrimoine des produits de son potager, de ses ruches, de sa basse-cour. Il recueille lui-même ces pro-

duits, et va les vendre à la ville voisine. Voilà l'occasion naturelle de parler des œufs frais d'une certaine poule au beau plumage, pondeuse assidue, et chérie du maître. Un jour un œuf d'or se trouve dans son nid : surprise du maître; ses raisonnements sur cet événement miraculeux ; ses projets de fortune : il consomme sa sottise. Alors on pourrait introduire un personnage surnaturel, une fée, un devin, un sorcier, n'importe, qui viendrait lui déclarer que, par une volonté du ciel, sa poule doit dorénavant lui pondre, régulièrement tous les jours, un œuf d'or, en récompense de sa conduite sage et laborieuse. Ce personnage, en apprenant que notre homme vient d'égorger sa poule, lui reprocherait de s'être privé lui-même d'un pareil trésor. Je suppose que ce fût Mercure, qui, envoyé par Jupiter, viendrait lui annoncer la faveur du monarque des dieux, qui l'engagerait à bien nourrir sa poule et à la faire longtemps vivre. La confusion et le désespoir de l'homme, et l'indignation du dieu, produiraient une scène vive et animée. Mercure pourrait terminer la fable par une vive réprimande au villageois, d'où sortirait la moralité. « Je l'avais bien dit » à Jupiter, que, pour la plupart de vos pareils, il » n'y a qu'un pas de l'économie à l'avarice, et que » vous cesseriez d'être sage dès que vous auriez com» mencé d'être riche. — Les richesses les plus sûres » sont celles qui viennent lentement, avec du temps » et de la peine..... L'avidité perd tout en voulant trop » avoir..... » ou à peu près.

Il me semble que par ce moyen, on adoucirait ce que le sujet a d'extraordinaire et d'invraisemblable. Les discours de l'avare, ceux de la poule elle-même, soit lorsqu'elle vient de pondre un œuf si nouveau, soit lorsqu'elle est saisie par son maître avide, seraient des accessoires assez naturels. Il est singulier que

la Fontaine, si habile à mettre un sujet en œuvre, n'ait songé à rien de tout cela.

VIᵉ OBSERVATION.

La lecture attentive des Fables de la Fontaine fournit l'occasion de faire des réflexions fréquentes sur LE SENS MORAL DE L'APOLOGUE, et sur LA MANIÈRE DE LE DÉDUIRE ET DE L'EXPRIMER dans la Fable, ce qu'on nomme communément la *moralité*. Pour ne pas confondre les diverses remarques que nous aurons à faire sur ces deux objets, commençons par celles qui se rapportent au *sens moral* de l'Apologue; puis nous en viendrons à ce qui concerne la *moralité* exprimée.

Et d'abord, il faut que tout apologue renferme un *sens moral*, l'essence primitive du genre et le but unique qu'on doit s'y proposer étant de donner une leçon de morale ou un précepte de conduite. Cette première règle de l'Apologue est de toute évidence. La Fontaine ne la contestait pas ; il a dit lui-même :

> Sans cela toute fable est une œuvre imparfaite.

Et cependant, il lui arrive fréquemment d'oublier cette vérité, qu'il a exprimée d'une manière si absolue. Il n'est pas, sans doute, le seul fabuliste auquel on puisse faire ce reproche; mais il y a de quoi s'étonner qu'il l'ait mérité si souvent. Jetons un coup d'œil sur les différentes sortes de fables dont le sujet semble entaché de ce défaut.

Nous avons déjà signalé, en parlant des fables où les hommes seuls sont acteurs, celles qui, ne renfermant que des anecdotes piquantes, des saillies, des bons mots de quelques personnages célèbres, appartiennent plutôt au genre du Conte qu'à celui de l'Apo-

logue; et c'est à cette première classe qu'on peut rapporter la jolie fable de la Fontaine sur *Philomèle et Progné*, bien que ce soient ici deux oiseaux qui occupent la scène. Les pièces de ce genre, n'atteignant pas le but moral de l'Apologue, doivent être regardées comme essentiellement vicieuses, quel que puisse être d'ailleurs le mérite de l'exécution.

Il en est aussi qui, bien qu'attribuées aux animaux, renferment, au lieu d'un sens moral et d'une action allégorique, l'explication, plus ou moins ingénieuse ou plus ou moins bizarre, de quelque particularité naturelle, de quelque habitude singulière, propre à tel ou tel animal. C'est ainsi que Phèdre, dans sa fable des *Chiens envoyés en ambassade à Jupiter*, explique d'une manière bien plus malpropre que plaisante, la cause prétendue d'une habitude familière aux chiens; c'est ainsi que Faerne nous apprend pourquoi les ânes sont sujets à un autre genre d'habitude (Faern. liv. 2, fab. 20). La Fontaine, de même, dans sa fable, d'ailleurs charmante, de *l'Aigle et l'Escarbot*, nous découvre, d'après Ésope, ce que nous ne lui aurions guère demandé sans doute, savoir, pourquoi l'Aigle fait son nid dans la saison de l'année où l'Escarbot *est en quartier d'hiver*. Il nous explique encore, toujours d'après Ésope, dans une fable dont nous avons déjà critiqué l'étrange invention, pourquoi la chauve-souris ne vole que la nuit, pourquoi le canard plonge sous les eaux, pourquoi le buisson accroche les habits des passants. Cette manière d'attribuer une origine fabuleuse à de simples accidents de la nature ou à des particularités de l'instinct des animaux, rappelle un peu le genre des Métamorphoses; elle est totalement déplacée dans l'Apologue, qui ne peut se passer d'une action allégorique et d'un but moral.

Nous arrivons enfin aux fables dans lesquelles ce

but moral n'a pas été négligé. Mais, à ne considérer même que celles-là, que d'occasions se présentent encore d'exercer une juste critique, dans la Fontaine aussi bien que dans les autres fabulistes, suivant que le sens moral est plus ou moins louable, plus ou moins exact et précis, plus ou moins bien déduit du sujet de la fable!

D'abord, il se présente une grande distinction à établir : ou l'objet moral de la fable est de *donner une leçon* de vertu, un précepte de sagesse, une règle de conduite ; ou il se borne à *une simple observation* sur les vices, sur les travers, les ridicules de l'humanité.

Les fables de cette dernière espèce ne renferment point, proprement, de leçon; et, pour cette raison, je leur préférerais les précédentes. J'aime mieux qu'on m'apprenne à faire le bien, que de m'avertir que le mal existe : ce dernier emploi convient à la Satire plus qu'à l'Apologue. Par exemple, il n'est peut-être pas de faiseur de fables qui n'ait imaginé quelque sujet pour démontrer que chacun revient toujours à ses défauts naturels, que l'éducation ne change point la nature, que le naturel ne se réforme pas. Comment n'ont-ils pas senti que le développement d'une pareille vérité n'est, en quelque sorte, d'aucune utilité pour les mœurs? Il me semble qu'il eût été d'une meilleure philosophie, et en même temps peut-être d'une plus exacte vérité, d'établir par des exemples une opinion diamétralement opposée. Pourquoi, en effet, s'appliquerait-on à devenir meilleur, s'il faut désespérer de l'être?

Je regarderai donc comme peu satisfaisant sous le rapport moral, tout apologue qui ne renfermera qu'une simple observation sur les vices et les travers des hommes, à moins que cette observation ne soit originale et piquante, ou qu'elle ne puisse facilement être convertie en précepte ; et si je sais gré au *Loup* et

à l'*Agneau* de me rappeler que le plus fort a toujours raison; aux *deux Pigeons*, aux *deux Amis*, de me retracer agréablement les douceurs de l'amitié et les charmes de la constance; il m'importe peu d'apprendre, dans *le Chien qui porte à son cou le dîner de son maître*, qu'on gaspille soi-même quand on ne peut empêcher les autres de gaspiller; dans *le Renard et les Raisins*, qu'on affecte de dédaigner ce qu'on ne peut obtenir; dans *le Thésauriseur et son Compère*, qu'il y a des avares et des prodigues; dans *l'Ivrogne et sa Femme*, que qui a bu boira. Je suis même à me demander quelle sorte de vérité ou d'observation morale peut être cachée dans des fables telles que *l'Araignée et l'Hirondelle*, — *la querelle des Chiens et des Chats*, — *le Lion abattu par l'Homme*, — *le Singe*, — *l'Oiseau blessé d'une flèche*. De pareilles pièces sont à peu près dépourvues d'objet moral, et ne méritent pas le nom d'Apologues.

Il est encore à remarquer que, dans le nombre de celles auxquelles on ne saurait contester ce but moral, et qui renferment évidemment un précepte, ce précepte est bien plus souvent une *règle de prudence* qu'une *leçon de vertu*. Les vertus d'un ordre élevé, celles qui supposent l'abnégation de soi-même, ne sont guère, à vrai dire, du domaine de l'Apologue. Ce n'est point, après tout, cette morale héroïque et sublime, que le fabuliste se charge de professer. Son livre est le code de la sagesse, et non celui de l'héroïsme; et cette sagesse, il faut bien l'avouer, n'est souvent que le calcul vulgaire de l'intérêt personnel. Une telle mission convenait à merveille au caractère de la Fontaine, dans la philosophie duquel il entrait beaucoup de paresse et d'épicuréisme. Il ne faut donc pas s'étonner si notre poëte, aussi bien que les autres fabulistes, donne le plus souvent l'égoïsme pour mo-

bile même à nos vertus : *Faites du bien aux autres, parce qu'ils vous en feront à leur tour* (la Colombe et la Fourmi); — *Ne soyez pas ingrat, parce que vous vous nuiriez à vous-même* (le Cerf et la Vigne); — *N'outragez pas les malheureux, parce que vous pouvez le devenir* (le Lièvre et la Perdrix). Cette morale est, au reste, la plus facile et la plus à portée de la multitude : le commun des hommes entend bien mieux ses intérêts que ses devoirs.

Concluons de ce que nous venons de dire, que toute fable, pour être bonne, doit renfermer un sens moral; et que, parmi celles qui remplissent cette condition, les préférables sont celles qui nous donnent une leçon de sagesse, nous tracent une règle de conduite, nous enseignent à fuir un vice ou à pratiquer une vertu. — En voilà suffisamment sur le *sens moral* proprement dit.

Il nous reste maintenant à parler de cette leçon morale explicitement exprimée, c'est-à-dire de ce qu'on appelle communément la *moralité* de l'Apologue; et ici la Fontaine encore nous fournira le sujet de quelques réflexions.

D'abord, faut-il toujours exprimer cette *moralité?* Non, sans doute; il y aurait, pour ainsi dire, de la maladresse à le faire quand elle résulte trop évidemment du récit. La Fontaine sait la retrancher à propos; et c'est un devoir imposé à la sagacité du fabuliste. Qui serait tenté, par exemple, de réclamer une *moralité* après avoir lu *le Chêne et le Roseau, — le Loup et le Chien, — le Renard qui a la queue coupée, — le Loup et la Cigogne, — les Oreilles du Lièvre?*

Mais, quand la vérité morale est moins explicite et moins claire, il est toujours bon de l'exprimer. On sait que c'est encore ici un des grands mérites de la Fontaine : il varie à l'infini le tour et la couleur

de ses moralités ; et ce qui était chez ses devanciers la partie la plus sèche et la moins attrayante de l'Apologue, en devient fréquemment chez lui le plus agréable ornement. Quelquefois il la place au commencement ; d'autres fois, et le plus souvent, à la fin de la fable. Chacune des deux méthodes a son mérite : il ne faut que les employer à propos. Il lui arrive même, dans certaines fables, de développer deux fois l'idée morale, et à la fin, et au commencement : c'est une superfluité condamnable.

Mais une faute plus condamnable encore, et dans laquelle il est souvent tombé, c'est de vouloir tirer d'une même fable deux moralités distinctes, deux vérités différentes : ceci est une infraction capitale à la grande règle de l'unité. On en trouvera des exemples dans *l'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette*, dans *le Villageois et le Serpent*, dans *le Lion et le Moucheron*, et dans une foule d'autres fables. La Fontaine paraît si peu croire que cela puisse être un défaut, qu'il ne cherche nullement à le dissimuler. Qu'on en juge par les formules suivantes :

Quelle chose par là peut nous être enseignée ?
J'en vois deux : dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
    Qui périt pour la moindre affaire.

(Le Lion et le Moucheron.)

Cette fable contient plus d'un enseignement.
    Nous y voyons, premièrement,
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience
Sont, aux moindres objets, frappés d'étonnement ;
    Et puis, nous y pouvons apprendre
    Que tel est pris qui croyait prendre.

(Le Rat et l'Huître.)

Je reviens à mon texte, et dis, premièrement,
Qu'on ne saurait manquer de louer largement
Les dieux et leurs pareils ; de plus, que Melpomène
Souvent, sans déroger, trafique de sa peine;
Enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix.
(Simonide sauvé par les Dieux.)

Quelque blâmable que soit ce défaut d'unité, la Fontaine est allé plus loin encore : il s'est hasardé jusqu'à réunir dans une même fable deux sujets différents, dont les moralités sont distinctes, quoique voisines. Telle est la fable *du Chameau et des Bâtons flottants*, composée de deux fables d'Ésope, qu'il eût bien mieux fait de ne pas réunir. Il n'en est pas de même de la fable intitulée *le Chat et le vieux Rat*, où il a réuni avec succès deux fables d'Ésope et de Phèdre, en faisant de la première un simple accessoire, et comme un premier acte de la seconde, et en les faisant rouler sur les mêmes personnages, et aboutir à la même moralité.

Au surplus, il y a, sur ce qui nous occupe en ce moment, un avertissement utile à donner. On pourrait quelquefois, si l'on n'y fait attention, prendre dans la Fontaine, pour la *moralité* de la fable, des vers qui renferment tout autre chose; et lui prêter de la sorte, ou deux *moralités* différentes là où il n'y en a qu'une d'exprimée, ou même une *moralité* bizarre et déraisonnable là où il n'en exprime point du tout. Les passages qui peuvent donner lieu à cette méprise renferment certaines réflexions originales, certaines saillies inattendues, des proverbes, des maximes familières, que le poëte laisse tomber avec son aimable abandon, et que leur tournure sentencieuse, ou quelquefois la place qu'ils occupent, peut faire prendre pour la *moralité*. Par exemple, la fable intitulée *le*

Lion et le Rat, après avoir commencé par la véritable *moralité* :

> Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde,

se termine par ces deux vers :

> Patience et longueur de temps
> Font plus que force ni que rage ;

lesquels n'ont de rapport qu'à la dernière circonstance du récit, et nullement au sens moral de l'apologue. *La Colombe et la Fourmi*, dont le sens moral est absolument le même que celui de la fable précédente, finit par ce vers :

> Point de pigeon pour une obole.

Ne dirait-on pas que la moralité de cette fable, c'est, que quand on veut manger des pigeons, il faut les payer? Dans la fable du *Lièvre* et des *Grenouilles*, le Lièvre termine la pièce par ces deux vers :

> Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre
> Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

Ces vers ne renferment pas la moralité générale et essentielle de cette fable, qui est *qu'on trouve à se consoler de ses propres peines, en jetant les yeux sur celles d'autrui*. Dans la fable charmante du *Cheval et du Loup*, qui roule sur l'idée morale, ou plutôt immorale, de *la ruse opposée à la ruse*, idée si souvent reproduite par les fabulistes, le Loup finit la fable en se disant à lui-même :

> Chacun à son métier doit toujours s'attacher :
> Tu veux faire ici l'herboriste,
> Et ne fus jamais que boucher.

Il n'en faut pas conclure que la morale de la fable

soit qu'il faut s'en tenir à son métier primitif. Gabrias et Faerne ont eu, il est vrai, la simplicité de tirer cette sotte conclusion d'un pareil sujet d'apologue ; mais la Fontaine n'a point partagé leur méprise : on peut en juger par la forme qu'il a donnée à cette fable, l'une de celles qui démontrent le mieux l'immense supériorité de l'imitateur sur ses modèles.

On se tiendra donc en garde, en lisant la Fontaine, contre les sortes de *quiproquo* que nous venons de signaler; et quand on se sera bien familiarisé avec sa manière plaisante et originale de raconter, on ne sera nullement surpris de voir son récit finir par des traits tels que celui-ci, qui termine *le Lion et l'Ane chassant :*

> L'Ane, s'il l'eût osé, se fût mis en colère,
> Encor qu'on le raillât avec juste raison ;
> Car, qui pourrait souffrir un âne fanfaron?
> Ce n'est pas là leur caractère.

Aux exceptions près sur lesquelles je viens d'insister, la Fontaine est un modèle unique à étudier pour la manière de présenter avec art la *moralité* d'une fable. Tantôt, au lieu de borner cette *moralité* à une maxime, à une sentence générale, il en fait des applications particulières, il en tire une foule d'agréables détails : c'est l'intérêt de la Satire et de la Comédie. Voyez les fables intitulées *la Grenouille et le Bœuf, — l'Enfant et le Maître d'école, — les Frêlons et les Mouches à miel, — le Geai paré des plumes du Paon, — le Serpent et la Lime.* Tantôt il se plaît à expliquer en détail toute l'action allégorique qui précède; il en décompose les parties, il en indique successivement le sens et l'application; comme dans *les Membres et l'Estomac, — les Voleurs et l'Ane, — l'Homme et son Image.* Tantôt, au lieu de proclamer lui-même la vérité

morale, et de l'adresser à ses lecteurs, il l'intercale adroitement dans l'action, et la met dans la bouche d'un de ses personnages, soit que ce personnage se l'adresse à lui-même en manière de réflexion, comme dans *le Rat de ville et le Rat des champs*, — *l'Homme et l'Idole de bois;* soit qu'il l'adresse à ses interlocuteurs, en forme de conseil ou de sentence, comme dans *le Charretier embourbé*, — *l'Ours et les deux Compagnons*, — *le Cochet, le Chat et le Souriceau*, — *l'Alouette, ses Petits et le Maître d'un champ.* Quelquefois, enfin, et c'est ici surtout que la Fontaine est admirable, il tourne sa *moralité* en sentiment, au lieu de lui laisser la forme de maxime : ce n'est plus un moraliste qui vous dicte des préceptes; c'est un confident, un ami, qui vous entretient de lui-même, qui vous ouvre naïvement son cœur, et y laisse voir le secret de ses projets, de ses penchants, de ses affections les plus intimes. Voyez les fables intitulées, *la Mort et le Malheureux; le Bûcheron et la Mort; le Lion amoureux; la Laitière et le pot au Lait;* voyez surtout le délicieux épilogue de la fable des *deux Pigeons*, et ces beaux vers sur l'amour de la retraite, qui terminent *le Songe d'un habitant du Mogol*, et qui rappellent les plus douces inspirations d'Horace et de Virgile.

VII° OBSERVATION.

Je terminerai ces Observations, que je crains d'avoir trop prolongées, par de courtes réflexions sur un genre de badinage particulier à la Fontaine, et qui semble avoir échappé à la sagacité de ses critiques. Ces réflexions auront pour but de démontrer jusqu'à quel point il avait approfondi la théorie du *plaisant*, du *facétieux*, dans l'Apologue, et combien il était habile

à découvrir ce que les gens de lettres ont appelé les *sources du riant.* On a déjà relevé mille fois ses proverbes, ses dictons familiers, ses expressions heureuses empruntées à la vieille langue, ses dénominations plaisantes de *sire*, de *messire*, de *maître*, de *compère*, de *commère*, de *compagnon*, de *dame*, de *demoiselle*, de *monsieur*, appliquées à des animaux ; ses allusions grotesques à la fable ou à l'histoire, *Ulysse*, *Sixte-quint*, *Agamemnon*, *Ajax*, *Louis-le-Grand et Philippe IV*, *Hélène et la Guerre de Troie.* Mais il est un genre d'artifice qui n'a jamais été, je crois, signalé par les observateurs. Cet artifice consiste dans DES ANACHRONISMES FORT DIVERTISSANTS, QU'ON DIRAIT AVOIR ÉCHAPPÉ A L'IGNORANCE OU A LA DISTRACTION DU NAÏF CONTEUR D'APOLOGUES, mais qui, ne pouvant évidemment provenir de l'une ni de l'autre cause, n'ont été placés dans le récit que pour faire rire le lecteur. Expliquons-nous plus clairement.

L'action de l'Apologue, c'est-à-dire le petit événement que le fabuliste met en scène, et dont les animaux sont ordinairement les acteurs, est presque toujours censé s'être passé dans des temps reculés, dans des siècles fabuleux dont nous n'avons conservé que les traditions merveilleuses; en un mot, *au temps où les bêtes parlaient.* Il n'y a donc rien que d'assez naturel à prêter à ces animaux la connaissance de la mythologie, à les faire parler des dieux du paganisme, des héros des temps fabuleux : toutes ces choses-là sont voisines, plus ou moins, de l'époque à laquelle l'imagination du lecteur se transporte. Mais qu'arrivera-t-il si l'on met en même temps, dans la bouche de ces interlocuteurs des siècles passés, des allusions à des événements, à des mœurs, à des personnages modernes? C'est de ces rapprochements disparates que je prétends parler ici. La Fontaine en fournit fréquem-

ment des exemples; et, loin de l'en blâmer, comme l'ont fait certains critiques, je crois qu'il est permis d'en rire, conformément à ses intentions. Dans une de ses fables, deux ânes se faisant compliment sur la beauté de leur voix, l'un d'eux dit à l'autre :

... Quant aux merveilles
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomèle est, au prix, novice dans cet art.

Jusque-là c'est fort bien; mais notre âne ajoute :

Vous surpassez Lambert.....

Voilà l'anachronisme plaisant, dans un récit où il s'agit d'un lion qui, pour bien gouverner ses sujets, se fait donner des leçons de morale.

Dans la fable intitulée *le Singe et le Dauphin*, qui rappelle au lecteur l'aventure d'Arion, le dauphin demande au singe, qu'il transporte sur son dos à travers les mers de la Grèce :

Êtes-vous d'Athènes la grande ?

Voici la réponse du singe, qui veut que le dauphin continue de le prendre pour un homme :

Oui, dit l'autre ; on m'y connaît fort.
S'il vous y survient quelque affaire,
Employez-moi, car mes parents
Y tiennent tous les premiers rangs :
Un mien cousin est juge-maire.

Ce cousin juge-maire, à côté d'Athènes et du Pirée, dériderait l'homme le moins enclin à rire.

Les canards emportant dans les airs la tortue voyageuse suspendue à un bâton, et lui proposant pour modèle *les voyages d'Ulysse,* lui disent :

Nous vous voiturerons, par l'air, *en Amérique.*

Il eût été facile, et tout-à-fait dans l'ordre, de nommer une partie de l'ancien continent.

Ailleurs, un loup, se plaignant de la guerre que les hommes font à son espèce, dit d'abord :

> Chiens, chasseurs, villageois s'assemblent pour sa perte ;
> Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris.

Puis il ajoute :

> C'est par là que *de loups l'Angleterre est déserte* :
> On y mit notre tête à prix.

Ceci me rappelle ce charretier embourbé, que l'auteur nomme si poétiquement *le Phaéton d'une voiture à foin*, et qui invoque à son secours *Hercule*,.....

> ... Ce Dieu dont les travaux
> Sont si célèbres dans le monde ;

le tout,

> *Dans un certain canton de la Basse-Bretagne,*
> *Appelé Quimper-Corentin.*
> *On sait assez que le destin*
> *Adresse là les gens quand il veut qu'on enrage.*

Dans une autre fable, où l'auteur introduit un païen impie et incrédule qui cherche à mettre en défaut *l'oracle d'Apollon*, il qualifie ainsi ce personnage :

> *Un païen qui sentait quelque peu le fagot.*

Cette plaisanterie est tout-à-fait du genre de celles que nous venons de remarquer.

Dans la fable intitulée *la Mouche et la Fourmi*, où la Fontaine a fait entrer des détails si plaisants, quoique peut-être un peu forcés, il n'est personne qui n'ait pu faire le même genre de remarques. L'action se passe évidemment au temps du paganisme, puisque la mouche y parle de Jupiter, des sacrifices que l'on fait à

ce dieu, des victimes dont elle goûte la première; et pourtant les deux interlocuteurs n'en connaissent pas moins *les mouches de cour*, *les mouchards* de la police, et même les *mouches* de taffetas qu'appliquaient sur leur visage les petites-maîtresses du temps de la Fontaine.

On a relevé, je le sais, comme des fautes ou des négligences, une partie des traits que je viens d'indiquer. Chamfort en fait quelquefois de graves reproches à l'auteur, et paraît croire que ces anachronismes sont involontaires. Quant à moi, sans prétendre les justifier tous sous le rapport du goût, je persiste à les regarder comme un moyen employé sciemment pour provoquer l'hilarité. Je ne doute point que la Fontaine ne considérât les rapprochements de cette espèce comme une source féconde de *plaisant;* et je crois qu'il avait raison. Les faiseurs de parodies, les auteurs de facéties et d'ouvrages travestis, ne manquent guère de tirer parti de ces sortes de disparates. On peut s'en convaincre en feuilletant leurs productions. Je me souviens, à ce propos, d'avoir ouï parler du travestissement d'une tragédie de Voltaire, représentée en temps de carnaval. Il s'agissait de la mort de César; pièce très-familière aux comédiens bourgeois, parce qu'il n'y a point de rôle de femme. On y voyait Brutus entrer en scène avec un parapluie, et Cassius avec un manchon. Les conjurés prenaient ensemble le café, et fumaient leur pipe sur la scène. Antoine arrivait suivi d'un domestique à livrée, et retroussait sa robe pour tirer de son gousset une montre à répétition. César était coiffé en ailes de pigeon, poudré à blanc, avec la bourse; et quand Brutus se jetait à ses pieds, les bras tendus vers lui, il l'interrompait en lui offrant du tabac.

Il y a de quoi demeurer confondu quand on songe

qu'avant Voltaire et Lekain on allait voir très-sérieusement, au théâtre, des choses à peu près semblables; que les héros de l'antiquité s'y produisaient avec l'habit français de l'époque; et que les personnages de Cinna, des Horaces, de Britannicus, n'étaient guère autrement costumés que ceux du Tartufe, de l'Avare et du Misanthrope. Il faisait beau voir Horace en aiguillettes, Auguste et Pompée en pourpoint et en juste-au-corps, Andromaque et Phèdre en paniers et en engageantes; Émilie et Sabine guindées sur des petits-talons. Un si grotesque accoutrement pouvait, au reste, assez dignement figurer près de la toilette des spectateurs choisis qu'on voyait alors encombrer la scène sur un triple rang de banquettes, et qui servaient de décoration aux palais des Atrides ou aux portiques des Césars.

Cet inconcevable oubli du costume, qui s'est continué bien plus tard chez nos voisins les Espagnols, fait voir jusqu'à quel point le goût peut plier machinalement sous l'empire de l'habitude; il rappelle le ridicule non moins grand de certains peintres des anciennes écoles, qui donnaient à tous les personnages de l'histoire sacrée ou profane les allures, la mise ou les ajustements des hommes de leur temps et de leur pays, et qui n'auraient pas représenté différemment David et Charlemagne, Cléopâtre et Blanche de Castille, Alexandre de Macédoine et Procope le rasé.

ADIEU AU CHATEAU DE ***,

Par M. FIRMIN DE LA JUGIE, l'un des quarante Mainteneurs.

Lu en Séance particulière, le 4 août 1851.

E prenc comjat del repaire
On fui tan gent aculhitz.
B. DE BORN.

NOBLE château, fière éminence
Où des vaillants, jadis, la bannière a flotté;
Foyer paisible où rit l'aimable prévenance,
Adieu! Mon cœur longtemps gardera souvenance
De ta douce hospitalité.

Non sans doute, en l'âge héroïque,
Jamais, au son du cor, plus courtois suzerain
N'abaissa sous la tour le pont-levis gothique,
Le soir, lorsqu'une voix montait mélancolique,
Disant : Ouvrez au Pèlerin.

Jeune, et nourri loin des alarmes,
Pourtant je n'étais pas comme ces anciens Preux,
Qui toujours du récit de leurs brillants faits d'armes,
Près du large foyer, conteurs remplis de charmes,
Payaient un accueil généreux.

Enfant d'un siècle plus austère,
Je n'étais pas l'errant et joyeux Troubadour,
Dont les chants bienvenus au manoir solitaire
Parlaient à la valeur de gloire héréditaire,
A la beauté parlaient d'amour.

Comme lui facile poëte,
Que n'ai-je sous mes doigts un luth prompt à frémir?
A la voix des adieux, beaux lieux que je regrette,
J'unirais, de mon cœur plus heureux interprète,
L'hymne sacré du souvenir.

Je dirais vos blanches cascades
Roulant, sous l'oranger, le doux bruit de leurs eaux,
Vos grands arbres montant pour s'unir en arcades,
Et vos sentiers tournants aux vertes palissades
Peuplés de songes et d'oiseaux.

Sur un roc fils de la nature
Je te peindrais assis, manoir des hauts barons,
Formidable, sévère en ton architecture,
Étonnant le regard de ta double ceinture
De fleurs et de fossés profonds.

Dans ces murs pleins de vos images
Je vous célébrerais, Guerriers, vengeurs des Lis.
Je décrirais des monts aux sombres paysages,
Et des champs sans verdure, et des sites sauvages
Autour d'une fraîche oasis;

Et, suivant l'élan qui m'entraîne,
Mon vers reconnaissant, qui ne sait point mentir,
Dirait..... Mais comment dire, ô noble dame, ô reine,
Tant de soins, de bonté, de grâce souveraine?
Le cœur du moins doit les sentir.....

Sur votre brillante retraite
Qu'il s'étende longtemps votre sceptre si doux;
Que rien de vos beaux jours n'interrompe la fête,
Et si la foudre encor gronde sur notre tête,
Qu'elle aille éclater loin de vous.

De ces bords où votre ange plane
Que l'amitié toujours connaisse le chemin :
Non pas cette amitié, frivole courtisane,
Mais celle qui s'en va, loin d'un monde profane,
Au devoûment donnant la main.

Que les grâces de votre bouche
Des grâces du souris s'embellissent encor;
Que de son charme pur la nature vous touche :
Allez voir quelquefois le soleil qui se couche
Sur les monts, dans la pourpre et l'or.

Que vos magnifiques allées
Gardent leurs tapis verts et leurs rideaux épais;
Que votre solitude ait des nuits étoilées,
Des parfums et des chants, et des heures voilées
D'amour, de silence et de paix.

Et moi, qui près de vos fontaines,
Dans le désert du monde, un jour me reposai,
Voyageur, je reprends mes courses incertaines :
Hélas ! je vais encore aux chimères humaines
Livrer un cœur désabusé.

Je vais revoir l'homme qui sème
De stériles projets sur des sables brûlants;
Son orgueil qui se perd de système en système
Et de la vérité tourmente le problème
Résolu depuis deux mille ans.

Un bruit sourd roule dans les nues;
La vague s'enfle et bat sa rive avec transport.
A ce bouillonnement de choses inconnues,
A ce frémissement des nations émues,
Jeune, je dois mêler mon sort.

Oh ! sous les coups de la tempête,
Dans la fange et le bruit des ardentes cités,
Que de fois essuyant une larme secrète,
Ainsi qu'un exilé, je tournerai la tête
Vers vos rivages enchantés !

Et je dirai : Voilà la vie !
L'on se rencontre : hélas ! quand doit-on se revoir?.....
Séjour béni des cieux, doux Éden que j'envie,
Sous tes riants berceaux, dont la paix m'est ravie,
Ne reviendrai-je plus m'asseoir?.....

1840.

DEUX SONNETS,

Lus en Séance particulière,

Par M. FIRMIN DE LA JUGIE, Mainteneur.

I

LA BARQUE DE SAINT PIERRE.

A SON EMINENCE LE CARDINAL PRINCE ALTIERI.

HOMMES de peu de foi, pourquoi vous troublez-vous?...
O Barque de saint Pierre, objet de tant d'outrages,
Comme il fait beau te voir, sur l'océan des âges,
T'avançant au travers des vagues en courroux!

Que d'empires détruits! Que d'illustres naufrages!
Contre toi la tourmente épuise en vain ses coups.
— Divin pilote, ô Christ! vous dormez? sauvez-nous! —
Et le Maître, d'un signe, apaise les orages.

Oui, Puissances du mal, rallumez vos fureurs!
Faites la nuit! soufflez les plus noires erreurs!
Versez tous les torrents de votre haine immonde!

Avant que l'Arche, en butte aux assauts de l'Enfer,
Disparaisse au milieu des abîmes, la mer
Soulèvera ses flots pour engloutir le monde.

1844.

II

SUR DANTE.

A M. CH. DE V.

Il visita l'Enfer, ce noir séjour du crime,
Le Purgatoire, ensuite; et, l'Amour l'enlevant,
Jusqu'à Dieu dans le Ciel il s'élança vivant,
Et nous en réfléchit la lumière sublime.

Astre aux puissants rayons, dans la nuit se levant,
De l'Infini, pour nous, il éclaira l'abîme.
Quel prix en reçut-il? Celui que trop souvent
Garde un monde pervers au héros magnanime.

Dans son œuvre inspirée et dans son vol divin
Dante fut méconnu d'un peuple ingrat et vain,
Qui se plaît à laisser l'injustice impunie.

Et cependant j'ai dit : Que n'ai-je un sort pareil !...
A moi son dur exil avec son fier génie;
A d'autres tous les biens qui sont sous le soleil (1) !

---

(1) Ce Sonnet est traduit de Michel-Ange : cri du génie en face du génie ! — Quel homme que Michel-Ange ! J'ai vu à Rome le dôme de Saint-Pierre qu'il a *lancé dans les airs*, la chapelle Sixtine où respirent ses conceptions grandioses, le Moïse qu'il a taillé vivant dans le marbre. J'ai admiré d'autres merveilles de son ciseau dans cette ville de Florence, sa patrie et celle de Dante, qu'il fortifia et défendit en ingénieur habile.... Et le même homme a fait de très-beaux vers et aurait pu se placer au premier rang des poëtes !

LE LIMOUSIN [1],

OU DÉSIR DE LA TERRE NATALE,

Par M. Firmin DE LA JUGIE, Mainteneur.

Lu en Séance publique, le 25 janvier 1852.

Sit meæ sedes utinam senectæ!....
....
Undè si Parcæ prohibent iniquæ...
Hor. Od.

O toi qu'ils ont nommée une autre Béotie,
Deux fois chère à mon cœur pour tes affronts soufferts,
Toi que je veux, vengeur de ta gloire obscurcie,
Célébrer dans mes vers;

Terre qui vis, aux jours de la chevalerie,
Dans tes humbles manoirs, comme en tes fiers donjons,
S'épanouir la fleur de la galanterie
Et la fleur des chansons;

Terre des vieilles mœurs et des âmes honnêtes,
Terre des nobles preux et des beaux palefrois,
Toi dont les fils un jour ont élevé leurs têtes
Même au-dessus des rois;

(1) L'on sait que cette province s'est illustrée par ses Chevaliers, par ses Troubadours, par ses Papes; ce qui n'a pas empêché Rabelais et Molière de traiter les Limousins de *Béotiens*.

Limousin, mon pays! dont j'aime les bruyères,
Les prés, les chemins creux, les sites dédaignés,
Les gorges, les vallons, les limpides rivières,
Et les grands châtaigniers;

Puissent, puissent enfin tes calmes solitudes
Rappeler leur enfant qui les pleure toujours!
Puissent de tant de vœux, de courses et d'études
S'y reposer mes jours!

Que si de mon bonheur la fortune jalouse
Doit se jouer encor de ce pieux dessein,
Cité des vieux Raymonds, garde, garde, ô Toulouse,
L'exilé dans ton sein.

Entre toutes, mon cœur préfère cette ville
Où le printemps parfois rit au sein des hivers,
Où, parmi les doux fruits d'une terre fertile,
Éclosent les beaux vers.

La charité, la paix habitent son enceinte;
De la foi dans ses murs brille le pur flambeau.
En répandant des pleurs, ici l'amitié sainte
Priera sur mon tombeau.



MON CONGÉ DE RETRAITE,

Par M. le Vicomte DE RAYNAUD, un des quarante Mainteneurs.

Lu en Séance particulière, en 1851.

Au champ de l'avenir je n'ai plus de moisson :
Pour la vieillesse il est stérile ;
C'est en vain que sa main débile
Voudrait y tracer un sillon.
L'espérance, fleur de la vie,
Se fane sur des cheveux blancs ;
C'est aux feux de l'amour, à l'éclat du génie,
Qu'elle doit ses couleurs, ses parfums enivrants.
Il ne m'appartient pas d'écarter le nuage
Qui nous dérobe l'avenir ;
Au culte du passé vouant mon dernier âge,
Je me consacre au souvenir.
Par une magique puissance,
Il s'offre à nous, riant, affranchi de douleur ;
Il ne retrace point les peines, la souffrance
Que nous coûta souvent un instant de bonheur ;
Doux comme le retour vers une terre aimée,
Écho de nos amours, reflet de nos beaux ans,

C'est la brise du soir à l'haleine embaumée
Qui répand des parfums et ranime les sens.

Tandis que le vieillard reste seul sur la plage,
La jeunesse se livre aux rapides courants,
Change de goûts, de lois, en changeant de rivage,
Court à d'autres plaisirs et suit d'autres penchants.
Dans ce monde nouveau nul charme ne m'attire;
Je n'y retrouve point l'élégance des mœurs,
Le parfum du bon goût, l'art heureux de bien dire,
Ces mots fins, bienveillants, qui gagnaient tous les cœurs;
Il n'est plus de lien, de vive sympathie,
Plus d'aimable abandon, plus de ces entretiens
Où les grâces, l'esprit marchaient de compagnie,
Où de graves propos se mêlaient à des riens.
On ne dissertait pas, on causait; la finesse
N'excluait pas le naturel;
Convenance et gaîté se retrouvaient sans cesse;
On était digne, et jamais solennel.

Coquette sans excès, décente et point austère,
Une femme unissait le charme à la beauté;
Oui, rien ne lui manquait pour plaire,
Pas même la volonté.
Mais, bien loin de punir par un mortel breuvage
D'un infidèle amant la noire trahison,
L'amour était le seul poison
Que d'elle redoutât la jeunesse volage.
Le drame, le poignard n'étaient point de rigueur;
On aimait une femme et non une furie;
L'éclat ne joignait point le scandale à l'erreur;

On redoutait le bruit, on bannissait l'aigreur;
Nous étions toujours gens de bonne compagnie.
Ce temps est loin de nous : des femmes à présent
La désinvolture m'attriste;
Vénus était marquise, elle se fait modiste;
De chevalier, l'Amour devient commis marchand.
Nos salons qu'embaumaient les parfums d'Arabie
Par le cigarre infect sont aujourd'hui souillés;
Des femmes le boudoir est une tabagie;
Le Havane est l'encens que l'on brûle à leurs pieds.
Un égoïsme étroit naît de ces mœurs grossières;
Le cœur n'a plus d'élan, l'art d'inspiration;
La critique est sans goût; des Poëtes vulgaires
Au culte de la rime immolent la raison.
Peintre des carrefours, le romancier, en France,
Cynique expression d'un siècle dissolu,
Prend les sens pour le cœur, pour l'amour la licence,
Nous intéresse au crime et flétrit la vertu.
Loin d'être du vrai beau le type et le modèle,
L'écrivain prend les mœurs, a la vulgarité
De la foule qu'il trompe, et, courbé devant elle,
Confond l'abaissement avec l'égalité.

Quand l'auréole de la gloire
Servait de phare à mon pays;
Quand on voyait ses nobles fils,
Couronnés par les arts, aimés de la victoire,
Étendre de son nom la puissance et l'éclat;
Quand notre histoire était une grande épopée;
Le casque sur le front, dans ses mains une épée,
Notre France était un soldat.

Mais depuis qu'oubliant ses instincts, son génie,
Elle a changé ses palais en comptoir,
Que le gain est son but, sa passion l'envie,
Que la plèbe insulte au pouvoir;
De son trône, hélas! descendue,
Dépouillant son royal manteau,
Pour arène elle prend la rue,
Pour vêtement un paletot;
Et si sur elle enfin un grand jour ne se lève,
La blouse dans ses plis cachera nos haillons,
Le bonnet phrygien ombragera les fronts,
Et le stylet remplacera le glaive.

Né pour la guerre, élégant, généreux,
Le Français fait de la finance;
Il veut être penseur et devient ennuyeux,
Change en brutalité sa douce bienveillance....
Ne forçons pas notre talent,
Nous dit une charmante Fable;
C'est déjà trop de n'être plus aimable,
Qu'on ne devienne pas rustre, sot et méchant.

Tels sont mes derniers vœux. Au déclin de la vie
Le monde n'a pour nous que rigueurs et dédain;
J'abandonne la place, et prends, sans nul chagrin,
Congé de la compagnie.

ÉLOGE

DE CLÉMENCE ISAURE;

Par le Comte **FERNAND DE RESSÉGUIER**,

Mainteneur, Secrétaire des Assemblées;

Lu en Séance publique, le 3 mai 1852.

> Dans mon riant jardin, sur la verte pelouse,
> Sous mon beau ciel d'azur, venez, je vous attends;
> Je vous garde les prix que je cueille à Toulouse,
> Dans la corbeille du printemps.
>
> J. de R.

Messieurs,

Il est des souvenirs que le printemps vient réveiller, parce qu'ils sont marqués du sceau d'une éternelle jeunesse. — Ils germent alors au fond de l'âme. Semblables aux graines de ces fleurs que nul n'a semées et qui croissent sur les pentes des montagnes, ils viennent comme elles pour parer et pour embaumer la terre.

Lorsque l'atmosphère se réchauffe et s'éclaircit; lorsqu'à l'horizon nos Pyrénées détachent la silhouette blanche de leurs glaciers sur le ciel bleu; lorsque les oiseaux chantent dans les haies; lorsque le matin sous les balcons l'aubade retentit; lorsque mai, chargé de guirlandes, jette dans les airs ses couleurs, ses amours

et ses harmonies, Clémence Isaure, fleur au poétique parfum, brille au milieu de nous.

Certaines cités rassemblent leurs enfants sous l'égide d'une sainte patronne. La reconnaissance des peuples maintient avec ferveur le souvenir de ces interventions célestes qui, dans des jours de danger, sont venues protéger la terre. — D'autres consacrent par une fête la mémoire des guerriers qui ont sauvé la patrie, des poëtes qui l'ont chantée. Partout une statue s'élève pour honorer ceux qui ont contribué à sa grandeur; Florence a sa Béatrix, Vaucluse sa Laure, Paris sa Geneviève, Orléans sa Jeanne; Toulouse a sa Clémence Isaure. Reine de grâce et de poésie, elle vient tous les ans, à pareil jour, parcourir une fois encore le verger du Gai savoir, et faire la moisson de Lis, d'Amarantes et de Violettes, qu'elle réserve à ses Troubadours.

Vous connaissez tous l'origine de ce poétique verger. Dans un faubourg de notre ville, il abritait de ses ombrages le Collége du Gai savoir. Il opposait aux cris de guerre, la science d'où naissait la joie. Son invitation allait, en vieux langage, requérir au loin les honorables seigneurs, amis et compagnons. Puis, au jour assigné, les Troubadours arrivaient en foule. Ils portaient avec eux des Vers, des Cansons, des Sirventes; la ville entière prenait part à ce concours, et le siècle devenant plus gai, le mérite était récompensé, et le vrai savoir exalté.

C'était là que se réunissait cette compagnie des Sept Troubadours, précurseurs de notre Académie. Le génie de notre poésie encore enfant aimait à les visiter, et les rois d'Aragon les appelaient à leurs conseils. — Le temps n'a point encore affaibli les échos que ces voix évoquaient dans nos contrées; la légende en garde le souvenir. C'était, en effet, la protestation première

que nos populations firent entendre contre des luttes éternelles. — C'était le premier vœu de la Gaule, fatiguée de la vie des camps et appelant des jours tranquilles et meilleurs.

L'heure n'avait point encore sonné, cependant, où, dissipant tous les brouillards, la fécondante lumière devait paraître. De grandes épreuves étaient réservées au joyeux Consistoire : des malheurs dispersèrent nos premiers Mainteneurs, notre maison fut ravagée, notre verger fut envahi, les fleurs qui formaient notre seul avoir furent foulées aux pieds, et Toulouse en deuil n'eut plus de fêtes.

Car l'orage grondait alors sur la patrie ; le feu et le fer d'une invasion étrangère avaient brûlé ou ensanglanté nos cités ; — l'anarchie s'était emparée du royaume; et menacé jusque dans sa gloire, notre pays semblait fatalement conduit au dernier jour de son indépendance. Dieu fut touché de tant de malheurs. Il se souvint que cette terre était celle de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis ; et tendant ses deux bras vers la France, il la releva avec amour comme une mère relève l'enfant qu'un faux pas vient de faire chanceler.

Cette guerre fut miraculeuse et touchante : l'apparition chevaleresque d'une femme avait suffi pour relier les traditions perdues et raffermir le trône de nos rois. — Cette épopée était le prélude de nouveaux triomphes ; elle frappait l'imagiuation des peuples d'un prestige inconnu, et les préparait à recueillir les fruits d'une réparation universelle.

Voici venir une jeune Fille de Toulouse ; elle n'a ni les splendeurs du trône, ni la force des armées ; fidèle et croyante en Dieu, pure et vierge devant lui, elle marche éclairée par le flambeau de la foi ; ses armes sont une lyre ; ses richesses quelques fleurs ; et

pourtant, elle aussi aura sa mission, elle aussi aura sa bannière, elle aussi rassemblera une cour errante et proscrite. A sa voix, les Troubadours reprendront courage; les fêtes interrompues jetteront un nouvel éclat; les fleurs fanées refleuriront sur leurs tiges, et le luth de cette poésie que nous avons vu naguère brisé au milieu des batailles, rendra de nouveaux accords.

Ne dirait-on pas l'invincible séduction, l'irrésistible entraînement exercés par Jeanne d'Arc? La vierge de Domremy n'a-t-elle pas trouvé de l'écho dans le cœur de Clémence Isaure?

Assise auprès de l'âtre, le front couvert du voile blanc, la taille serrée dans le corsage étroit de sa robe traînante, voyez la vierge toulousaine; elle rêve à son œuvre; elle écoute parmi les bruits des siècles de fer; elle cherche à attirer à elle le génie effrayé de la poésie; elle ramène au milieu de la paix et de l'abondance, les joies de la Violette, les séductions du langage, le charme des beaux vers.

Debout, la lyre d'or à la main, l'œil inspiré, vaporeuse comme ces tendances éternelles de l'âme qui survivent au mouvement des siècles, détachée des éléments précis qui entourent les réputations mêlées aux faits et aux choses, voyez-la : elle n'a rien de ce monde; et posée sur le marchepied du ciel, elle instruit, elle gouverne les poëtes que ses chants retiennent captifs.

Au milieu des fatigues de la guerre, des amertumes des défaites, des enivrements de la victoire, des entraînements des passions, des acharnements de la lutte, voyez-la : elle intervient, et semant à pleines mains ses fleurs de poésie, elle apaise, elle console, elle encourage, elle rassemble les forces éparses de cette société, et verse le baume des croyances, des espérances et de l'amour sur ses blessures saignantes.

Mais son génie vole plus haut encore. Clémence Isaure veut poser la première pierre d'une institution tutélaire qui, suivant pas à pas le mouvement régulier de la société, se développe avec elle. Lorsque le monde épuise ses forces dans de stériles travaux de défense, ne faut-il pas lui montrer à chaque heure les lois éternelles destinées à diriger les travaux de la pensée? Lorsque tant de dangers menacent les traditions littéraires, ne faut-il pas surtout relier l'avenir au passé, combattre les efforts morcelés et les isolements? Clémence Isaure a formé ce dessein. Pour elle, la marche de la civilisation n'était point le voyage d'un jour, voyage capricieux, accompli sans boussole et sans but; c'était le voyage à travers les siècles, dont Dieu seul connaissait le nombre, et dont d'avance il avait réglé l'invariable harmonie.

L'humanité devait poursuivre cette route avec cette unité qui est le grand caractère de la création. Ce que le passé avait enfanté péniblement, ne devait point être rejeté. — Recueillies avec amour, toutes les merveilles des siècles antérieurs devaient revivre; chaque peuple était héritier de ce patrimoine commun; chaque génération, continuant l'œuvre progressive, devait y ajouter le produit de ses forces individuelles et de son génie national.

Clémence Isaure apparaît ici sous un nouveau jour : placée sur le seuil de nos grandes époques littéraires, elle plonge son regard dans les horizons qui se déroulent à ses yeux, et elle indique le sillon qu'il faut ouvrir.

Impatiente de vaincre l'hésitation qui retenait encore muettes les voix de l'Occitanie, l'oreille ouverte à tous les bruits qui marquaient le développement des peuples, pouvait-elle, à l'heure dont nous parlons, échapper à l'attraction puissante que l'Italie exerçait

autour d'elle? L'Italie! l'Italie! terre féconde et généreuse sur le sol de laquelle la Rome antique avait dicté ses lois, la Rome chrétienne versé ses bienfaits, et d'où maintenant la Rome savante envoyait le trésor de ses lumières. — Mamelle abondante où notre Gaule avait sucé les premières gouttes de lait de sa civilisation!

N'était-ce point de ces contrées que venaient les institutions de nos villes, nos vieilles libertés, les monuments qui couvraient notre sol, la partie fondamentale de notre langue, le symbole de notre religion?

Il y avait sympathie, attrait magnétique entre ces deux terres; une parenté adoptive les unissait, et, de tout temps, elles s'étaient aidées et répondues dans les phases diverses qu'elles avaient traversées. Rappelant dans sa mémoire les premiers moments de cette action réciproque, Clémence Isaure allait retrouver d'utiles rapprochements. Souvenirs précieux, ils allaient devenir le gage de nouvelles espérances.

Elle rencontrait les premiers Poëtes de la Gaule dans l'épaisseur des forêts. — Au bord des fontaines protégées par les fées, sous le grand chêne druidique, ils célébraient les cérémonies d'une religion mystérieuse, exaltaient les combats des héros, et chantaient les grands spectacles de la nature.

Lorsque les armées romaines vinrent subjuguer ces contrées, les vieux Druides ployèrent sous les faisceaux consulaires; leurs chants nationaux cessèrent de retentir; les prêtresses de Teutatès prirent la fuite au fond des bois; et, avec les interprètes d'un culte nouveau, arrivèrent les éléments civilisateurs qui devaient initier notre pays à la connaissance des Lettres.

La lyre des Bardes rendit alors des sons plus graves; les traditions du monde ancien pénétrèrent dans notre Midi; et du rapprochement du vieux génie gaulois

avec les notions exactes, érudites, savantes de l'antiquité, naquit une littérature à la fois gauloise et romaine. Vaincus et vainqueurs, oubliant leurs inimitiés, y déposèrent un germe fécond. La conquête fit prévaloir par ses armes, et surtout par l'ascendant naturel de l'intelligence, ses lois, sa langue et son esprit romain ; et, à son tour, cet esprit romain, s'appropriant les sèves vigoureuses qu'il trouvait parmi nous, vint se fortifier et se rajeunir. Ainsi, dès l'origine, Rome nous avait envoyé tous les instruments de la civilisation; et la Gaule, avec cette intelligence claire et féconde, cette verve poétique, apanage de notre pays, avait, comme un clavier sonore, répondu par des accords sous les doigts qui l'avaient effleuré.

Quelques siècles plus tard, le vieux monde croule sur ses bases; les barbares campent au Forum; la Gaule voit ses plaines ravagées, ses villes détruites. La féodalité s'asseoit sur le sol; les droits onéreux, le morcellement de l'autorité viennent affaiblir les liens généraux; en un mot, l'œuvre nationale qui doit sortir un jour du mélange des races, est précipitée dans un creuset régénérateur.

Que sont devenus les descendants des génies immortels qui ajoutaient à la grandeur matérielle de Rome le prestige de la parole et de la pensée? Où sont les fils de ces chantres de la Grèce qui la consolaient de sa liberté perdue? — Ils ont disparu dans la ruine universelle. Parmi nous, cependant, au sein de nos populations, l'invasion semble, par moments, s'être dépouillée de sa rudesse; il y a eu transaction entre le génie du Nord et le génie du Midi; les éléments protecteurs ont arrêté le bras de la destruction. Oui, dans les contrées heureuses que protégent nos climats tempérés, il semble que la civilisation expirante a dû trouver un abri.

Laissons venir une impulsion puissante; qu'une entreprise européenne, agissant sur les mœurs, fasse appel à l'héroïsme des peuples, et nous verrons cette société, qui marche encore incertaine, se relever avec la conscience de sa destinée. La voix de Rome chrétienne appelle les hommes à la délivrance des Lieux saints, et aussitôt un aliment salutaire est donné à cette inquiétude universelle qui travaille l'Occident. Ce que n'avaient pu faire ni les édits, ni les conciles, ni les trèves de Dieu, la foi l'opère miraculeusement. D'une part, elle arrache à leurs vengeances les hommes de fer pour les unir dans une chevaleresque pensée; de l'autre, elle révèle à ceux qui, jusqu'alors, avaient subi le travail latent d'une transformation pacifique, les forces dont ils étaient dépositaires.

Quand ces chevaliers du Nord reviendront couverts de blessures et de lauriers; quand sur leur armure brillera la coquille du pèlerin, les cœurs se seront adoucis, les injures seront oubliées, la foi sera plus vive, le détachement des choses humaines plus facile, et les images de la patrie tranquille et florissante reprendront leur séduisant empire.

Quand ces chevaliers du Midi auront foulé le sol de la Palestine; quand les spectacles de l'Orient, berceau de la foi, auront frappé ces imaginations méridionales; quand ils auront ajouté à tous les germes que l'invasion leur apporta l'élément nouveau qu'une grande conquête accomplie a déposé dans leurs veines; fidèles à leurs traditions natives, ils reprendront leurs chants, et la poésie de nos Troubadours donnera le signal du réveil de l'esprit humain.

Les jours qui vont suivre sont illuminés d'une clarté douce et attrayante; ils charment l'œil sans l'éblouir. Les voix qui vont retentir sont sympathiques au cœur comme le bégayement de l'enfant. C'est

le premier vol de l'oiseau qui éprouve ses ailes; c'est le premier jet de la source qui s'épanche loin de l'Océan.

Un esprit nouveau, reflet d'une société éprise de gloire et d'amour, agite notre Midi; il sort des châteaux et des chaumières; il jette dans les airs un rhythme nouveau, et, soudain, l'imagination provençale déploie son vol. Une ardeur guerrière, galante, nomade se mêle à la vie nationale dont elle active le mouvement. L'atmosphère que l'on respire, la fête qui vous rassemble, la guerre que l'on poursuit, l'autorité que l'on fronde, la femme que l'on aime, tout cela..... est poésie!

Ne la cherchons nulle part; — elle est partout.

J'aime ces Chevaliers-Poëtes, qui, comme Bertrand de Born, vont de la cour de Provence à la résidence du bon Comte Raymond. Dans leur bouche retentit une langue sonore, éclose d'hier. Ils empruntent à l'Arabe ses harmonies, à l'Orient ses Contes d'or. Héritiers des Bardes gaulois, ils continuent, sous l'impression chevaleresque qui leur est venue d'Espagne, ces traditions poétiques toujours si vives parmi nous. Ils fondent ces Cours d'amour, auxquelles se rattache tout un caractère de sociabilité naissante, avant-coureur de l'exquise politesse de nos temps. Provençaux avant tout, ils ignorent l'antiquité, Rome et ses orateurs, ses enthousiasmes et sa gloire, et chantent comme ces oiseaux qui saluent, sous la branche d'aubépine, la venue du printemps.

Puis, non loin de ces figures naïves, j'aperçois ces moines austères qui vivent au milieu des souvenirs d'un autre âge, compulsent les livres saints, et peuplent leurs cellules de toutes les réminiscences de l'antiquité. Ils ont, comme Gerbert, traversé les périodes barbares; ils emportent avec eux les débris de cette

langue latine qu'ils ne parlent plus aux hommes, mais qui leur sert toujours pour parler à Dieu.

Ce monde intellectuel ne semble-t-il pas avoir deux faces? La science cloîtrée, pensive, regarde en arrière; la poésie, libre, jeune, ardente, voit en avant. Pour qu'il sorte de cette société quelque chose de durable, il est nécessaire cependant que l'unité des traditions humaines soit rétablie; il faut que ces moines et ces chevaliers se donnent la main.

Sans doute tout ce que le moyen âge avait produit, était le fruit d'une inspiration créatrice; la sève montait alors vive et capricieuse. Ces poëmes sans nombre, ces Sirventes, ces Cansons, qui semaient la gaîté, l'ironie ou l'insulte, modèles de verve ou d'ingénieuse vivacité, venaient d'une source abondante; ils témoignaient d'un renouvellement fécond de toutes choses; ils étaient l'expression vivante d'une société qui sent bouillonner en elle le principe d'une nouvelle vie.

Ne leur manquait-il pas cependant certaine mesure; ne leur manquait-il pas certaines conditions de durée que l'érudition seule pouvait donner?

L'édifice nouveau devait s'élever glorieux sur les ruines amoncelées. Il importait qu'il eût les mêmes bases sur lesquelles avaient reposé les plus grands établissements de la race humaine. Il fallait que le génie de cette poésie provençale qui avait trempé ses ailes d'or dans les parfums de l'Alhambra, vînt demander une éducation plus virile aux souvenirs de l'antiquité.

C'est ici que, pour la seconde fois, au contact des éléments que la Péninsule italienne réchauffe dans son sein, notre pays sera tout à coup entraîné dans le mouvement européen. Comme autrefois, la Gaule et l'Italie vont se rencontrer; l'une dira encore : jeu-

nesse, poésie; l'autre : tradition, respect au passé ; et de l'union de ces deux forces, une époque littéraire sera enfantée.

L'Italie, en effet, est devenue le centre d'une action civilisatrice. Sur le sol sanglant des discordes civiles, dans l'atmosphère des guerres Guelfes et Gibelines, on aperçoit cette grande figure du Dante au profil prophétique. Constellation lumineuse, elle projette au loin des clartés qui s'élèvent par degrés au-dessus des monts Apennins, et arrivent insensiblement dans les plaines de l'Occitanie.

Sous la protection des Visconti, des marquis de Mantoue, du roi Robert, des Pontifes de Rome, des Médicis, une légion d'esprits s'est mise à l'œuvre. Côme, le père de la patrie, fouille la terre; il en extrait les monuments que le feu des Barbares a épargnés. Boccace interroge les lettres anciennes ; il fonde des chaires publiques pour expliquer les Poëtes. Le concile de Florence appelle les Évêques grecs à cette restauration générale. Les temples de Sainte-Marie-des-Fleurs, les cathédrales de Sienne et de Pise élèvent, par un art nouveau, leurs splendides coupoles, leurs campaniles légers vers le ciel, et enfin partout l'Italie renaissante remue le passé pour éclairer l'avenir.

Comment notre Gaule eût-elle échappé à ce mouvement régénérateur; comment se fût-elle soustraite au besoin de concilier les tendances nationales avec les traditions anciennes qui revivaient de toutes parts? L'antiquité reprenait tous ses droits ; les murs d'enceinte des monastères n'étaient point si hauts, les portes n'en étaient point si hermétiquement closes : il s'échappait quelques lueurs des études qui s'y poursuivaient. Nos armées descendant en Italie étaient témoins de ses prodiges, et nos Troubadours enfin,

rois mages de la littérature, conduits par l'étoile de la poésie, passaient les monts, afin d'entourer le berceau de tous les grands hommes que le monde moderne attendait.

L'œuvre d'unité fut dès lors accomplie; notre Midi se précipite avec impatience vers les sources fécondes du passé. Appelant à son aide les ancêtres de la littérature, il mêle sa voix naïve à ces voix solennelles qui retentissent à travers les siècles, et marchant vers de nouveaux horizons, il s'excite à de prochains triomphes.

Cette union mémorable est le point de départ de l'ère moderne; la main de Clémence Isaure vient la consacrer et la maintenir. Elle active cette métamorphose; elle demande à l'Italie grandissante de lui renvoyer quelques épis de la moisson dont nos Troubadours ont été les premiers ouvriers, et devient l'anneau nécessaire qui relie les temps anciens aux temps nouveaux.

Puis, soudant toutes les connaissances acquises avec celles de la vie présente, elle élargit la voie; la langue d'outre-Loire est admise à nos concours, et entraîne la civilisation nationale ancienne et future, gauloise et romaine, moyen âge et renaissance, dans un même mouvement.

Nous avons vu passer Clémence Isaure, légère et gracieuse, entourée de quelques Poëtes; nous la voyons maintenant sérieuse et puissante, suivant de siècle en siècle la marche rapide de l'esprit humain; nous l'avons rencontrée jeune fille de Toulouse, cueillant des fleurs dans son verger; nous l'avons laissée rêvant à son œuvre, posant la première pierre de sa maison; la voici maintenant cette maison tutélaire édifiée de ses mains, enrichie de ses largesses.

Asseyons-nous à ce foyer paternel de la gloire. Nous y retrouverons ses exemples; nous entendrons les échos de sa voix. Elle nous réchauffera de son amour, et la pensée qui l'animait pénétrant dans nos cœurs, nous donnera force et courage. Aujourd'hui surtout qu'une ardeur inquiète renverse tant de précieux legs du passé, tournons nos regards vers celle qui sut dans une alliance harmonieuse concilier les besoins nouveaux avec le culte éternel des traditions. Aujourd'hui que les vicissitudes d'une révolution sans cesse renaissante, laissent les esprits flottants et incertains sur la route de la vie, déposons une nouvelle couronne sur ce front qui voit avec sérénité passer révolutions et tempêtes, et qui du haut de son piédestal rayonne encore comme celui d'Apollon.

La foule aveugle se livre à l'entraînement éphémère de l'enthousiasme d'un jour. Elle incline son front, elle bat des mains quand une idole se lève et demande des palmes et des lauriers. Triomphateurs fugitifs, dont les auréoles se dissipent dans les réactions d'une opinion versatile! Nous, les vassaux de la poésie, nous gardons dans notre cœur le souvenir de ces âmes généreuses qui ont conquis la reconnaissance de la postérité par les bienfaits qu'elles ont semés sur leur route, par le parfum qu'a laissé leur passage; nous entourons de respect et d'amour les hommes qui ont augmenté le trésor de l'esprit humain; nous rendons hommage à la grâce, à la vertu, au génie qui charma leur siècle, et qui brille éternellement dans leurs œuvres.

Et à ce propos, Messieurs, permettez-moi de rappeler ici un souvenir.

Il y a peu de mois encore, me trouvant dans la sainte ville de Rome, le hasard me rendit témoin d'une de ces fêtes populaires qui renouvellent tous les ans le

triomphe d'un des plus grands hommes de l'Italie moderne.

J'avais dirigé mes pas vers le Janicule. J'étais venu frapper à la porte d'un humble couvent qui domine la grande cité, et d'où l'œil découvre sans obstacle toutes les splendeurs passées et présentes du Forum et du Vatican.

C'était là que, vers la fin du XVIe siècle, le chantre de la Jérusalem était venu demander asile aux moines de Saint-Onuphre, et commencer *dans ce lieu solitaire et dans la communauté de ces saints Pères, sa conversation dans le ciel.*

C'était là que cet homme, dont le malheur semblait vouloir égaler le génie, était venu, après de longs revers et d'amères déceptions, chercher quelque soulagement dans la contemplation des choses divines, et éprouver, ainsi qu'il le disait lui-même dans la tristesse de son âme, *s'il y a quelque repos ici-bas entre les larmes et la colère?*

Se quiete è quaggiù fra il pianto e l'ira?

Je repassais dans mes souvenirs les hasards de cette vie couronnée d'épines et de lauriers, quand tout à coup un spectacle inattendu vint frapper mes regards. — Un cortége montait avec solennité les degrés qui conduisent au couvent; des accords éclatants faisaient vibrer l'atmosphère, et l'on voyait des couronnes dans les mains de ceux qui s'avançaient.

Bientôt cette foule empressée pénétra dans le monastère. Des guirlandes suspendues sous les arceaux du cloître traçaient la route qu'elle devait suivre; des roses jonchaient le sol; les cierges brûlaient devant la madone qui portait sa robe d'or des grandes fêtes, et partout le nom glorieux du Tasse rayonnait en lettres de fleurs. — Jusqu'à ce que enfin, parvenus dans la

salle qui vit sa dernière heure, et où la piété conserve encore les objets dont il était entouré, tous fléchirent le genou, et une jeune fille s'approchant du piédestal sur lequel s'élève le buste du Poëte, le couronna de lauriers, et le salua par trois fois au nom de la postérité.

Voilà, Messieurs, les fêtes que vous aimez : fêtes qui rallient toutes les croyances, qui trouvent de l'écho dans tous les cœurs; pures comme la source où ces hommes puisèrent l'amour du beau, l'amour du vrai; vives comme le sentiment poétique qui inspirait leurs œuvres; éternelles comme la gloire dont elles constatent l'éclat.

Venez donc avec moi, vous tous Poëtes; prenez vos lyres dans vos mains. C'est fête aujourd'hui dans notre Toulouse. L'antique Cour d'amour est ouverte. Clémence Isaure a tressé de ses mains des couronnes pour vos vers; elle envoie sur nos Jeux un rayon de sa lumière, une émanation de son génie. Venez donc avec moi, jeunes hommes, jeunes femmes, enfants, vieillards; unissez vos voix toulousaines dans un concert mélodieux; portez des fleurs, portez des vers; car c'est dans ce jour que par une communication mystérieuse, l'Ange gardien de notre poésie va répandre sur nous les trésors de son inspiration.



RAPPORT

SUR LE CONCOURS;

Par M. le Vicomte DE PANAT, Secrétaire perpétuel;

Lu en Séance publique, le 3 mai 1852.

MESSIEURS,

J'éprouve quelque embarras, je l'avoue, à prendre la parole en ce moment, et, dans votre intérêt plus encore que dans le mien, je voudrais séparer par un plus long intervalle le discours (1) que vous venez d'entendre et le compte rendu dont la charge m'est imposée. Vous me permettrez de le dire, jamais peut-être je n'ai mieux senti les inconvénients de l'usage qui arrache l'auditoire aux émotions excitées par les jeux brillants d'une riante imagination, d'une libre fantaisie, et le contraint à subir, sans transition, la lecture d'une froide analyse, toujours trop longue pour ceux qui l'écoutent, toujours trop courte au gré des concurrents dont la prétention et l'espoir, à défaut de la couronne rêvée, était au moins l'imperceptible portion de gloire attendue d'une ligne du Rapport. Trois cent dix-neuf ouvrages en prose et en vers rendent

(1) L'Éloge de Clémence Isaure, par M. le Comte Fernand de Rességuier.

bien nombreuses les douleurs à consoler cette année. Si la poésie compte plusieurs triomphes éclatants, nous avons été moins heureux pour le prix d'éloquence, dont le sujet, vous le savez, était l'éloge du célèbre ministre de Louis le Gros, d'un homme d'État doué au plus haut degré du génie des grandes affaires, véritable phénomène dans un temps où la force tenait la place de l'intelligence et de l'habileté politique. Parmi les neuf Discours présentés, trois seulement ont paru mériter une sérieuse attention. L'un, ayant pour épigraphe ces paroles de M. Guizot : *Un élément nouveau, un caractère jusque-là inconnu, se produit dans la royauté...*, annonce une grande faculté de travail et d'analyse, mais en même temps l'oubli des règles qui doivent présider à toute composition oratoire. L'auteur lui-même l'a caractérisé en le nommant, dans sa péroraison, *l'Histoire philosophique du règne de Louis le Gros et de son fils.* J'ajouterai que, dans cette histoire, le personnage dont l'éloge a été donné comme sujet du concours, est souvent perdu de vue pour ne reparaître qu'après de longues digressions où il n'est point question de lui. Quelques-uns des éléments de la révolution communale du moyen âge y sont appréciés avec intelligence, surtout l'action exercée sur ce grand événement par l'organisation romaine, encore vivante à cette époque dans le Midi de la France; c'est, en un mot, une volumineuse dissertation, digne d'éloges sous plusieurs rapports, très-propre à figurer dans les collections d'une société historique, mais qui serait tout-à-fait mal placée dans les recueils d'une Académie purement littéraire.

Le Discours ayant pour épigraphe ces mots : *Il n'a regardé que le bien public*, n'est, en quelque manière, qu'une ébauche; les parties les plus importantes y sont traitées comme en passant : le style, inégal,

incorrect, unissant parfois, dans la même phrase, l'enflure à la trivialité, décèle le défaut de goût et d'habitude d'écrire; cependant on y trouve, à de rares intervalles, des traits heureux, de la chaleur, des expressions originales et pittoresques; et si, comme nous le croyons, l'auteur est très-jeune, il pourra, par de sérieuses études, développer le talent dont les germent apparaissent dans quelques passages de l'œuvre informe qu'il nous a présentée.

Le Discours désigné par ces mots : *Et Pharaon donna à Joseph le nom de Sauveur des peuples*, annonce un esprit plus mûr, plus capable de méditer un sujet, d'en disposer les diverses parties d'une manière claire et méthodique. L'abbé de Saint-Denis est considéré d'abord comme guerrier; puis comme ministre dirigeant les affaires du royaume; enfin, comme chef d'une grande communauté religieuse, et comme réformateur des abus qui, de son temps, commençaient à s'introduire dans les monastères. Un parallèle de ce grand homme avec Richelieu et Ximenès se fait lire avec intérêt, quoique détaché en quelque sorte du reste de l'ouvrage. Des notes nombreuses constatent le soin consciencieux apporté par l'auteur à la recherche des anciens documents qui pouvaient lui donner une connaissance exacte du grand mouvement social, auquel Suger prit une part si considérable et si glorieuse; cependant, après un examen attentif, le jugement de l'Académie ne lui a pas été favorable. Il a paru ne pas tenir assez de compte des travaux historiques entrepris depuis trente ans, et de leur résultat, qui présente le XIIe siècle sous un point de vue méconnu jusqu'alors. On trouve dans la première moitié de son discours des phrases négligées, des locutions obscures, des termes impropres, quelques détails d'une longueur disproportionnée à leur impor-

tance, quelques périodes qui prétendent à l'éloquence et n'arrivent qu'à l'emphase. Ces défauts sont beaucoup moins sensibles dans la seconde partie, où Suger est apprécié, sous le rapport de son influence sur les affaires religieuses. Là le ton s'élève; on sent que l'orateur est à l'aise dans cette sphère où il rencontre les objets de ses pensées habituelles et de ses affections les plus vives. Sa phrase coule plus claire et plus rapide; il trouve des effets de style, parce qu'il n'a pas besoin de les chercher; mais quoique supérieur à ses rivaux, il est encore demeuré au-dessous de la tâche qui leur était commune; et après avoir annoncé que le prix d'éloquence ne sera pas donné cette année, je me hâte de raconter les nombreux et brillants succès obtenus au Concours de poésie.

En 1849, M. Blanchemain, de Rouen, débuta dans nos Jeux par une Élégie, intitulée, *Sous un toit de chaume*, qui obtint à titre d'encouragement un Lis réservé. L'année dernière, un prix de valeur supérieure, le Souci d'argent, lui fut accordé pour un ouvrage du même genre, intitulé, *le Rameau bénit*. L'Académie a éprouvé une surprise agréable, en apprenant que nous devions au même auteur une Ode intitulée, *les deux Mondes*, à laquelle nous venions de décerner l'Amarante d'or, la plus belle des Fleurs promise ici à l'art des vers, et qui n'avait été cueillie qu'une fois pendant les quatre dernières années. Non-seulement le talent de M. Blanchemain a grandi avec le succès, mais il se révèle aujourd'hui sous un aspect tout-à-fait nouveau. Ses premières poésies se faisaient remarquer par la versification facile, la gracieuse simplicité qui conviennent au genre élégiaque; dans son nouvel ouvrage, il développe, il exagère même des qualités d'un caractère très-différent. Les amours du vieux Monde et de l'Amérique, leur

mariage, la conversation dans laquelle, à travers le détroit de Behring, ils se reprochent leurs torts réciproques, l'intervention menaçante de l'Océan, la voix céleste qui vient apaiser ces querelles, tout cela compose un drame grandiose assurément, bizarre peut-être, et qui par le lieu de la scène a le malheur de rappeler le début d'un roman, tristement célèbre, il y a quelques années. L'exécution n'est pas d'un mérite égal dans toutes les parties; nous avons regretté d'y trouver des vers parasites, quelques termes empruntés aux rudes idiomes des peuplades Américaines; mais l'heureuse hardiesse du sujet, la beauté des dernières strophes, ont triomphé de ces critiques. Dans quelques instants, une lecture publique vous permettra de confirmer ou de réformer le jugement porté sur cette œuvre remarquable. C'est aussi avec intérêt que vous entendrez la lecture de l'Ode ayant pour titre : *l'Océan à Biarritz*. La première moitié plaira surtout à ceux de nos auditeurs qui ont visité les sites gracieux ou sublimes, décrits par M. Pécontal avec une élégante exactitude. La seconde partie doit être goûtée de tous ceux qui aiment les grandes pensées rendues en vers harmonieux. Cette Ode, mise en comparaison avec *les deux Mondes*, n'a obtenu que le second rang ; on a reproché à l'auteur d'être infidèle à son titre et de manquer à la loi de l'unité du sujet ; on a dit que son Poëme était moins une Ode sur *l'Océan à Biarritz* qu'une méditation sur l'Océan, à propos de Biarritz, qui n'est là que l'introduction à ce qui fait le fond et l'intérêt réel de l'ouvrage; plusieurs fautes de détail ont été signalées, et un prix immédiatement inférieur à l'Amarante, la Violette d'argent, a été décerné à M. Pécontal comme un témoignage de la satisfaction de l'Académie, et comme une invitation à persévérer dans la carrière

qu'il ouvrit si heureusement par le succès de sa Ballade, *l'Hirondelle*, la plus gracieuse parure du Recueil de 1848. Celui de cette année fera connaître au public deux Odes, dont l'une, intitulée *le Colysée*, est parvenue au Bureau général. M. Antoine Carol, de Toulouse, auteur de cette pièce, annonce un vrai talent pour la Poésie noble et sérieuse, et c'est surtout le choix du sujet qui l'a fait succomber à la seconde épreuve. La ville éternelle, ses merveilleuses ruines, ont été chantées par les plus illustres Poëtes de notre époque ; les accents de Byron, de Châteaubriand, vibrent dans la mémoire de tous les hommes de goût, et ces souvenirs sont un écueil qu'il est trop dangereux de braver. Des témérités d'une autre nature ont mis obstacle au succès de l'Ode intitulée, *les trois Berceaux*, par M. Hippolyte Maquan, de Lorgues, plusieurs fois cité avec honneur à nos derniers Concours ; les trois destinées que le Poëte expose successivement aux regards, sont l'expression, le symbole même des intérêts, des passions, des convictions, qui divisent la société actuelle. En couronnant cette pièce, où de nobles sentiments sont exprimés en beaux vers, l'Académie aurait dépassé les limites qu'elle a dû se tracer ; elle a regretté de ne pouvoir lui donner d'autre témoignage de satisfaction qu'une place dans son Recueil. La même distinction n'est pas accordée aux Odes, intitulées, *Mirabeau*, par M. Deloncle, à Lavit-de-Lomagne ; *l'OEuvre de Roger Bacon*, par un de nos Lauréats de 1850, ni à celle qui est adressée à M. Reboul. Cependant nous nous plaisons à signaler, dans la première, l'énergie de la pensée et de l'expression ; dans la seconde, quelque strophe d'une bonne facture ; et dans la troisième, un assez grand nombre de vers dignes du Poëte qui les a inspirés, dignes aussi de l'auteur, M. J. M. Dauriac, notre compa-

triote, couronné, en 1850, pour son *Hymne à Marie*.

La Violette d'argent, prix du Poëme, de l'Épître et du Discours en vers, a été disputée avec autant d'ardeur et de succès que l'Amarante. Parmi les 54 ouvrages de ces trois genres, plusieurs doivent être distingués de la foule, et je citerai de préférence, d'abord les deux Épîtres, intitulées, *Matière et Poésie*, et *la Mission du Poëte*, dans lesquelles M. Jules Lefèvre, de Roye, et M. Maury, de Clermont-Ferrand, plaident la cause des œuvres de l'esprit, et maintiennent leur supériorité sur les travaux qui n'ont pour objet que la matière. Je ne puis non plus oublier quelques Poëmes remarquables à divers titres; *les deux Aveugles*, par Mme Adèle Caldelar, récit dont le dénouement, plein d'intérêt, se fait un peu trop attendre; *Berthe*, ou *l'Arbre mort*, histoire touchante, *Poëme du cœur*, dit avec raison l'auteur, Mme Lesguillon, qui fait les vers avec facilité, avec grâce, mais les revoit avec un goût moins sévère que celui de M. Lesguillon, de qui j'aurai bientôt à raconter les succès; *une Fête chez les petites Sœurs des pauvres*, recommandable surtout parce que cette pièce nous révèle l'existence d'un institut encore ignoré dans nos contrées, invention récente de l'humble génie de la charité; enfin, un Poëme sur *la Vapeur*, où les principales applications de cette merveilleuse découverte sont décrites avec beaucoup d'étendue. L'auteur n'a pu surmonter complètement la difficulté d'un sujet dans lequel la contrainte de la mesure et de la rime compromet inévitablement l'exactitude de l'expression technique, tandis que de son côté le prosaïsme des détails entrave incessamment l'essor du Poëte. Après avoir lu, approuvé souvent, admiré même quelquefois, on se demande involontairement pourquoi des

vers à propos de machines? La mécanique et la poésie habitent des mondes divers. La première trouve dans la prose un interprète sûr, que la langue de l'imagination et du cœur ne saurait remplacer. Si une alliance repoussée par la nature même des choses avait pu être réalisée, le talent ferme et souple dont M. de Trogoff a fait preuve, aurait accompli ce prodige. Son Poëme est imprimé au Recueil, où nos lecteurs trouveront aussi trois Épîtres qui, sans être dignes du prix, ont paru mériter cette marque de distinction.

La Loterie des lingots d'or est le sujet de la première. M. Jules Moreau, de Marseille, raconte en vers piquants, négligés, incorrects quelquefois, les tristes déceptions réservées à la crédule avidité qui va demander la richesse aux caprices du hasard. Sur un ton plus noble, un élève du Lycée, M. ~~Camille Debaux, de Paris~~ Alfred Latour, a reproduit des scènes plus gracieuses et des impressions plus dignes de sympathie. Asservi à de graves études, le jeune amant de la poésie soupire après les loisirs des champs, où il espère trouver pour sa Muse les inspirations qui fuient le bruit des villes et l'aride labeur des sciences positives. A côté des passages les plus agréables, cette jolie pièce présente quelques vers prosaïques. M. ~~Debaux~~ Latour, plein du souvenir tout récent de ses auteurs classiques, les traduit fréquemment au lieu de les imiter; mais il les traduit quelquefois à merveille, et cet heureux début nous promet les plus brillants succès pour un prochain avenir.

Un talent déjà mûr, celui de M. Laffont, officier de notre armée, nous donne déjà plus que des espérances; dans une Épître datée de Lahore, où l'avait conduit sa carrière aventureuse, il reproduit en traits pleins tour à tour d'énergie et de grâce, les tableaux qui l'ont ému, tantôt dans les climats dévorants des

régions équatoriales, tantôt sous le ciel riant de la molle Italie. Cette Épître remarquable a presque touché la couronne désirée, et l'aurait peut-être obtenue malgré les vers faibles ou durs qui la ternissent en quelques endroits, si elle n'avait trouvé une concurrence trop dangereuse dans les trois ouvrages qui ont été couronnés, et qui vont être lus devant vous; par ce dernier motif, je me contenterai d'indiquer ici leurs principaux caractères, et le degré de succès que chacun d'eux a obtenu.

Un OEillet d'argent est donné comme encouragement à M. Paul Reynier, de Marseille, pour l'Épître dans laquelle il accuse ses contemporains de n'avoir jamais chanté sur la lyre le sacrifice du Calvaire, seul sujet digne, suivant lui, d'inspirer les accents du Poëte. Nous pensons que le reproche est injuste, et le conseil exagéré. D'ailleurs dans ses excursions sur le terrain ardu de la théologie, M. Reynier, malgré la droiture de ses intentions, se laisse entraîner quelquefois à l'emploi de termes qui, suivant les juges les plus compétents, ne sont pas empreints du sceau de rigoureuse exactitude indispensable en pareille matière. Ces motifs ne nous ont pas permis de porter plus haut la récompense due au talent si pur et si élevé qui se manifeste dans presque tous les vers de cette pièce.

Le Poëme dialogué, *le Télescope*, par M. Lesguillon, d'Orléans, est d'un genre moins grave, quoique inspiré aussi par le sentiment religieux. Un Souci d'argent est accordé à cet ouvrage, qui possède un mérite bien rare, la correction unie à la facilité. L'auteur, déjà couronné en 1847, avait abandonné nos Jeux depuis cette époque. En applaudissant à son retour, qui est aujourd'hui pour nous un plaisir et une espérance, l'Académie a dû cependant décerner le prix à

un Poëte qui se fait connaître à nous pour la première fois, M. Onésime Seure, de Paris. Son Épître sur *le Mariage* n'a obtenu d'autre distinction que l'impression partielle au Recueil; mais le Poëme intitulé, *la Vieillesse de Milton*, a, dès, la première lecture, obtenu l'approbation, qu'un examen plus attentif n'a fait que confirmer. La donnée principale n'est peut-être pas à l'abri de toute critique : rien ne prouve que, dans sa vieillesse, l'ancien secrétaire de Cromwell ait abjuré les passions politiques qui l'avaient égaré dans son âge mûr; mais, sans cette dérogation à la vérité historique, l'ouvrage n'existerait pas, et après en avoir entendu la lecture, vous nommerez heureuse la faute qui nous a valu une œuvre dans laquelle la pensée et le style se soutiennent constamment à une grande hauteur.

Des qualités d'un ordre moins élevé étaient nécessaires aux auteurs des 3 Églogues, des 19 Ballades, des 20 Idylles, des 70 Élégies qui ont disputé le Souci d'argent au concours de cette année, et nous avons reconnu chez plusieurs le genre de mérite convenable aux sujets dont ils avaient fait choix. L'Élégie *la Fiancée du Poëte*, par M. Bigot, de Nîmes, n'a succombé qu'au bureau général; cette chute est due à des torts en quelque sorte volontaires, l'étrangeté du sujet, le défaut de convenance de certains détails, surtout l'exagération affectée du style maniéré, introduit il y a trente ans dans la poésie française, et abandonné aujourd'hui par les maîtres de la nouvelle école. Nous avons été sévères à regret, et plus tard, nous pourrons sans doute couronner l'auteur sans avoir besoin d'indulgence, car il a ce qui fait le Poëte, l'inspiration et l'harmonie. Son Élégie est imprimée au Recueil, ainsi que *le 21 Janvier*, par M. Maquan, où l'on retrouve, mais avec beaucoup moins de correction,

les beautés signalées plus haut dans l'Ode *les trois Berceaux*, par le même auteur. *Les Stances élégiaques*, envoyées de Paris par Mme Elisa Beauvallet, l'Idylle *le Soir*, par Mlle Lydie Balmary, notre compatriote, ont de la douceur et de la grâce. Deux Églogues adressées par des Poëtes dès longtemps chers à l'Académie, apparaissent comme de nouveaux symptômes de la résurrection d'un genre qui avait disparu de nos Concours pendant un grand nombre d'années. Ce ne sont pas, on le présume aisément, des scènes agrestes renouvelées de Virgile et de Théocrite, et heureusement elles ressemblent moins encore aux conversations prétentieuses qui, sous la plume de Fontenelle, usurpèrent jadis le nom de *Pastorales*. M. Maquan, auteur du *Curé de village*, M. Lesguillon, qui a intitulé son Églogue, *l'Arbre et les fruits*, ont tous deux choisi pour interlocuteurs des paysans égarés par des prédications révolutionnaires, et un bon Prêtre qui leur fait entendre la voix de la raison et du devoir; tous deux ont traité leur sujet en vers bien tournés, et par une fâcheuse ressemblance, tous deux aussi ont échoué dans le dénouement d'un drame conduit d'abord avec assez de bonheur.

Parmi les Ballades dont l'Académie a ordonné l'impression, l'une, intitulée *Yvonne*, plaira par la fraîcheur des tableaux et la vérité des sentiments. Nous voudrions qu'il nous fût permis de désigner autrement que par des initiales, la modeste jeune fille qui s'obstine à cacher son nom au public, en dépit, ou plutôt à cause des justes louanges données dans les deux derniers Rapports à *la Chanson du Grèbentsys*, et à l'Épître *le Portrait*. Trois autres Ballades ont approché du but sans l'atteindre. C'est après un sérieux examen et de longs débats que nous nous sommes décidés à laisser au second rang *la Mort de la Novice*,

l'Ame en peine, et *les Époux de Nevers,* ouvrages de nos lauréats les plus distingués, MM. Barthélemy, de Metz, Blanchemain, de Rouen, et Laffont, de Paris. Un Poëte, âgé de vingt ans à peine, lauréat aussi, leur enlève le Souci d'argent, prix des divers genres dont je viens de raconter les fortunes variées. Dans une Élégie intitulée, *Ilus, étude antique,* M. Paul Reynier a fait preuve d'une singulière flexibilité de talent. Couronné trois fois pour des ouvrages où éclatent les plus ardentes inspirations du christianisme, il n'a pas craint de braver la froide aridité d'un sujet emprunté à une époque, à une poétique, à une mythologie, au milieu desquelles on ne se transporte pas sans efforts. Quel intérêt peut inspirer par elle-même l'aventure d'un enfant noyé dans l'Eurotas, il y a deux mille ans, en cherchant à retenir un ramier qui s'échappait de ses mains?

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques,

a dit André Chénier, le créateur de la forme à laquelle s'est attaché notre jeune lauréat. Dans Ilus, le conseil du maître n'est suivi qu'à moitié; tout y est antique, les pensées aussi bien que les vers; mais ces pensées sont gracieuses et naturelles; ces vers savamment ciselés, défient l'œil de la critique; l'art, se cachant sous l'apparence de la simplicité, parvient à rendre touchante cette petite scène dont les détails semblent éclairés par l'atmosphère limpide et le soleil radieux de la Grèce. Le prix accordé à M. Reynier, est la quatrième Fleur conquise par lui dans nos Jeux, à l'âge qu'avait M. Victor Hugo quand les nombreux triomphes décernés à ses premières poésies, aussi pures par la pensée que par l'expression, firent connaître un nom dont l'immense renommée littéraire a commencé dans cette enceinte.

M. Maury, de Clermont, auteur de l'Hymne intitulé *le Lis vivant*, n'a point trouvé de rivaux dignes de concourir avec lui. Par une fiction qui ne manque ni de naturel ni d'à-propos, il se transporte dans un vallon parsemé des fleurs les plus brillantes, et en admirant leur éclat, il sent sa pensée s'élever par degrés vers une fleur, reine de tous les êtres de la création, le Lis mystique dont la beauté est immortelle. La versification, élégante et facile, n'est pas exempte de quelques taches que rend plus sensibles le peu d'étendue de la pièce. Pour la troisième fois nous accordons un prix d'encouragement à l'auteur, et nous serons heureux de lui décerner à nos prochains Concours un triomphe plus complet. Le talent dont il donne la preuve, nous fait embrasser cet espoir avec une entière confiance.

Plus nombreuses encore que de coutume, les Fables n'ont pas obtenu moins de succès cette année. La fondation due à M. le Président Boyer continue de porter des fruits abondants, et pour perpétuer le souvenir de la reconnaissance avec celui du bienfait, l'Académie vient de décider que le portrait du vénérable magistrat serait placé dans le lieu de nos réunions, à côté de ceux de MM. de Malepeyre et Soubeyran de Scopon, dont jadis la libéralité accrut aussi le nombre et la valeur des prix distribués à la Fête du 3 mai. M. Boyer ne se contente pas d'exciter par des récompenses l'émulation des Poëtes, il leur donne l'exemple; et ses vers, imprimés à la suite de ce Rapport, montrent que son esprit porte légèrement le poids de ses quatre-vingt-dix-huit années. Il a été imité par un de ses contemporains, M. le chevalier de Girard, qui, fidèle au vœu touchant dont à chaque Concours nous aimons à vous entretenir, a déposé un poétique hommage aux pieds de la statue de Clémence. Son poëme sur le *Siége de Toulon* se distingue par le

naturel de la versification, où nul effort ne se fait sentir. J'aurais beaucoup à citer parmi les 48 Fables envoyées à l'Académie; mais, pressé d'arriver au terme, je me contenterai de mentionner *le Lièvre et le Renard*, par M. Tronche, de Paris; *la Chatte et le Chien*, par M. Dessain, professeur à l'École normale supérieure; *l'Aigle et la Taupe*, par M. Brisson, de la Rochelle, auteur de la jolie Fable intitulée *les Rossignols voyageurs*, placée avec honneur dans le Recueil de l'année dernière; *le Mât de cocagne*, par M. Dombre, de Marmande, dont la fidélité à nos Concours mérite notre reconnaissance, comme son talent ingénieux et fécond a droit à nos éloges; enfin, *La clémence de l'Éléphant*, par M. Lesguillon; ces deux dernières Fables auraient disputé le prix, si des allusions politiques n'en composaient le fonds, et ne se retrouvaient presque à chaque vers. Il n'est pas dans les intentions de l'Académie d'encourager le penchant qui entraîne nos fabulistes modernes à prendre pour sujet les faits du moment, et à tracer, même involontairement, des portraits sous lesquels la malignité ne manquerait pas d'inscrire des noms propres. M. Édan, déjà cité dans le rapport sur le Concours de 1851, a évité cet écueil, et ce n'est pas le seul titre qui lui ait mérité les suffrages de ses juges. Dans ses trois Fables, imprimées par ordre de l'Académie, l'intérêt est doucement excité par un drame simple et agréable, écrit en vers faciles et semé de traits piquants et naïfs à la fois. Nous devons cependant adresser à l'auteur une observation qui lui sera commune avec quelques-uns de ses concurrents; le voile jeté sur la moralité par laquelle la Fable commence ou se termine, est quelquefois d'une transparence excessive. Ce n'est pas un Apologue qu'on lit; aux noms près, c'est une histoire. La nuance délicate

qui sépare l'allégorie de la réalité, est, nous le savons, un des écueils de ce genre de poésie; mais aussi elle en est le charme quand on parvient à la trouver, et M. Édan a ce qu'il faut pour surmonter cette difficulté, comme toutes les autres; nous en avons la preuve dans la lutte que sa Fable, intitulée *la Leçon de lecture*, a soutenue contre une petite pièce désignée sous le nom de *l'École des Linots*. Après une comparaison attentive, les deux Apologues ont obtenu un nombre égal de suffrages, et, pour arriver au résultat, il a fallu exhumer de nos statuts un article réglementaire, que, de mémoire de Mainteneur, on n'avait eu l'occasion d'appliquer. La Fable de M. Édan obtient une primevère réservée, et le prix de l'année est décerné à *l'École des Linots*, par Mme Adèle Caldelar, de Chartres. Par une circonstance singulière, nous avons inutilement cherché longtemps le nom de l'auteur; mais avant même de l'avoir découvert, nous avions bien des motifs d'attribuer à une femme et l'idée de la leçon qui fait le sujet de ce petit ouvrage, et les vers pleins de sel, de finesse et de grâce, qui, dans quelques moments, seront lus devant vous.

Pendant que je déroulais ici la longue nomenclature dont se compose ce Rapport, une impression pénible troublait le plaisir que j'éprouvais à vous raconter les succès obtenus; mais j'essayerais en vain de le dissimuler, et vous le savez déjà ; aujourd'hui, comme au dernier Concours, le sort d'aucune de nos Fleurs ne sera de parer le sol qui les a vues naître ; Clermont, Rouen, Orléans, Chartres, Marseille, Paris, les ont toutes enlevées, et, moins heureux qu'en 1850, parmi les noms des vainqueurs nous cherchons vainement celui d'un fils de la patrie d'Isaure. Que cette remarque devienne pour nos concitoyens, non une cause de découragement, mais un motif d'émulation ; qu'ils

voient comme nous avec orgueil les hommes de lettres des plus nobles cités de la France s'empresser de venir disputer ici les couronnes promises au talent uni au respect des convenances, au sentiment religieux, à l'amour de la beauté morale qui paraissent avoir inspiré presque tous les ouvrages soumis à notre examen. En se plaçant dans ces hautes et pures régions de la pensée, les auteurs suivaient les conseils donnés ici même par le critique plein de goût, le gracieux Poëte (1) chargé, il y a un an, de vous rendre compte des résultats du dernier Concours. Cette docilité leur a porté bonheur ; ils ont exploré avec succès tous les genres de poésie ; dans tous, ils ont mérité des éloges et obtenu des couronnes. Ils continueront de marcher dans la même voie ; le prestige de quelques renommées contemporaines, acquises dans nn combat impie contre les principes tutélaires du bonheur de l'humanité n'aura pas le pouvoir de les séduire ; fuyant les traces de ces esprits audacieux, et le troupeau servile de leurs imitateurs, ils sauront, s'il le faut, préférer le silence à l'apostasie. Jamais ils n'iront demander au paradoxe, au mensonge, les inspirations qu'ils n'auraient pu trouver dans les saintes lois de l'éternelle vérité.

(1) M. de la Jugie, Secrétaire des Assemblées.



VERS

PRONONCÉS

PAR M. LE PRÉSIDENT BOYER,

DANS UNE RÉUNION DE QUELQUES AMIS, A L'OCCASION DE SON 98e ANNIVERSAIRE.

Lorsque sous ces mêmes lambris,
A pareil jour de l'an mille huit cent cinquante,
Votre amitié si douce, si constante,
Auprès de moi vous avait réunis,
De vos vœux trop flatteurs l'expression touchante
A mon âme reconnaissante
Promettait de longs jours de calme et de bonheur.
Un mal cruel a trompé mon attente,
Et dans ma santé chancelante
A jeté tout à coup le trouble et la douleur.
J'ai cru toucher à mon heure dernière,
Ne plus voir des amis si chers, si précieux;
Et, du lit où déjà se fermait ma paupière,
Ma voix vous adressait de bien tristes adieux.
Mais le Dieu tout-puissant qui me donna la vie,
Ce Dieu dont la bonté veille sur mes vieux jours,
A voulu, par l'effet de sa grâce infinie,
Pour quelque temps encore en prolonger le cours;

Il m'a dit : « Lève-toi, ressaisis ta béquille,
Marche... » Et moi, confiant dans son divin appui,
J'ai marché dans la route où sa lumière brille,
Et sa main parmi vous me ramène aujourd'hui.
Oui, c'est par vos bontés que mon cœur se rassure :
Fier d'être aimé de vous, je puis peut-être encor
Braver les caprices du sort
Et les maux attachés à l'humaine nature.
Si dans un plus vaste horizon
Il apparaît au loin quelque sombre nuage
Qui semble prédire un orage,
Amis, pour résister au choc du tourbillon,
Unissons nos efforts, nos vœux, notre courage;
Formons de l'amitié le noble bataillon ;
Que l'accord de nos cœurs dissipe le présage,
Et quand la haine ailleurs exhale ses poisons,
Chaque jour, s'il se peut, aimons-nous davantage.
Aimons-nous : ce conseil est toujours de saison,
Au beau sexe surtout il sied d'en faire usage.
O vous, dont la présence embellit ce salon,
Mesdames, c'est à vous, d'abord, qu'avec raison
Le Président adresse son message,
Lui qui dans tous les temps, en tous lieux, à tout âge,
Joignait auprès de vous l'exemple à la leçon.



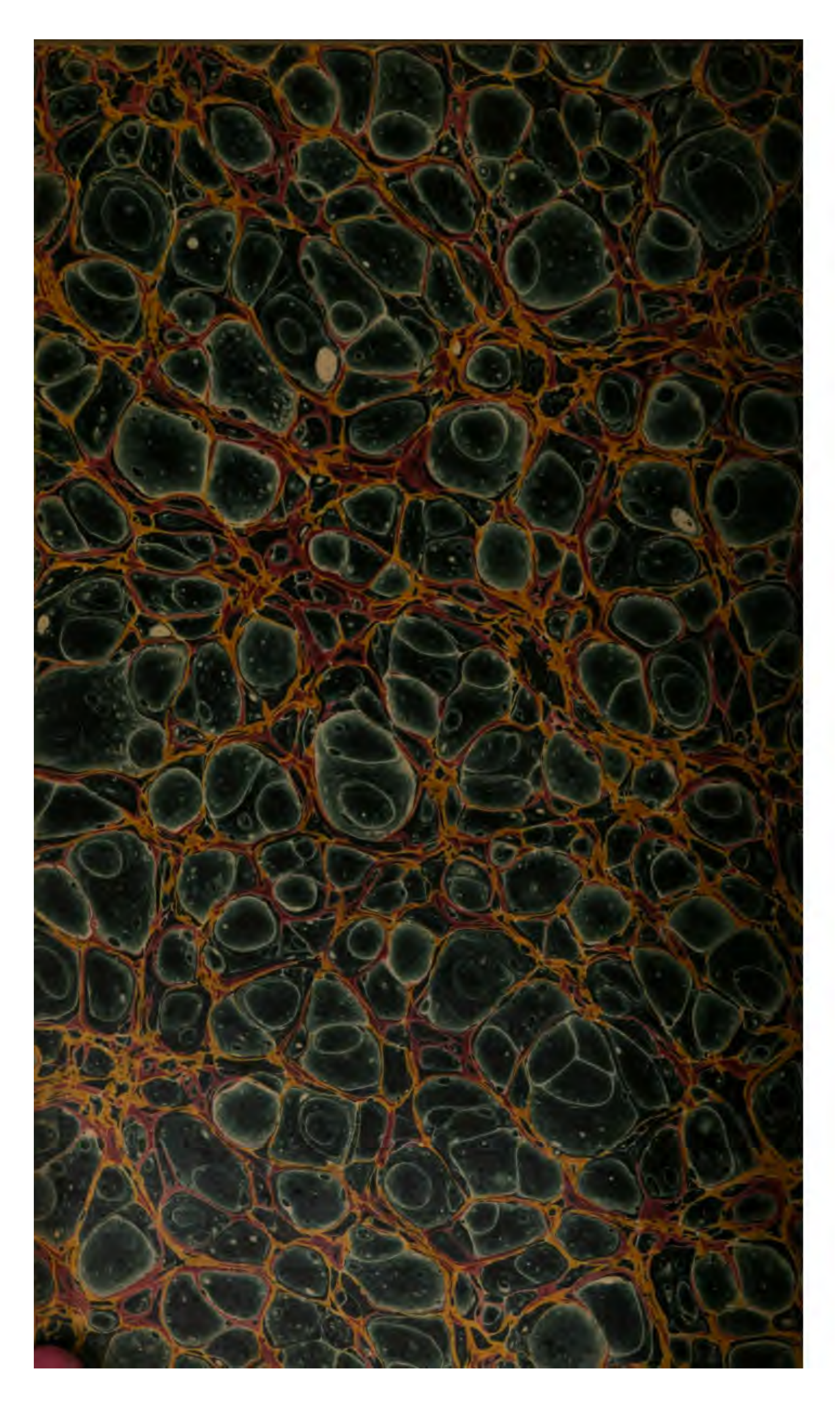
TABLE

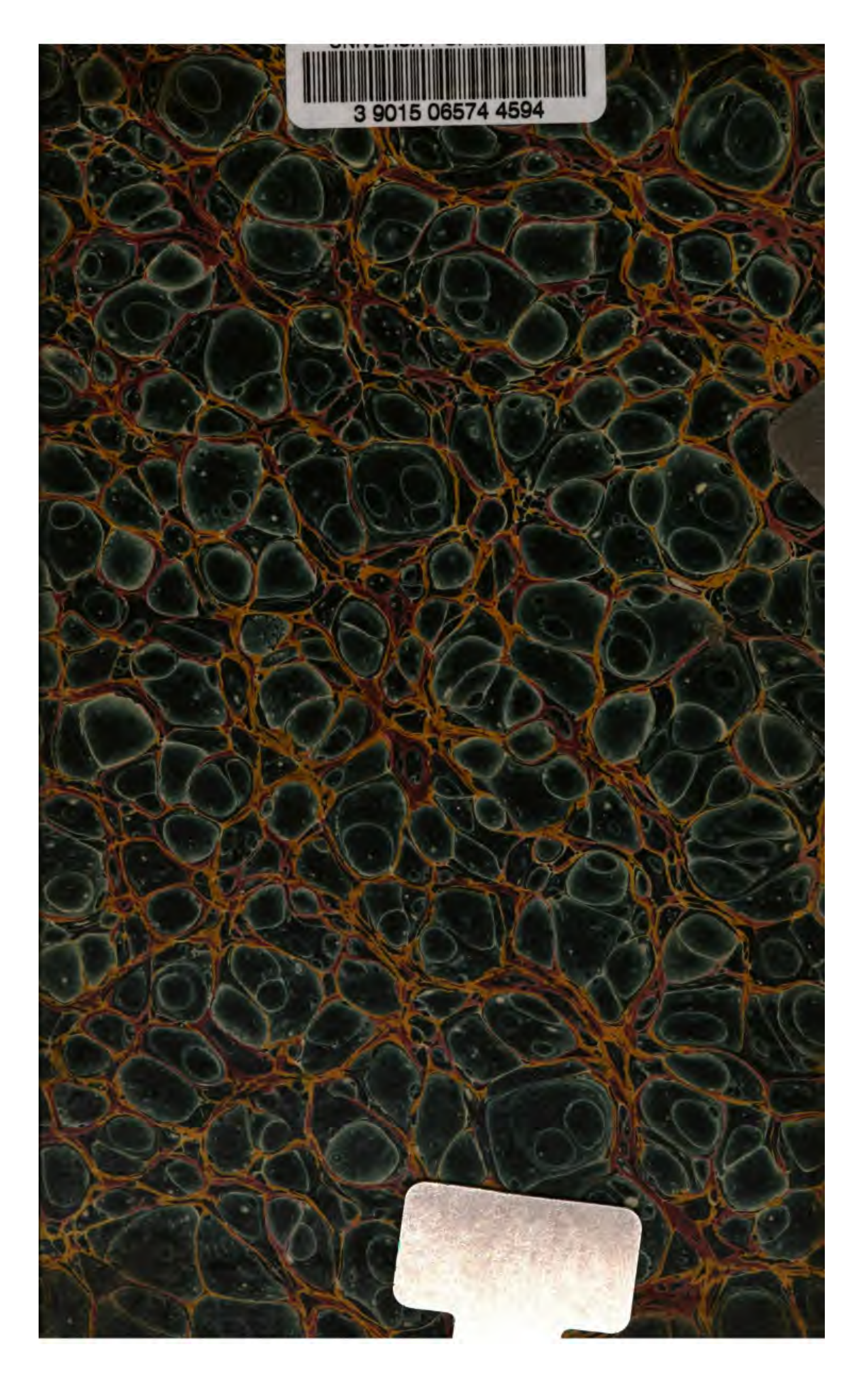
DES OUVRAGES CONTENUS DANS LE RECUEIL DE 1852.

SECONDE PARTIE.

Discours et Rapports de MM. les Mainteneurs.

FIN DE LA TABLE.




3 9015 06574 4594